

SOMMAIRE

TIMMUZGHA
N°7 Avril 2003

**Revue du
Haut Commissariat
à l'Amazighité**

19, avenue Mustapha El Ouali
(Ex Debussy) Alger
Tél.:021.64.29.10 / 11
Fax.021.63.59.16
B.P. 400, 16070
El Mouradia - Alger

Responsable de la publication

Mohamed AIT AMRANE

Haut Commissaire
à l'Amazighité

Directeur de la rédaction

Abdelhakim HAMMOUM

Coordinateur Général

Youcef MERAHI

Comité de rédaction

Y. MERAHI
A. HAMMOUM
H. BILEK
A. HADJ SAÏD

P.A.O
B.OULD MOHAND

Editorial.	4,
Reflexions et témoignage sur le 20 avril 1980	5,
Socialisation de la langue berbère.	11,
Quelles langues, pour quelle école, pour quelle Algérie?	23,
De l'inefficacité du décret N°81-26 du 7/3/81 portant établissement d'un lexique national des prénoms. Cas d'espèce : Les jumeaux Belkhiri.	32,
La dimension berbère de la méditerranée.	35,
L'alimentation chez les Touareg.	54,
Mammeri en mémoire.	57,
Mi tessefrurax tefsut.	59,
Dda Lmulud At Maemar.	61,
Mulud Ferœun.	63,
Tayri di tmedyazt n teqbaylit.	65,
Yehzen Lwadd eisi.	67,
Taruži n bettu.	68,
Tayazit . Mu gennur.	69,
03, في معانٍ 20 ابريل 1980 التساؤل حول مطلب الهوية والحرفيات الفردية و الجماعية.	
11, الخيارات المستقبلية للنّهضة الأمازيغية.	
14, الأغنية الشاوية : ارادة ومسيرة.	



TAGWEJDIT

A
R
E
O
H
A
U

Printemps 1980, printemps 2003. Vingt trois ans séparent ces deux dates. Disons plutôt " un millénaire ", tant l'identité algérienne reste amputée de sa partie nodale : sa dimension amazighe.

Les quelques avancées et le peu d'acquis enregistrés sur le plan politique, constitutionnel et social restent dérisoires eu égard au temps écoulé depuis l'irruption de la " question " dès 1949, date à laquelle déjà on a voulu l'occulter radicalement non seulement du champ politique mais de l'histoire entière. A l'époque déjà la sagesse n'avait primé que d'un côté, puisque face à ceux qui voulaient nier la dimension berbère de la nation algérienne, la priorité a été donnée par les militants de la cause à la lutte pour l'indépendance. Jusqu'à l'indépendance du pays, les revendications culturelles et identitaires ont été volontairement tuées.

Depuis 1962, aucune évolution n'est intervenue sur la question qui revient sur la scène politico-sociale à intervalles réguliers, pour ne rencontrer qu'ostracisme et répression. Chaque fois que ce combat contre la mutilation de l'identité amazighe culmine, des soupapes s'ouvrent ; il y eut :

- la création du HCA en mai 1995, après une année de grève du cartable.
- l'évocation de la dimension amazighe dans le préambule de la constitution de 1996.
- la reconnaissance constitutionnelle en avril 2002 de Tamazight, langue nationale.

Le peu d'acquis arrachés montre bien l'âpreté du combat dont l'illustration pernicieuse est fournie par les éructations d'un " responsable " qui était alors en charge d'une association nationale et qui affirmait péremptoirement que la création du HCA était pour la nation arabe le fait le plus grave depuis le VIIème siècle.

Toutes ces dates qui jalonnent ce combat ont constitué des occasions opportunes pour être transformées en moments historiques. Elles ne l'ont pas été. Pour cela il a manqué aux décideurs le courage politique pour réhabiliter une dimension historique légitime et éviter ainsi le séisme identitaire que vit l'Algérie aujourd'hui.

La promotion de tamazight et de la culture amazighe a toujours été portée par la société. Aussi le fait de conférer le statut de langue nationale à tamazight ne fait qu'entériner une situation de fait. Il reste que les implications concrètes de ce statut tardent à venir.

Faut-il attendre comme l'histoire séquentielle du combat identitaire l'a prouvé, la pression de la rue pour arracher une brieve de reconnaissance ? Les avancées symboliques ne suffisent plus. La réhabilitation de Tamazight doit se traduire dans les faits avec tous les soubassements et supports législatifs et réglementaires et une transformation systémique de l'Etat.

L'Algérie a évolué depuis 1988 ; le ton était déjà donné en avril 1980 quand les libertés démocratiques étaient mises en exergue dans les revendications exprimées. L'Etat doit se transformer ; il ne peut plus continuer à ignorer l'expression de plus en plus audible de la société qui ne se reconnaît plus dans le cadre dans lequel on la confine.

La société algérienne évolue plus rapidement que ses gouvernants.



Reflexions et témoignage sur le 20 avril 1980

Par Hend SADI (*)



Le 20 Avril 1980 a été la journée où l'assaut fut donné par les CNS à l'université de Tizi-Ouzou, l'usine Sonelec, l'hôpital de Tizi-Ouzou et en partie à quelques groupes qui étaient installés au complexe de textile de Draa ben Khedda. Durant les années qui ont suivi cet événement, on avait voulu faire du 20 avril une journée nationale contre la répression parce que cette journée avait été marquée par cette répression.

Et au fil des années, la célébration de cette journée a donné lieu à des animations culturelles, bref à un discours un peu plus positif en sortant de plus en plus du thème de la répression.



Un tabou omniprésent

Aujourd'hui, je vais essayer non pas de refaire toute l'histoire de ce printemps 80 mais d'évoquer des événements que j'ai vécus et, à l'occasion, d'émettre quelques réflexions. *Le point de départ, chacun le sait, a été l'interdiction de la conférence de Mouloud Mammeri.* A l'époque, j'étais enseignant à l'université de Tizi-Ouzou et j'avais invité Mouloud Mammeri à faire cette conférence parce que j'avais suivi le travail qu'il avait fait sur la poésie kabyle ancienne et qui avait donné lieu à la publication d'un livre chez Maspéro en ce moment-là. Ceci pour dire qu'il n'y avait a priori aucune pré-méditation, aucune machination en vue de fomenter je ne sais quels troubles. C'était simplement dans le souci de faire profiter la communauté universitaire et d'une manière générale tous ceux intéressés par la culture tamazight du dernier livre de Mouloud Mammeri. J'ai proposé au comité de cité de Oued Aïssi d'organiser la conférence. Une anecdote me revient à ce sujet. Lorsque j'ai rencontré les étudiants du comité, j'étais surpris de constater qu'ils ne connaissaient presque pas Mouloud Mammeri bien que vivant et étudiants à Tizi-Ouzou. A peine connaissaient-ils le nom et la majorité d'entre eux n'avait rien lu de lui. Alors que quelques années auparavant, il faisait partie des classiques qu'on étudiait dans tous les lycées. Et bien, à la veille de ces années 80, les programmes scolaires avaient été changés et Mammeri était devenu un inconnu chez ces jeunes étudiants. C'était une des choses qui m'avait frappé.

Mais le principe de la conférence a été accepté sans grand problème. *La police intercepta Mammeri à quelques kilomètres avant Tizi-Ouzou et le détourna sur la wilaya où on lui signifia qu'il n'était pas opportun d'aller à l'université. Le wali a justifié sa décision en expliquant que la tenue de cette conférence risquait de troubler l'ordre public. Quand on sait les troubles, les événements que cette interdiction a provoqué, cette justification apparaît tout à fait cocasse.*

Il n'est peut-être pas inutile d'évoquer ici le tabou qui entourait cette question à l'époque. Vous l'avez d'ailleurs senti aujourd'hui encore tout au long des interventions précédentes et celle du préhistorien Camps n'a pas fait exception puisqu'il s'est senti obligé de se justifier par rapport à la politique coloniale pour parler de ... préhistoire. Ceci est une donnée très importante si nous voulons comprendre l'inhibition qui a paralysé nombre de militants du mouvement national. C'est ce qui a fait que notre génération manquait



totallement de références pour aborder la question berbère. Certains d'entre nous avaient vaguement entendu parler des événements de 1949, très peu les connaissaient vraiment par des témoignages directs, car on ne disposait pas à l'époque des écrits qui existent maintenant. *Aujourd'hui, on connaît un peu plus le groupe qui s'est formé autour de Ali Laïmeche dans les années 1945-46 et le point final qui a été mis en 1949, avec la crise que certains appellent berbèriste et d'autres- de manière je pense plus juste anti-berbère lorsqu'il y a eu mise à l'écart des militants qui voulaient que la revendication nationaliste intègre la dimension amazighe dans la définition de l'identité algérienne.* Ceux-ci avaient lancé alors le concept d'Algérie algérienne en réfutant celui d'une Algérie exclusivement arabe.

■ Un nouveau langage...

Donc nous étions sans armes idéologiques, sans armes historiques pour affronter un problème que nous vivons en revanche au quotidien. Et il est vrai comme cela a été dit d'ailleurs que " l'idéologie " du mouvement berbère de cette époque s'est forgée dans les commissariats de police. Cette revendication a été portée par des gens de condition sociale souvent très modeste. Ce n'était ni les intellectuels en place, ni les universitaires installés qui ont posé ce problème dans le champ politique. Une exception toutefois mérite d'être soulignée. Je tiens à saluer en passant M'Barek Redjala qui a animé durant plusieurs années le groupe de Vincennes et qui nous a expliqué qu'il ne fallait pas opposer l'arabe au berbère mais opposer les langues populaires arabe et berbère aux langues dominantes arabe classique et français qui étaient les langues d'oppression.

Ici à Paris, nous étions à l'affût de tout texte, de tout document, de toute idée qui pouvaient nous aider à exprimer de manière efficace la revendication berbère. Parmi nos livres de chevet figurait en bonne place un volume des Temps Modernes consacré aux minorités nationales en France édité en 1973.

C'est là que nous découvrions les rudiments de socio-linguistique, le concept de langue

nationale tel qu'il a été élaboré par le courant marxiste, etc. Le concept politique fondamental de notre dialectique était cette opposition entre les langues populaires d'un côté et les langues du pouvoir (arabe classique et français) de l'autre côté. Cette domination linguistique recouvrant une domination sociale. Voilà en gros, les idées qui étaient les nôtres à Paris et qui n'étaient pas encore en vogue en Algérie.

Reprenez le fil des événements. *Que s'est-il passé après cette interdiction du 10/03/1980 ? Dès le lendemain il y aura une première manifestation de protestation à Tizi-Ouzou. Il y avait, - j'y étais, - à peine deux cents étudiants dans cette manifestation et nous avons dû discuter pendant des heures pour parvenir à associer quelques enseignants à cette manifestation. Car nous voulions faire de cette manifestation une protestation de l'ensemble de la communauté universitaire. Le cortège s'est d'abord dirigé vers la wilaya et le slogan le plus lancé était " Naaya deg Lbatel " par la suite nous avons rejoint le lycée Amrouche pour essayer de faire sortir les élèves mais l'information nous avait précédé et les portes du lycée avaient été fermées. Nous sommes rentrés à l'université sans incident particulier. La police nous a laissé faire et n'est pas intervenue. Ici aussi je voudrais vous rapporter l'anecdote suivante qui donne une idée de l'atmosphère de l'époque. Avant de rentrer en Algérie, j'avais milité à l'Académie Berbère et c'est là que j'ai appris les chants révolutionnaires en tamazight qui datent des années quarante.*

Dans cette marche, j'ai proposé que l'on chante " Kker a mmis umazigh " et bien personne ne connaissait ce chant à Tizi-Ouzou en 1980. Mieux encore, cet hymne était devenu suspect quand j'avais expliqué qu'il avait été diffusé par Agraw Imazighen à Paris. C'est tout de suite les spectres de l'ennemi externe, l'impérialisme, etc. qui refirent surface.

Je dois pourtant dire qu'en octobre 1979, il y avait déjà eu une grève organisée par le comité de cité de Oued Aïssi en marge de l'UNJA (Union Nationale des Jeunes Algériens) et qui de fait contestait donc le monopole de celle-ci. Mais dans les revendications des étudiants, il y avait fréquemment des références à la charte nationale. C'était donc une lutte pour la légitimité du

monopole de la représentativité mais qui ne contestait pas véritablement les cadres du parti unique.

Toujours est-il que cette manifestation répondait à une attente réelle de la population parce que spontanément nous avons reçu nombre de soutien de divers établissements ou de jeunes qui venaient individuellement pour voir ce qui se passait et s'informer des circonstances de l'interdiction de la conférence.

Cette agitation avait un peu inquiété le régime et il y aura en particulier un texte de Kamel Belkacem dans El Moudjahid qui traînait Mammeri dans la boue et l'accusait de trahison pendant la guerre. C'était le 20 mars 1980 et l'article s'appelait "Les donneurs de leçons". Ce texte, loin d'apaiser les événements, les attisa. Et nous avions décidé de faire une manifestation à Alger pour essayer de dérégionaliser le mouvement car la critique était celle-là : c'est un mouvement kabyle, régionaliste, etc.

■ Place du 1^{er} mai à Alger

A partir de là, il y a eu un projet de manifestation pour le 7 avril à Alger. Cette manifestation aura une portée considérable sur la suite des événements. Je passe sur quelques manifestations locales qui ont eu lieu ici ou là, dont une le 26 mars à Tizi-Ouzou, car je crois que qualitativement elles n'ont pas apporté beaucoup d'éléments. Alors que cette manifestation à Alger a donné plus d'ampleur à ce mouvement. Pourtant là aussi nous n'étions pas très nombreux. *Place du 1^{er} mai à 10 heures du matin, ce 7 avril. A peine quelques centaines.*

De plus, les cordons de policiers qui nous attendaient avaient cerné très vite la manifestation et nous nous sommes retrouvés vite fait au commissariat central. Quelques camarades ont pu fuir, un certain nombre d'entre nous n'avait pas cherché à fuir car nous considérons que ce que nous disions, ce que nous avions inscrit sur nos banderoles nous devions l'assumer y compris dans les commissariats ; *Et je me souviens très bien que nous nous sommes retrouvés à 117 dans ce commissariat central d'Alger. A propos de banderoles, certaines exprimaient de manière*

acerbe des critiques contre l'arabisation et l'arabo-islamisme qui niaient l'identité algérienne. Une d'entre elles représentait un écran de télévision dans lequel était écrite la phrase suivante " RTA " : *Houna Miser (RTA : Ici l'Egypte).*

Arrivés au commissariat central, nous nous sommes retrouvés une douzaine à être jetés dans les sous-sols du commissariat. Le gros de l'effectif sera gardé dans la cour de l'établissement au rez-de-chaussée. On nous avait isolés parce que nous nous étions faits repérer pour diverses raisons dans la manifestation. *Moi j'avais été envoyé là parce que je faisais des photos de la manifestation et on m'a tout de suite retiré l'appareil et les papiers d'identité.* Les autres avaient été repérés pour diverses raisons.

Ceux qui avaient été gardés dans le rez-de-chaussée ont été libérés dans la soirée. Au sous-sol nous avons dû attendre le lendemain.

Avant de nous libérer, on nous a fait monter à un étage supérieur où une brochette de responsables policiers nous ont fait un discours qui se voulait un " lavage de cerveau ". Je me souviens très bien des échanges que nous avons eu avec ces policiers. L'un d'entre eux a dit ceci : "Vous savez, vous êtes manipulés. La preuve est qu'à la même heure, le même jour une manifestation a été faite à Paris devant l'Ambassade d'Algérie organisée par des harkis et des gens de l'OAS et des ennemis de l'Algérie ". Je crois que je devais être le seul à être dans le groupe à connaître les gens qui manifestaient effectivement devant l'Ambassade d'Algérie et il y en a aujourd'hui quelques uns dans la salle. Bien entendu, cette manifestation n'avait rien à voir ni avec les harkis ni avec l'OAS. Mais je dois dire que cette coïncidence que beaucoup ignoraient, avait surpris beaucoup de camarades qui se sentirent effectivement manipulés. Et le divisionnaire d'Alger, fort de son effet, voulut enfoncez le clou :

" Vous savez ces alphabets berbères que l'on vous envoie, ils ont été imprimés par une association qui s'appelle l'Académie berbère qui est une officine bien connue pour ses activités contre l'Algérie. Ils ont été imprimés sur des imprimeries sionistes. Vous êtes manipulés et vous êtes des jouets de forces occultes que vous



ne connaissez pas ". Alors là, c'était trop, je suis intervenu. Je ne pouvais pas dire bien entendu que je connaissais les gens qui manifestaient devant l'Ambassade d'Algérie, c'étaient des amis qui étaient d'authentiques patriotes, j'ai simplement dit ceci : " Tout cela était peut-être vrai, mais en ce qui nous concernait, nous manifestations à Alger pour que ces alphabets soient tirés sur les imprimeries algériennes ". Et je lui avais demandé s'il était d'accord avec notre programme. Et là ce fut à son tour d'être déstabilisé. Visiblement il n'était pas habitué à ce que des gens assument leurs revendications et c'est un autre qui a pris le relais pour nous expliquer que nous allions être libérés mais que nous avions sali l'image du pays puisqu'il y avait un article dans le monde qui avait fait état d'une manifestation d'étudiants brutalement réprimée à Alger. Et il est vrai qu'il y a eu un certain nombre de camarades sérieusement blessés soit par les coups de matraque, soit par la foule qui les avait piétinés car les manifestants s'étaient affolés lorsque les policiers avaient chargé. Et à l'époque le régime soignait beaucoup son image de marque. Il était inadmissible pour lui qu'une manifestation pacifique d'étudiants à Alger fût sauvagement réprimée par le régime algérien. *Je crois que nous devons notre libération ce 8 avril à cet article du journal Le Monde.*

L'université de Tizi-Ouzou occupée

Mais au-delà de ces péripéties, cette manifestation aura une importance certaine quant à l'évolution future des événements. C'est en effet à l'annonce des interpellations et des arrestations opérées au cours de cette manifestation que par solidarité, l'Université de Tizi-Ouzou a été occupée par l'ensemble des étudiants et des travailleurs. Les cours avaient cessé pour laisser place à des animations diverses, *Ferhat fera un certain nombre d'interventions. Il y aura du théâtre et également des discussions autour de la question berbère.* Et nous avions repris les débats que nous avions connus à Vincennes : Qu'est ce qu'un dialecte, une langue populaire, une langue nationale, etc ? Tandis que de l'extérieur de l'université les visiteurs affluaient. Il y a eu une adhésion inespérée et dans chaque village les manifestations de soutien se multipliaient.

Chaque fois que Ferhat faisait un gala suivi d'un débat cela donnait lieu à des manifestations de soutien à notre mouvement. De son côté le FLN envoyait des motions de soutien à la direction révolutionnaire. Si vous relisez aujourd'hui *El Moudjahid* de l'époque vous constaterez que toutes les Kasma de Kabylie ont volé au secours de la direction révolutionnaire dans son combat contre la réaction interne que nous incarnions. En même temps que nous occupions l'Université, nous développions des rapports avec des établissements scolaires, des unités industrielles pour essayer d'étendre le mouvement. Nous avions des rapports qui se sont avérés très efficaces avec les travailleurs de Sonelec qui était un des gros complexes industriels de la région, avec les ouvriers de Draa Ben Khedda, l'Hôpital de Tizi-Ouzou, etc.

Je reviens en arrière pour rapporter un événement. *Avant de nous rendre à Alger le 7 avril, nous avons fait un tirage de la réponse que Mouloud Mammeri avait faite à El Moudjahid et que ce journal n'avait bien entendu pas publiée. Nous l'avons reproduite sous forme de tract dans le centre de tirage de l'Université.* Lorsque les étudiants ont demandé à l'ouvrier qui travaillait sur la ronéo de faire le tirage, il leur a répondu qu'il craignait les sanctions de ses supérieurs et que les étudiants devaient obtenir au préalable l'accord de l'administration. Ils sont venus me voir. J'avais un statut ambigu, j'étais enseignant, je n'étais pas étudiant certes, mais je ne faisais pas partie de l'administration qui gérait l'université.

Cependant, lorsque je suis parti avec les étudiants pour discuter avec lui, nous nous sommes entendus sur la chose suivante, il allait lui-même faire le tirage, simplement si l'administration l'interpellait nous devions dire que nous avions occupé le centre et que nous avions nous-mêmes utilisé les machines. Pendant que nous étions dans le centre de tirage, le standardiste est venu nous dire que le commissaire principal de Tizi-Ouzou était arrivé et voulait nous voir. Nous l'avions fait patienter un quart d'heure, le temps de terminer notre travail et nous sommes allés le voir. Il nous a dit la chose suivante :

"Mouloud Mammeri est effectivement un traître, j'ai des preuves. De toutes manières, vous ne mobiliserez rien que les collégiens et



les lycéens pour vos revendications berbères. Ce que veulent les montagnards kabyles : c'est l'électricité, c'est l'eau, c'est les routes pour leurs villages"

Le Ministre nous rend visite

Ensuite, le Wali organisa le 10 avril 1980 à Tizi-Ouzou une manifestation géante (du moins par la dimension des portraits de Chadli arboreés en tête du cortège) de soutien à la direction révolutionnaire. Et juste après, a été lancé un mot d'ordre de grève générale pour le 16 avril qui a marqué une autre étape qualitative importante. Soit dit en passant, le 16 avril c'est une journée chargée de significations parce que c'est la date anniversaire de la mort de Jean Amrouche mais cela presque personne ne le savait mais surtout c'est l'anniversaire de la mort de Ben Badis et à ce titre cette journée était commémorée officiellement sous le nom de " Youm lâilem " (journée de la science) et à Tizi-Ouzou, ce 16 avril 1980, aura été la première grève générale de la région depuis l'indépendance.

L'appel à la grève n'avait pas été fait au nom de l'université mais au nom d'un comité de soutien à la lutte des étudiants. *La teneur des tracts était extrêmement politique et c'était Said Sadi qui était venu nous dire de rédiger cet appel. Il a lancé quelques idées et nous a demandé de terminer la rédaction car lui-même avait rendez-vous à l'extérieur de Tizi-Ouzou.* Je me souviens que le titre du tract " Peuple Algérien " m'avait fait sursauter. Jusque là, on faisait des manifestations avec des étudiants et des collégiens et cette interpellation du peuple algérien marquait une rupture avec le ton des tracts que nous avions l'habitude de produire à l'université. Et lorsque ce tract avait commencé à circuler, les autorités avaient compris que cela pouvait devenir assez dangereux.

Le ministre de l'enseignement supérieur, *M. Abdelhak Brerhi est venu nous voir à l'université de Tizi-Ouzou. C'était le 14 avril soit donc deux jours avant cette grève générale. Il a développé un discours classique fondé sur l'argument de la manipulation. Est-ce un hasard, s'est-il écrit, si ces manifestations se produisent*

au moment même où sont engagées les négociations très importantes sur le prix du gaz. L'objectif de ce mouvement est clair : mettre l'Algérie en difficulté dans les négociations internationales. Il devait confirmer la même thèse plus tard à la télévision où il expliquait que ceci était un complot concocté par Hassan II qui venait de rendre visite à Valéry Giscard d'Estaing à Paris. Il nous a demandé de dénoncer la grève, de nous dissocier de cet appel. Il a insisté aussi pour savoir si oui ou non, nous situions notre revendication dans le cadre de la charte Nationale. Nous nous sommes refusés de répondre à cette question en nous contentant de réitérer notre revendication en faveur de la culture berbère. En fait, le Ministre avait senti confusément que cette revendication qui s'exprimait en dehors de tout cadre marquait le début de la contestation du parti unique. C'est pour cela qu'il avait lourdement insisté pour inscrire notre revendication dans le cadre de la Charte Nationale.

L'environnement dans lequel le Ministre s'exprimait était pour lui insolite puisque au dessus de sa tête, à la place des slogans habituels à la gloire du parti FLN, trônait une banderole en Tifinagh. Il s'est employé tout de même avec une certaine pugnacité, je dois dire, à désamorcer le mouvement, à démobiliser tout ceux qui s'apprêtaient à nous manifester leur soutien. De l'autre côté, nous nous sommes pas gênés pour lui dire que ses arguments commençaient à être un peu usés, que cela faisait deux mille ans que tamazight attendait, que cela faisait deux mille ans que l'on attendait que l'on veuille bien prendre en charge la langue berbère. Et depuis deux mille ans, ce n'était jamais le moment ni l'endroit. Et bien, à partir de ce jour nous décidons que ce sera toujours le moment et partout l'endroit pour revendiquer la langue tamazight.

Première grève générale

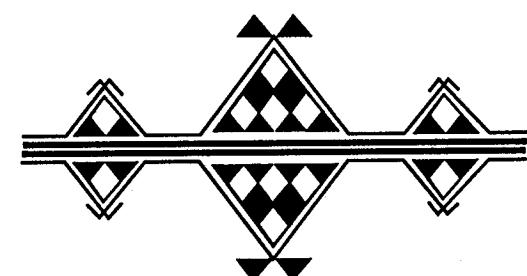
Là-dessus, Brerhi est reparti à Alger. Deux jours après, le 16 avril, le succès de la grève générale a été totale. Et là, la panique s'est emparée des autorités. Vraiment les choses commençaient à devenir sérieuses. *Nous avons eu encore des nouvelles de Brerhi sous forme de*



mise en demeure télexée le 16 avril et dont laquelle il nous enjoignait de reprendre immédiatement le travail sous peine de licenciement. Il demandait, à cet effet, qu'on lui envoie la liste des absents. Je me souviens d'avoir rédigé la réponse que nous avions expédiée par télex. Nous y réitérions nos revendications en lui signalant que les étudiants, les employés, les enseignants étaient présents sur le campus. Seuls étaient absents le recteur et son administration.

Cette grève générale avait du même coup balayé la manifestation de soutien du wali organisée une semaine auparavant. Le wali d'ailleurs devait changer d'arguments puisque lui aussi téléphonera le 19 avril au secrétaire de l'UGTA pour lui dire que nous devions prendre nos responsabilités si nous perspections dans la poursuite de l'occupation de l'université. Le Président Chadli devait lui aussi adopter un ton menaçant puisqu'il déclara dans un discours tenu le 17 avril "nous avons frappé le colonialisme à la tête, il continue de remuer la queue". Par ailleurs, les barrages de police et gendarmes se multipliaient et se rapprochaient des divers "foyer d'agitation". Chaque jour des rumeurs annonçant l'imminence de l'assaut nous parvenaient.

Et le 19 au soir, nous nous sommes réunis à l'université pour décider de la poursuite où de l'arrêt de l'occupation. La poursuite du mouvement fut décidée à une majorité très courte. Le 20 au matin l'assaut fut donné. Il y aura des centaines de blessés (454 blessés enregistrés à l'hôpital de Tizi-Ouzou) et deux mille arrestations sur Alger et Tizi-Ouzou.



(*) Professeur agrégé de mathématiques,
Université Paris-7,
In Actes du colloque sur le printemps
berbère, Paris, le 20 Avril 1992,
Editions de l'ACB Tiddukla
Pages 33-41.
ILES Umaziy N° 7 Avril 1996

A partir de ce jour, éclateront dans divers centres des émeutes qui prendront essentiellement pour cible les locaux du FLN, mais il faut dire qu'il y aura aussi des bus brûlés, des vitrines brisées, etc. Le pouvoir montrera ces images à la télévision en dénonçant "le vandalisme" du mouvement. Parallèlement à ce discours s'est développé de manière insidieuse un autre discours colporté par les militants du FLN et qui disait en substance ceci : la population n'a soutenu le mouvement que par solidarité contre la répression et ne s'est pas reconnue dans les revendications du dit mouvement.

■ Deux observations sont à faire.

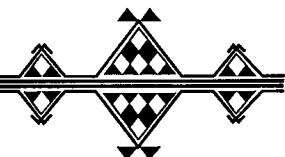
Premier point, la violence a d'abord été le fait du pouvoir. En effet, avant l'assaut sauvage du 20 (malgré les matraquages du 7 avril d'Alger), il n'y eu de notre part aucune action violente. Celles qui eurent lieu à partir du 20 furent des actions spontanées, des initiatives individuelles car le mouvement était désorganisé par la répression.

Deuxième point, il y a eu bel et bien une adhésion de la population aux revendications que nous exprimions bien avant le 20 avril. La meilleure preuve a été le succès de la grève générale du 16 avril qui avait paralysé toute la région y compris certains services de la wilaya.



Socialisation de la langue berbère

Dr. Mouloud LOUNAOUCI, Sociolinguiste



Introduction

(...) le paysage linguistique algérien est fort complexe :

1. Nombre relativement important des langues qui s'y parlent
2. Langues "refuge" où s'emmaillotent toutes les passions
3. Langues véhiculaires de projets de société parfois antagonistes

C'est ainsi que, le plurilinguisme, loin d'être perçu comme une richesse, est appréhendé comme un handicap.

Actions prosélytiques

Les plus hauts responsables de l'Etat considèrent que toute langue qui viendrait faire de l'ombre à la langue officielle doit être bannie. Un prosélytisme linguistique accompagne un prosélytisme religieux actif encouragé par toutes les instances du pays.

La diversité perçue comme désintégrative et antiéconomique

D'autres encore voient l'émergence de la langue berbère comme frein à l'économie nationale et handicap à la cohérence politique de notre société. Considérée comme langue archaïque, la langue

berbère est, dit-on, incapable de transmettre le savoir et donc d'être une langue d'affaires. La langue arabe, par contre, ne souffrirait que d'un retard lié aux aléas de l'histoire.

Il suffirait, donc, de mettre les moyens pour lui redonner la force et la vigueur qu'elle avait antan. Du point de vue de la cohésion nationale, il est définitivement dit que le peuple est un dans son unicité et qu'il ne saurait y avoir de communauté différente qui viendrait perturber cette communion décidée.

L'euthanasie du berbère comme œuvre de salubrité publique

On dénie au berbère la capacité de créer et de distribuer les richesses faisant de lui une langue congénitalement tarée, donc, incapable d'évoluer. L'euthanasie est en quelque sorte une œuvre de salubrité publique, une action citoyenne.

Accomplissement de l'Etat

La construction de l'Etat algérien ne sera pleinement réalisée que lorsque auront disparus l'arabe dit dialectal, cet enfant "naturel" de l'arabe littéral dont il faut avoir honte et ces parlers locaux que sont les dialectes berbères. On aura ainsi reconstruit la tour de Babel et on aurait, enfin, mis fin à la malédiction.



Facteurs négatifs à l'implantation de la langue

La langue berbère est aujourd'hui menacée pour plusieurs raisons. Nous en citons quelques unes sans prétendre à l'exhaustivité.

- ▶ Emploi restreint dans la communication quotidienne et dans la vie professionnelle. Les institutions étatiques mettent, en effet, tout en oeuvre pour uniformiser le champs linguistique (média, administration, écoles, casernes...) pour assurer une substitution insidieuse mais efficace par l'arabe.
- ▶ Une absence du marché du travail qui entraîne une attitude défavorable vis à vis de la langue. La motivation instrumentale n'existant pas, le locuteur a tendance à s'éloigner de sa langue et à couper la transmission inter-générationnelle.
- ▶ La situation diglossique avec son corollaire, l'idéologie diglossique, conduit à l'autodévalorisation, à la haine de soi, annihilant toute fierté et loyauté linguistique.
Aracil et Ninyoles (sociolinguistes Catalans) définissent la diglossie comme " rapport conflictuel entre deux langues dans lesquelles l'une domine politiquement l'autre ; les formes et les moyens de domination vont de ceux franchement agressifs à ceux plus tolérants politiquement mais dont la force répressive serait de nature idéologique".
- ▶ Une politique d'assimilation excluant toute diversité. Il faut former un bon citoyen républicain et nationaliste respectant les valeurs révolutionnaires. Pour ces raisons, rien ne doit le distinguer de ses autres compatriotes (il existe de nombreux textes coercitifs pour décourager les récalcitrants).
- ▶ La prégnance de l'arabe et du français, qui sont les langues de l'ascension sociale, et contre lesquelles le berbère livre un combat inégal.
- ▶ L'exode rural et la citadinité qui conduisent à un oubli volontaire de cette langue paysanne. Il est de bon ton de parler des origines berbères du père et de préférence du grand-père comme pour mieux se prémunir de cette contagiosité.

- ▶ L'absence d'organisme de normativisation qui fait croire que la langue berbère est asyntaxique. Il ne s'agirait par conséquent que d'un jargon primaire d'une société retardée.

L'aménagement linguistique du berbère : une nécessité vitale

Dans un monde où tout s'accélère, il me semble évident de dire qu'une langue ne peut survivre dans l'oralité. L'aménagement du berbère, aussi bien au plan interne qu'externe relève donc de l'urgence. Malgré tous les facteurs négatifs, il faut souligner la prise de conscience identitaire et linguistique très avancée. La contestation/revendication a fait avancer subrepticement la question même si la tache demeure longue et laborieuse, la vrai décision relèvent d'une volonté politique qui n'est pas encore évidente.

En outre, il existe des réseaux informels d'aménagement linguistique. Des individus et des groupes auto-constitués, qui se sont substitués aux institutions officielles, ont démarré l'aménagement du berbère, au moins dans sa partie descriptive.

Malgré la bonne volonté des uns et des autres, sans la participation clairement affichée de l'Etat, les moyens tant financiers qu'humains étant colossaux, les spécialistes et amateurs de la langue ne servent qu'à assurer un sursis et à prolonger l'agonie le plus longtemps possible.

Ceci est une bonne chose en soi, l'espoir d'une évolution politique étant permis.

Les choses avancent tout de même. Même si le berbère n'est ni langue nationale* ni langue officielle, quelque chose d'important, qui pourrait être le déclencheur d'une évolution rapide, s'est opéré en Algérie. Le berbère, en effet, n'est plus tabou. Mieux, les adversaires d'hier en réclame, aujourd'hui la paternité même si elle n'est que conjoncturellement, assumée (périodes électorales). De plus, la composante berbère est reconnue constitutionnellement, même si ce n'est que du bout des lèvres puisque seul le préambule en parle.

(*) Cet article a été rédigé avant Avril 2002



Cette levée de tabous a permis l'élargissement des domaines d'utilisation du berbère. Cette langue a conquis des secteurs qui lui étaient, jusque là, interdits (associations, enseignement, conférences, séminaires, médias...). Cette utilisation de plus en plus élevée doit amener une élaboration linguistique de plus en plus riche et de plus en plus rapide car il ne faut pas perdre de vue que dans toute situation " polyglossique " les acquis ne sont jamais définitifs.

Une situation politique défavorable peut tout faire régresser et anéantir des décennies de lutte et de travail. Il faut se méfier de ce que J.Thiers appelle la fable d'identité actuellement en vogue, en Algérie, qui consiste en le triptyque : arabisé, islamisé, berberisé, ce dernier segment pouvant disparaître plus vite qu'il n'est apparu.

Les propos d'A.Basset " les berbères se couvrent d'un vernis étranger et s'en contentent. Ils imitent mais ne s'assimilent pas " semblent, aujourd'hui, avoir atteint leurs limites.

Les facteurs de résistance du fait berbère, à l'usure du temps et aux pressions étrangères, liées aux modes d'organisation politique (assemblée de village), économique (production auto-vivrière) et sociale (communautaire) ne jugulent plus l'effet envahissant et dévastateur des médias modernes (par les temps présents, la télévision nous poursuit jusque dans nos chambres à coucher).

Ainsi donc, le cliché de " langue éternelle ayant résisté aux vicissitudes de l'histoire " est à mettre, précisément, aux oubliettes de l'histoire.

Alors que faire ?

De nombreuses actions peuvent être envisagées pour socialiser la langue berbère.

▶ Créer un organisme de normativisation : véritable centre d'aménagement linguistique

Cela permettrait de mettre fin aux nombreux travaux de " bricolages lexicaux et syntaxiques " qui foisonnent sur le marché linguistique et qui sont encouragés par les institutions officielles par l'octroi de subventions (pratiques utilisées par le général Franco pour contrer les catalanistes).

Ce centre sera à l'origine de normes linguistiques et à la mise en place d'une codification orthographique. Il permettrait de régler le difficile problème de modernisation de la langue par la création d'un centre de terminologie qui sera le véritable poumon de cet organisme puisqu'on y déciderait du choix des termes à créer ou à emprunter, de la méthode de mise à disposition des utilisateurs et de l'évaluation de leur impact.

Pour ce qui est des néologismes, il lui appartiendra d'éviter les deux écueils extrêmes que sont la " purification " qui étouffe la langue en la rendant hermétique (avec effet repoussoir) et " l'universalisme " qui ôte à la langue son âme. Il aura, donc, pour charge de trouver la voix médiane. (Il serait bon de s'inspirer de l'exemple du basque). Il est sûr qu'un discours lourd et verbeux risque d'étouffer l'activité créatrice.

▶ Multiplier et encourager la création d'association culturelles qui constituent un véritable rempart à la glottophagie puisqu'elles participent au développement de la fierté linguistique et stabilisent la loyauté des locuteurs envers leur langue.

Ces associations influent sur les opinions et sont les véritables fantassins du centre d'aménagement dans la mesure où c'est à travers elles que se font (pour une grande partie) la propagation de la norme et son évaluation (avec le système éducatif, cela va sans dire).

Se sont, aussi, les associations qui sont la courroie de transmission des néologismes en direction des citoyens (UZEL, le centre de terminologie basque avait à l'origine statut d'association à but non lucratif).

▶ Berbéreriser l'environnement (toponymes, enseignes, publicité...) est aussi une action déterminante de socialisation de la langue. L'environnement culturel influe toujours positivement sur les réflexes linguistiques.

▶ L'enseignement reste bien évidemment le fer de lance de toute politique linguistique. Ceci dit l'enseignement du berbère ne peut être efficient que si cette langue a un statut qui lui permette d'accéder au caractère d'obligation. L'enseignement facultatif donnant l'illusion



d'une victoire finit par user la veine revendicative.

- ▶ **Les médias et l'édition** ont un impact d'une importance réelle quand on sait leur rôle glottophagique lorsqu'ils sont otages de la seule langue dominante. Dans un autre contexte, ils pourraient être les meilleurs instruments de diffusion du berbère. Télévision, radios, livres, journaux et périodiques créent, en effet, des habitudes et des réflexes linguistiques. Ils agissent fortement sur les opinions, attitudes et représentations.
- ▶ **La réécriture de l'histoire** permettrait d'avoir un regard sur son passé tel qu'il a été et non tel qu'il est fabriqué avec pour conséquence la construction de ses propres mythes fondateurs. Une meilleure affirmation de soi nous éviterait, alors, de fonctionner aux marges de l'histoire.
- Faire connaître nos hommes de culture quelque soit la langue d'utilisation, nos hommes politiques et de religion nous conforterait dans l'idée que nous avons participé à la construction de l'histoire de l'humanité. Cette valorisation participe à la stabilisation de la fierté identitaire et donc à la pérennisation.
- ▶ **L'aménagement du statut** est directement lié au politique. Il est le pan de l'aménagement linguistique le plus difficile à obtenir puis qu'il s'agit de donner à la langue des domaines d'utilisation et une aire de compétence linguistique. Cela suppose un minimum d'autonomie régionale et donc une organisation de l'Etat qui n'est pas celle de l'Algérie actuelle.
- ▶ **Définir une aire de dominance linguistique**
Si la langue berbère est à la fois minoritaire et dominée en Algérie, elle est majoritaire dans bien des régions du pays (cas de la Kabylie). Il est, alors, normal que dans ces territoires elle soit dominante. Dans ces conditions, elle continuerait à se répandre avec effet boule de neige. Toute langue a, en effet, une dynamique propre. Cette diffusion progressive visant à augmenter le nombre de locuteurs s'appelle transfert linguistique.

▶ Multiplier les travaux sur les attitudes linguistiques

La représentation mentale qu'on a de la langue détermine nos attitudes et nos opinions. Une meilleure connaissance de l'imaginaire linguistique permettrait, à tout moment, aux "aménageurs" de la langue de se corriger et d'influer, alors, favorablement sur ces attitudes.

Le développement d'une langue dépend du comportement global de la communauté linguistique.

▶ Adapter la langue aux différentes situations de communication

Ces problèmes de communication sont le résultat de changements socio-économiques ou socio-politiques et non pas linguistiques. Il est clair, qu'une langue qui n'est pas cotée sur le marché linguistique c'est à dire qui ne permet pas d'accéder à des dividendes matériels ou symboliques a des chances très limitées en matière de communication.

Le facteur politique influe, également, pour une large part sur la pratique langagière. C'est la raison pour laquelle le berbère, qui n'est que "langue de cœur" et qui ne jouit pas de statut valorisant, n'a qu'une utilisation domestique.

▶ Lutter contre les préjugés

Hausenblas a analysé différents préjugés que l'on a sur les langues. Qui d'entre nous n'a pas, un jour, dit d'une langue qu'elle était un jargon ou un baragouin. Qui n'a pas porté de jugement sur l'agressivité de l'allemand, la rugosité du russe, la fluidité de l'Italien... ? Il y a, en effet, une conception anthropomorphique de la langue.

Le locuteur berbère, qui a toujours était dominé ne peut parler, par conséquent, qu'une langue décadente.

L'entrée de la norme dans la pratique a des préalables :

▶ Publier toutes les connaissances portant sur la langue

Les moyens modernes, avec la démocratisation de l'informatique, nous permettent de faire connaître, rapidement,

toutes les recherches, aujourd'hui nombreuses, qui traitent du domaine amazigh. Les résultats de ces recherches placés sous bonne garde par des spécialistes, plus entomologistes que linguistes, quitteraient alors, les salons feutrés de l'université pour devenir de véritables instruments au service des utilisateurs sociaux.

▶ Mettre en place les institutions et autres cadres d'organisation

La norme (ou normes) décidée (s) par les autorités universitaires compétentes, sera véhiculée et diffusée en direction du plus grand nombre de citoyens par un certain nombre de tribunes que sont les académies, ministères, écoles, sociétés de diffusion des connaissances, associations, syndicats, clubs, centre d'aménagement linguistique...

▶ Lutte contre les apprentis linguistes

Dans toute révolution linguistique, fleurissent des apprentis linguistes qui font souvent illusion auprès des locuteurs. D'une part parce qu'ils sont, le plus souvent, des militants sincères politisés et médiatisés. D'autre part, parce qu'ils sont encouragés, souvent à leur insu, par les services spécialisés des Etats qui ne sont pas riches en subventions pour faire publier, en grand nombre, leurs "œuvres".

▶ Manuels, conférences, médias, services de consultations linguistiques

Ce sont, là, des moyens puissants de pédagogie sociale pour expliquer les raisons qui président à la nécessité de socialiser la langue berbère. C'est, aussi, la voie qui permet de contrecarrer, pacifiquement, la politique dominante.

Outils d'implantation, ces moyens peuvent être mis aisément en place par le dense réseau associatif déjà existant, mais aussi par toutes les maisons d'éditions qui peuvent tirer, ainsi, des dividendes sensibles.

▶ Développer les moyens de conscientisation linguistique

Réamorcer la berbérification dans les régions où il est en perdition permettrait de retrouver une fierté identitaire qui pourrait être à l'origine d'un nouveau départ de reberbérification. Il est bon de savoir qu'aussi bien en Catalogne qu'au pays Basque, ce sont les enfants qui

réapprennent à leurs parents à parler leur langue.

Les lieux de réappropriation identitaire sont nombreux. Les secteurs traditionnels de la chanson ont fait leurs preuves. Les partis politiques, les faiseurs d'opinions (citoyens socialement établis), les collectivités locales (par le rôle qu'elles peuvent avoir dans l'enrichissement de la toponymie et anthroponymie berbères) peuvent efficacement servir de tremplin à un nouveau rebondissement du berbère.

Nous ne livrerons pas, ici, d'une manière exhaustive, tous les lieux qui participent à la désaliénation linguistique. Nous citerons simplement l'apport fondamental du sport (par exemple La Jeunesse Sportive de Kabylie) et les secteurs à promouvoir que sont les média, la publicité, cinéma et le théâtre... L'utilisation généralisée de la langue donnerait, de facto, au berbère le statut de langue propre. Ainsi, progressivement, la valeur sociale du berbère passera de "inutile" à "nécessaire".

▶ Mettre en place les forces d'affirmation du berbère

Le berbère doit être la langue d'une communauté soudée par un fort sentiment d'identité culturelle. Cette communauté doit avoir les moyens de s'affirmer à l'égard des autres communautés constituant le nation en détenant d'une manière ou de l'autre un certain pouvoir de négociation par le nombre de ses membres, l'activité économique de sa région, le savoir faire politique, la participation au pouvoir (à l'exemple de la Generalitat catalane).

L'affirmation de la communauté doit avoir une forme quelconque de légitimité reconnue par les autres groupes linguistiques, même de ceux qui seront éventuellement écartés à cause de phénomènes aussi différents et subjectifs que le rôle historique, le rayonnement culturel, l'ascendant dans les jeux d'alliance, le niveau de développement de sa langue ou dialecte. Ces conditions mettront, alors, fin au sentiment d'insécurité linguistique et à l'idéologie diglossique entraînant le recul du



berbère. Souvent certaines mesures du pouvoir n'ont pas besoin de législations explicites pour se faire sentir : il peut suffire de réserver certains domaines prestigieux parce que vitaux à une seule langue pour que certains usagers de la langue exclue finissent par admettre le besoin, voire la supériorité de la langue retenue et que, oubliant leur loyauté, ils refoulent leur propre langue n'en voulant plus pour leurs enfants.

Modernisation de la langue

La question de la modernisation du berbère c'est à dire de la création terminologique est à aborder d'un double point de vue : celui de la linguistique et celui de la sociolinguistique. En effet, la néologie n'est pas seulement le domaine du technicien de la langue. Tout nouveau terme est chargé, consciemment ou non, d'un contenu idéologique (y compris les emprunts)⁽¹⁾.

La création se fait toujours dans la douleur, deux pulsions contraires sont en présence permanente : l'une voulant " sauvegarder " la langue en évitant au maximum les emprunts, l'autre voulant s'inscrire dans le champs universel et donc favorisant l'emprunt (souvent en masse). Le cas de l'Académie basque est, en ce sens, édifiant, après la période des " puristes " est venue celle des greco-latiniens ". Aujourd'hui, les académiciens réalisent qu'ils ont trop emprunté et la tendance est de nouveau de faire appel au génie propre à la langue basque pour la création lexicale. C'est dire qu'il faut trouver une voie médiane entre le purisme excessif des militants activistes et les emprunts massifs des " universalistes ". Il est vrai que ce deuxième courant n'est pour le moment pas significatif, jusque là, le touareg a joué le rôle du latin et du grec des langues européennes. Ceci dit, du point de vue de la lexicologie générale, le berbère a côtoyé, depuis trois millénaires, plusieurs langues dominantes et qui ont été, de fait, pourvoyeuses d'emprunts aujourd'hui méconnais-sables.

L'idéologie se retrouve dans le choix des termes, aussi bien au niveau des médias lourds qu'au niveau de la presse et de la jeune littérature

(1) Masson

berbère. Les textes, dans leur majorité ont été épurés des mots étrangers (surtout arabes). L'apprentissage de ces termes nouveaux se fait le plus souvent par osmose ; il s'agit d'un apprentissage passif où le mot est sans cesse ressassé dans les interventions publiques des militants. Cette attitude, à travers le lexique, vise à construire et à stabiliser une identité nouvellement définie : l'identité berbère. Cette tendance pan-berbère est sous-tendue, en fait, par une volonté implicite de retrouver le " pays mythique " : la Berbérie historique.

Cette création terminologique vise à chasser les mots étrangers et à les remplacer par des mots " purs " issus pour la plupart du touareg, considéré comme " réservoir lexical ". Aujourd'hui la néologie, (encore peu importante), charrie déjà des problèmes liés à la compréhension.

Le discours est souvent construit à l'aide de l'amawal (glossaire de berbère moderne réalisé par l'équipe de Mouloud Mammeri) avec pour résultats un texte obscur et imperméable à la bonne réception. La diffusion de ces nouveaux termes est d'autant plus lente que la production culturelle berbère (non prise en charge par les institutions étatiques) est pauvre. Il faut noter aussi que la néologie a surtout touché les domaines qui ne sont pas spécialement les secteurs de préoccupation quotidienne des populations (termes techniques, vocabulaires juridiques, lexique des sciences de l'éducation...). Tout se passe, en fait comme s'il fallait démontrer que le berbère aussi peut être une langue d'élite.

A cela s'ajoute l'indifférence du locuteur moyen pour qui la priorité est d'abord l'acquisition de la " langue du pain ". De nombreux facteurs sont donc en défaveur de l'expansion néologique ; c'est pourquoi, les efforts des " néologues " doivent surtout être orientés vers la création de termes simples, d'usage courant, utilisable dans les médias et lieux publics. Le vocabulaire spécialisé peut, pour longtemps, rester le domaine de l'emprunt. Il nous semble évident que ce travail purement linguistique n'a de sens que s'il s'inscrit dans un contexte de revendication politique car seule la reconnaissance officielle de la langue peut mettre en place un marché d'échange.

L'enrichissement de la langue pose des problèmes de cohérence et d'harmonie de la langue, notamment lorsqu'il s'agit de créer ou d'emprunter de nouveaux mots pour rendre la modernité. Il faut définir des critères d'acceptation ou de refus surtout lorsqu'il s'agit d'emprunts ou de calques.

Tous les secteurs de la vie publique sont continuellement demandeur de nouveaux mots qui sont le plus souvent empruntés à l'anglais. Malgré leur nécessité, les emprunts émoussent inévitablement les capacités créatives de la langue. Mais ils se justifient lorsque les moyens propres à la langue se trouvent saturés ou lorsqu'il y a nécessité d'avoir une terminologie à caractère international pour permettre une inter compréhension au moins au niveau scientifique.

Il est toutefois utile de définir des critères pour l'admission des emprunts qui se font souvent massivement. Ils doivent être soumis à un certain contrôle et doivent répondre à une nécessité réelle.

L'implantation de la langue

A. Le rôle de l'école

Le fer de lance de l'implantation est évidemment l'école mais c'est le domaine privilégié de l'Etat. Cependant, des possibilités existent aussi bien en Algérie qu'au Maroc dans la mesure où les écoles privées sont tolérées (les premières écoles catalanes et basques se sont ouvertes dans ce cadre). Ce créneau peut être parfaitement investi après avoir préalablement formé les grammairiens et les enseignants (dans les universités algériennes, marocaines ou étrangères).

Mais cette implantation est subordonnée à la volonté populaire et est, donc, nécessairement précédée d'un travail de terrain visant à faire prendre conscience à la population. Cette phase d'implantation nécessite de gros moyens puisqu'elle doit être gérée par une forte administration chargée de la recherche pédagogique et de créer des centres spécialisés à l'image de l'Institut de Sociologie Catalane ou du centre de terminologie basque UZEI.

Actuellement, ni l'Algérie ni le Maroc ne semblent préparés même si des centres spécialisés sont de plus en plus performants.

Dans tous les cas, même si la volonté politique des gouvernements était acquise, il faut, avant d'engager un enseignement du berbère, répondre à des questions fondamentales :

► Quelle langue enseigner ?

Nous avons déjà décrit, dans de précédents écrits, toutes les possibilités théoriques et avons indiqué les insuffisances pour chacune d'elles. L'approche polynomique, pour les raisons que nous avions, déjà données et dans les conditions que nous avions précisées, nous semble la mieux adaptée.

► A qui et où l'enseigner ?

Nous estimons que les premiers visés sont prioritairement les berbérophones (il est entendu que les non berbérophones peuvent y avoir accès). Cette question rejoint celle de la territorialité.

► Enseignement du berbère ou en berbère ?

Il nous semble évident que pour une durée relativement longue, il ne peut y avoir d'enseignement en berbère. Ce dernier sera, donc, étudié comme matière, les opérations de modernisation de la langue étant complexes et réclamant du temps. L'enseignement en berbère réclame, en effet, des outils pédagogiques et des manuels actuellement peu disponibles.

► Enseignement facultatif ou obligatoire ?

L'étude de l'expérience catalane et basque en pays français, celui du basque en zone non bascophone du pays Basque espagnol nous montre les limites d'un enseignement facultatif qui ne draine pratiquement que les milieux militants ou proches d'eux. De plus ce type d'enseignement a un effet démobilisateur certain. Le seul statut acceptable est celui de l'enseignement obligatoire dans les régions berbérophones. L'option facultative peut, toutefois, s'appliquer aux non berbérophones pour éviter comme en Catalogne⁽¹⁾ que ne se

(1) Les Castillans résidant en Catalogne vivent pour la plupart mal l'imposition du Catalan. Des associations de défense du Castillan se sont créées pour exiger que le Catalan ne leur soit pas imposé.



crée une contestation qui peut générer de nouveaux conflits. En ce qui concerne les berbérophones, la non imposition scolaire de la langue supprimerait la motivation instrumentale dans la mesure où ce " capital linguistique " (P.Bourdieu, 1982) ne se transforme pas en capital matériel.

► **Démarrer l'enseignement par la base ou le sommet ?**

L'enseignement du berbère soulève le problème de savoir s'il faut commencer à l'introduire au primaire ou s'il faut d'abord former les cadres universitaires. Il est vrai que les Catalans et Basques ont rapidement investis les écoles dès la promulgation des lois autorisant l'enseignement de leurs langues mais il est nécessaire de préciser qu'ils s'y étaient préparés, même imparfaitement, à cela. Les écoles associatives et privées, bien structurées, fonctionnaient depuis des années y compris durant les années d'interdiction. Ce n'est pas le cas pour la langue berbère qui ne bénéficie pas d'un corps enseignant compétent et suffisant.

Il est, à notre avis, indispensable de commencer par former les formateurs en commençant par le plus haut niveau. Autrement dit, les troisièmes cycles suivis de licenciés (comme cela se passe déjà). Secundoirement, il faudrait former des instituteurs dans des établissements prévus à cet effet, les professeurs étant alors disponibles.

Toutefois, pour que la société soit préparée, les associations culturelles doivent continuer à assurer les cours d'alphabétisation à condition que les " alphabétiseurs " aient reçu une formation minimum.

■ **B. Les autres moyens d'implantation**

► **La télévision :**

Les médias lourds (télévision) sont, jusque là le monopole de l'Etat et ne peuvent être investis sérieusement. Pour le moment en dehors du bulletin d'information et de quelques émissions folkloriques (au Maroc et en Algérie) il n'y a aucun projet réel (la deuxième chaîne télévisée prévue en Algérie ne semble

pas prendre forme et rien ne dit qu'elle réservera un temps au Berbère). Au contraire les populations berbérophones sont les cibles des nombreux films arabes⁽¹⁾ et jouent un rôle non négligeable dans la substitution linguistique.

En Espagne, les Catalans et Basques ont exigé et obtenu des télévisions régionales où les émissions sont totalement réalisées en langues propres.

► **La radio**

Contrairement à la télévision, la radio a depuis 1989 (en Algérie), amélioré ses programmes et constitue aujourd'hui l'un des outils les plus importants de la diffusion de la langue. La qualité des émissions varie selon les animateurs dont certains ont tendance à utiliser à profusion les néologismes qui obscurcissent la langue et entraînent un phénomène de rejet.

D'autres, au contraire, utilisent la langue " ordinaire en y incluant à " doses filées " les nouveaux termes. L'importance de ces médias dans l'implantation a été perçue très tôt par les Basques et Catalans qui ont mis en place des dizaines de radios locales.

► **La presse :**

En Algérie, la presse écrite n'a eu pratiquement aucun rôle dans la diffusion de la langue et cela explique probablement sa disparition. Nous ne pouvons citer, ici, les facteurs objectifs de son échec qui peuvent faire, secondairement, l'objet d'une autre communication.

Au Maroc, les choses semblent se dérouler autrement au vu du nombre relativement élevé de revues et journaux. Il faut, toutefois, attendre que finissent l'attrait du nouveau pour faire une réelle évaluation.

Ceci dit, même en Catalogne et pays Basque la presse locale, malgré son nombre, reste sous perfusion (subventions) le taux des lecteurs étant très faible par rapport à celui de la presse

(1) Les émissions européennes diffusées par satellite semblent recevoir un accueil plus favorable que celui réservé aux chaînes nationales. La télé algérienne est dénommée péjorativement " chaîne Zéro " ou l'unique



en langue castillane (les articles des journaux nationaux étant qualitativement meilleurs que ceux des journaux régionaux).

► **Berbérisation de l'environnement :**

Bien que timide, les panneaux de signalisation, les enseignes commerciales (en Kabyle) jouent un rôle non négligeable dans l'implantation. Il reste à généraliser cette expérience dans toutes les régions berbérophones. Outre l'aspect proprement linguistique cette berbérisation des lieux marque les frontières linguistiques et par extension politique.

► **Multiplication d'associations et d'activités culturelles :**

Les structures associatives ont des contacts privilégiés avec les populations et en ce sens peuvent jouer un rôle essentiel dans l'implantation de la langue berbère. Par les activités qu'elles organisent elles accélèrent, comme nous l'avons dit plus haut, la prise de conscience qui agit elle-même sur la diffusion.

■ **Conclusion**

Le constat que je viens de faire n'est peut-être pas reluisant. J'aurai pu dresser un bilan autrement plus positif mais je suis de ceux qui disent " bouteille à demi vide " plutôt que " bouteille à demi pleine ". En matière de langue, il est toujours dangereux de crier victoire.

Un travail continu, une revendication permanente et soutenue, une vigilance accrue sont les seuls garants de la non disparition d'une langue dominée.

En d'autres termes, il faut assurer des conditions socio-politiques qui permettent au berbère d'atteindre un statut irréversible sous-tendant une politique qui mette tout en œuvre pour qu'on entende bien davantage parler berbère sous quelque variété que ce soit.

La politique linguistique doit inciter, non pas seulement à connaître la langue mais surtout à la pratique langagière. Son avenir en dépend. Il faut donc une politique qui encourage la linguistique descriptive afin de connaître le fonctionnement du code oral et de donner à ce code l'importance qu'il

mérite. Toutefois, un " excès de stabilité " (PL Garvin, 1983) doit être évité. Au contraire la flexibilité permettra à la norme de remplir la fonction " participatoire " signalée par Garvin comme l'une des fonctions de toute variété codifiée comme norme. Cette flexibilité sera garante de l'utilisation de la langue, dans la vie publique.

■ **Bibliographie**

1. **ALGERIE,**
Quelle identité ? Séminaire de Yakouren, Août 1980, Imedyazen, Paris.
2. **ALGERIE 20 ans.**
" Que savons-nous vraiment de cette terre, de ses relations aujourd'hui ? ", Revue Autrement 38, 1982.
3. **ARACIL, Lluis V. (1986),**
conflits linguistiques et normalisation linguistique dans l'Europe nouvelle, Perpignan, IRSCE, centre universitaire de Perpignan.
4. **BAYLONC,**
sociolinguistique : Société, langue et discours, éd Nathan, 1991.
5. **BOUKOUS A.**
 - a- " Le profil sociolinguistique du Maroc : contribution méthodologique ", in Bulletin Economique et Social du Maroc (BESM), 1979, PP 5-31.
 - b- " bilinguisme, diglossie et domination symbolique ", in Du bilinguisme, éd Denoël, Paris, 1985 ? PP 39-62
 - c- " identité et mutation culturelle au Maroc " in R.O.M.E. N° 44, 1987, 2 PP 64-68
6. **BOURDIEUP,**
 - a- Question de sociologie, éd de Minuit, 1984
 - b- Sociologie de l'Algérie, Que sais-je ?, Puf, Paris (1980).
 - c- " L'économie des échanges linguistiques " in Langue française, N°34, (1979).
7. **BOURDIEUP, BOLTANSKI L.,**
(1975), " le fétichisme de la langue " in Actes de la Recherche en Sciences Sociales, N°4.



8. BOUZAR W. (1984),
La culture en question _ENAL, Alger
9. CALVET, JL
a- Le colonialisme linguistique en France, in Les Temps Modernes, ed TM, Paris, 1973.
b- La guerre des langues et les politiques linguistiques, ed Payot, Paris,(1987).
10. CHEBEL M
a- "Aliénation, mythes, différences" in El Moudjahid du 16-01-1985.
b- La formation de l'identité politique, PUF, Paris, (1986),.
11. COMITI, JM,
Les Corses face à leur langue, (Ajacciu, Edizione di u Finusellu), 1992, 264P.
Bibliothèque D.L.C.A.-Université T.Ouzou. cité FL 228.
12. DEJEUX J.
(sans date), La culture algérienne dans les textes,_OPU/publisud,Alger.
13. DEWITTE, B,
Le principe d'égalité et la pluralité linguistique, in Les minorités en Europe , ed Kimé, Paris, 1992.
14. EDWARDS J.
Language, society and identity. Ed blackwell B., 1985
15. ETIENNE B. (1977),
Algérie, cultures et révolution, _Le seuil, Paris.
16. FISHMAN Joshun (1971),
sociolinguistique, Paris, Nathan, Bruxelles,Laboz
17. FITOURIC.
Biculturalisme, bilinguisme et éducation. Ed Delachaux et Niestlet, Neuchatel. Paris. 1972.
18. GALAND L.
"Les langues berbères" in Fodor I et Hagege. La réforme des langues : histoire et avenir. Vol 4. Helmut-Hambourg 1989.PP 335-353.
19. GALAND L.
"Les langues berbères et le choix d'une écriture" ; Phoinika grammatica. 9. Colloque. Supplément document de travail. _Liège. 17-11-1989. PP1-12.

20. GIORDAN, N
a- Droits des minorités, droits linguistiques, droits de l'homme, in Les minorités en Europe, ed Kimé, Paris, 1992.
b- Les langues de France : De l'hégémonie républicaine à la démission de l'Etat, in Les minorités en Europe, ed Kimé, Paris, 1992.
c- Les nations interdites, in Les Temps Modernes, ed TM, Paris, 1973
21. GRANGUILAUME G.
" Langue nationale et langue maternelle au Maghreb. In Thomas MC.(éditeur). Linguistique, ethnologie, éthnolinguistique. N°17. Paris SELAF.1985. PP127-196.
22. HAGEGE Claude (1983),
Voies et destin de l'action humaine sur les langues, Fodor et Hagege (ed).
23. HARBIM. (1960).
"Nationalisme algérien et identité berbère" in Peuples méditerranéens, N°11.
24. HERMASSIE B. (1995),
Etat et Société au Maghreb. Etude comparative, Anthropos, Paris.
25. JARDEL Jean-Pierre (1979),
De quelques usages des concepts de bilinguisme et de diglossie dans G.Manessy et P.Wald (ed), plurilinguisme, normes, situations, stratégies, Paris, l'Harmattan
26. KHATIBIA.
a- Penser le Maghreb. Smer. Rabat. 1993.
b- Maghreb Pluriel, Denoel, Paris,(1983).
27. LABRIE, N,
L'analyse de l'aménagement linguistique, in Les minorités en Europe, ed Kimé, Paris, 1992.
28. LARABA A. (1986),
" Question de langue " in Algérie-Actualité _1087 du 14 au 20 1986.
29. LAFONTR. (1978),
Le travail et la langue. Flammarion, Paris.
30. MACKEY W. F.
Bilinguisme et contact des langues. _ed Klicksieck. Paris 1976.



31. MAMMERIM. (1985),
" Langues et langues d'Algérie ", sous la direction de MONETTE P, in Dérives N°49.
32. MASSANA, AM,
Droits linguistiques et droits fondamentaux en Espagne, in Les minorités en Europe, ed Kimé, Paris, 1992.
33. MAZOUNIA. (1969),
Culture et enseignement en Algérie, Maspéro, Paris.
34. PERSON, Y
a- Impérialisme linguistique et colonialisme, in Les Temps Modernes, ed TM, Paris, 1973.
b- L'idéologie de l'unité, in Les Temps Modernes, ed TM, Paris,1973.
35. YOUSSEIA.
" Changements socioculturels et dynamiques linguistiques " in Langues et sociétés au Maghreb : Bilans et perspectives. Pub de la fac des lettres de Rabat. Série Colloques et Séminaires.N°13. 1989.PP 101-116.
36. VATIN JC. (1974),
L'Algérie politique : Histoire et société, fondation nationale des sciences politiques, A Clin, Alger.
- ACHOUCHEM. (1981),
" La situation sociolinguistique en Algérie " in Dabene L (Pr), Langues et migrations, PUG, Grenobles.
- BOYER H.
1/ " Sociolinguistique et politique linguistique l'exemple Catalan " in Etudes de linguistique appliquées, N°5,(1987 a)..
2/ " diglossie, polarisation diglossique, fonctionnement diglossique, regards sur le paradigme sociolinguistique du conflit inter-culturel " in Colloque de Nice , septembre 1987, contacts de langues : quels modèles ?
- CHAKERS.
1/ " panorama sociolinguistique du Maghreb : Pour un projet de recherche " in Anthropologie linguistique au sein du CRAPE. Bulletin du CRAPE, N°7-8,
- (1977).
2/ " Le problème berbère et l'arabisation " in Bulletin de l'industrie pétrolière , N°4078, 1980.
3/ " Le Berbère au Maghreb : Une marginalisation deux fois millénaire " in sociolinguistique au Maghreb, Colloque Paris, Avril 82.
4/ (Berbères aujourd'hui, L'harmattan, Paris, 1989).
- CHEERRAD BENCHEFRA Y. (1987),
" Les Algériens et leurs rapports avec les langues " in Colloque de Nice, Septembre 1987, contacts de langues : quels modèles ?, repris dans Lengas N°26, 1989.
- DESPARMET J. (1931),
" La réaction linguistique en Algérie " in Bulletin de la société de géographie d'Algérie et d'Afrique du nord, 36^{me} année N°125.
- DUFOUR D. (1978),
" Les trois refoulements du développement algérien " in Peuples Méditerranéens, N°4.
- EL RASSIG. (1979),
L'arabisation et les conflits culturels dans l'Algérie indépendante. Thèse du troisième cycle, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, multigraphiée.
- FERGUSON C.
1/ Sociolinguistique, Nathan, Paris, Labor, Bruxelles, (1971).
2/ Advances in language planning, Mouton, La Haye, (1974).
- FITOURIC. (1983),
Biculturalisme, bilinguisme et éducation, Delachaux et Nestlé, SPES, Neuchâtel, Paris.
- GRAND GILLAUME G.
1/ " Langue, identité et culture au Maghreb " in peuples méditerranées , 9.(1979a)
2/ " Langue et communauté au Maghreb " communication présentée au colloque La communauté au Maghreb et insérée en annexe de sa thèse, (1980).
3/ Relations entre mutations linguistiques et dynamique sociale dans le Maghreb



- contemporain, Thèse de doctorat es lettres et sciences humaines, Paris 3, multigraphiée, (1981).
- 4/ La politique linguistique au Maghreb, Maisonneuve et Larose, Paris, (1983)
- 5/ "Langue arabe et Etat moderne au Maghreb", (1984).

ROBERT HENRIJ, (1984), Nouveaux enjeux au Maghreb, Annuaire de l'Afrique du Nord, CNRS, Paris.

HAMZAOUIS, (1976)
"L'arabisation, problème idéologique" in La revue Tunisienne des Sciences Sociales, 44

KILANIM, (1977)
"Langue et domination. De la relation coloniale à la relation de dépendance, in Les Cahiers Vilfredo Parieto, Revue Européenne des Sciences Sociales, T.15, 40.

KREMNITZ G.
1/ "Du bilinguisme au conflit linguistique. Cheminement de termes et de concepts" in Langages, 61, (1981a).
2/ "Sur quelques niveaux sociaux des conflits linguistiques" communication présentée au colloque de Montpellier : les situations de diglossie, (1981 b).

LACHERAF M.
1/ "L'Avenir de la culture algérienne" in Les Temps Modernes, 209, (1963).
2/ L'Algérie. Nation et société, SNED, MASPERO, Alger, (1974).
3/ "Les problèmes de l'enseignement et de la culture" in EL Moudjahid, 9, 10, 11 Août 1977.
4/ "Un cadre général pour un essai d'explication de certains phénomènes culturels liés à l'histoire et à la société" in Djeghloul A, Lacheraf A. (1986), Histoire, culture et société, centre culturel algérien, Paris, (1981).
5/ Écrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société, ENAP, Alger, (1988).

LAROUIA.
1/ La crise des intellectuels arabes, Maspero, Paris, (1974).

- 2/ L'idéologie arabe contemporaine, Maspero, Paris, (1982).

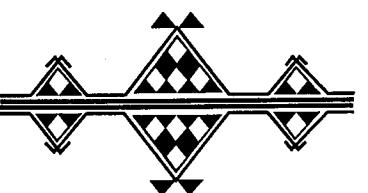
MANESSYG ; WALD R. (1979), Plurilinguisme : normes, situations, stratégies, L'Harmattan, Paris.

MARCELLESI JB ; GARDIN B.
1/ Introduction à la sociolinguistique, Larousse, Paris, (1974)
2/ Sociolinguistique, Approches. Théories. Pratiques, GRECO, Rouen, (1980)

* MARCELLESI JB.
1/ "Norme et hégémonie" in La Norme, Cahier de Linguistique Sociale, 1, (1976).
2/ "Bilinguisme, diglossie, hégémonie, problèmes et tâches" in Langages 61, (1981).

* MORSLYD.
1/ "Langue nationale et langue populaire en Algérie" communication présentée au colloque international de Montpellier, situation de diglossie, (1981).
2/ "Sociolinguistique de l'Algérie : du discours institutionnel à la réalité des pratiques linguistiques" in CALVET LJ. (1983), sociolinguistique au Maghreb, UER de linguistique, Université René Descartes, Paris, (1982).

* RAISH, (1980), L'identité culturelle et la politique de l'arabisation en Algérie, mémoire de DESS, Sciences Politiques, Université de Paris 1, multigraphié.
* REDJALAA, (1973), "Remarques sur les problèmes linguistiques en Algérie" in L'homme et la Société, 28.



Quelles langues, pour quelle école, pour quelle Algérie?

Farid BENRAMDANE, Université de Mostaganem, Chercheur-associé CRASC Oran

Nous voudrions dans cette modeste contribution re/soumettre à notre réflexion, à la faveur des réactions sur la réforme du système éducatif (rapport CNRSE), une question très simple que nous avons eu l'occasion de proposer (quelques éléments ont été déjà publiés dans Le Quotidien d'Oran en 1999) lors d'un séminaire national sur la didactique des langues étrangères, organisé par le Ministère de l'Education Nationale (avril 1998).

Nous avons signalé explicitement que la situation de l'enseignement des langues en Algérie est soumise à une série d'interrogations à la fois épistémologique, théoriques, méthodologiques et mêmes pratiques.

Il va de soi qu'en pareille occasion, des problèmes extralinguistiques et extrapédagogiques de nature politique et idéologique, comme d'habitude, liés à la problématique de notre réflexion surgissent subitement, et cela en dépit d'un discours institutionnel formel, ronronnant sur la mondialisation et ses implications multiformes, mais en réalité plus proches des stratégies individuelles et collectives de pouvoir que sur des enjeux réels du développement de notre système d'éducation et de formation.

Ceci pour dire et noter le degré d'annihilation de toutes capacités d'anticipation et de prospective en technologie éducative qui sont sensées être le propre de toute institution étatique à une échelle centrale.

Le traitement des questions linguistiques dans le système éducatif et de formation, et dans bien aussi d'autres domaines de la connaissance, des arts, de la culture et même de la vie quotidienne, ne peut s'élaborer ni dans l'absolu, ni dans la négation de données tangibles, relevant du paysage sociolinguistique algérien, objectivement observables et non subjectivement niées.

Ce mode de raisonnement est relevé dans des publications dont la presse algérienne arabophone et francophone en fait largement écho(1).

En matière de politique linguistique, de faits de langue et de culture, de manière générale, il y a des données qui sont fondamentales car elles ont des conséquences méthodologiques certaines dans l'enseignement des langues, dans n'importe quel pays. Leurs implications seront concrétisées dans l'approche des systèmes phonético-phonologiques, syntaxiques, lexicaux...assurés par l'école à travers des stratégies d'enseignement/apprentissage adaptées au niveau réel des apprenants. On n'enseigne pas de la même manière une langue maternelle, une langue seconde, une langue étrangère. Des disciplines comme la linguistique générale, la sociolinguistique, la psycholinguistique, la linguistique interférentielle, la linguistique pragmatique, la grammaire des erreurs, la didactique, la pédagogie... apportent (ou tentent d'apporter) des réponses et des résultats positifs, soumis à des paramètres universels d'évaluation, sont enregistrées ici et là.

Il s'agira, pour notre part, moins de dresser un état des lieux exhaustif que d'éclairer l'opinion

(1) Lire entre autres, "La langue nationale et les langues étrangères dans notre système éducatif. Discussion du rapport général de la Commission Benzaghou" de deux enseignants, astrophysiciens de l'Université de Constantine (Le Quotidien d'Oran du 16, 17 et 18 octobre 2000).



publique sur la difficulté de la réflexion entreprise par la CNRSE, sur la nature des enjeux auxquels est et sera affrontée l'Ecole algérienne, sur la dimension des contraintes objectives et subjectives inhérentes à la gestion pédagogique des langues dans notre système éducatif, sur le caractère dépassé et inopérant des articulations idéologiques et politiques auxquels s'accrochent encore quelques acteurs politiques chez nous, sur les tendances lourdes actuelles en sciences du langage et de l'éducation de par le monde et enfin, sur les décisions prises dans ce domaine par les pays maghrébins et arabes. Il s'agira de rendre plus visible la nature des ondes de choc à caractère économique qui déstabilisent actuellement tous les espaces linguistiques, des pays développés et surtout des pays aux langues historiquement en retard. Réfléchissons à une hiérarchisation logique des priorités, précédée d'une brève synthèse critique et autocritique des éléments constitutifs d'un système en crise ; une réflexion en mesure de penser un renouveau pédagogique, en partant du paysage sociolinguistique algérien, de la réalité scolaire, de l'évaluation de ses performances, des mentalités et des comportements pédagogiques dominants et de leurs rapports à l'environnement politique, économique, culturel et technologique immédiat.

■ Un système éducatif éclaté

Il y a eu beaucoup de moments, en Algérie, où il n'y a accord sur rien, entre autres, sur l'Ecole, précisément sur les langues et sur leurs cristallisations idéologiques, sur un certain nombres de contenus, d'objectifs pédagogiques, de pratiques didactiques, etc. Cette logique est arrivée à son terme, épuisant toutes ses ressources avec tous les résultats quantifiables, connus et reconnus d'un système d'éducation et de formation en situation de "panne généralisée" (déperdition scolaire, secteur budgétivore, contenus d'enseignement obsolètes, rigidité bureaucratique, absence de perspectives,...), sommes-nous arrivés au point fatal où un système n'arrive tout simplement plus à se régénérer, à se renouveler, un système prisonnier d'une sclérose qu'il a sécrétée, en face d'une société et d'un univers en pleine mutation, créateurs de valeurs nouvelles. Il suffit

d'assister à n'importe quelle réunion ou assemblée d'enseignement, de conseillers et même de responsables à tous les niveaux, dans un cadre formel ou informel, pour se rendre compte que les mêmes problèmes, ressassés depuis plusieurs années, présentent en définitive toutes les caractéristiques d'un **système bloqué**. Une sclérose et un blocage de type systémique qui n'ont épargné ni les structures, ni les contenus, ni les démarches, ni les attitudes, ni plus grave encore, les mentalités. Un état d'incertitude plane sur l'Ecole algérienne, comme d'ailleurs, dans la société dans son ensemble. L'Ecole algérienne n'est ni moins, ni plus sinistrée que ne le pensent certains (reprenant à leur compte la fameuse réflexion du Président Boudiaf) : l'Ecole est et sera ce que nous avons fait et ferons d'elle. Elle est et doit être à chaque instant une (ou des) expériences à analyser et un (ou des) projets à reformuler : sacrifier un système éducatif, c'est anticiper sa mort et mettre en danger les équilibres d'une société.

Le rapport de la CNRSE a eu le mérite de dire que les changements scientifiques et technologiques vont plus vite que la réforme. La seule attitude responsable salvatrice est celle qui intègre le changement dans le cœur même du système. Le changement doit être systémique. Il n'y a plus de constante dans ce monde ; la seule constante, c'est justement la variation, le changement.

Les stratégies institutionnelles d'éducation et de formation actuelles, les modes d'intervention pédagogique, la nature des interférences idéologiques et des injonctions politiques peuvent se décliner dans un questionnement que nous résumons comme suit : comment s'est formé historiquement l'enseignement des langues en Algérie et qu'en est-il maintenant ? Quels sont les tenants et les aboutissants des différents discours dominants à l'endroit des langues au cours de ces dernières années ? Quelles sont les régularités pédagogiques objectivement observables dans les pratiques de classe de langues ? Faut-il renouveler quelque chose ou laisser les choses en l'état ? Comment est pensé le rapport entre la langue d'enseignement (arabe scolaire) et les langues maternelles (arabe algérien et berbère), entre la langue d'enseignement et la langue française, entre la langue française et la langue anglaise, entre la



langue anglaise et les autres langues étrangères (espagnol, allemand, italien, chinois, turc, hébreu, etc.).

Autant de questions qui confortent cette incertitude qui plane aujourd'hui sur nos têtes et sur notre école, mais c'est une incertitude féconde, non défaitiste. La certitude, de toutes façons, n'existe que dans l'ignorance. Comme l'a énoncé un jour un grand penseur, "dans un pays, lorsque tout le monde est d'accord sur une chose, c'est que personne ne réfléchit suffisamment". Si la mondialisation est un enjeu, le repli identitaire est un danger.

Nous avons énoncé cet avant propos pour échapper à un premier écueil, classique, rabattu, ringard, dont la durée de vie et la permanence dans les débats linguistiques et leurs implications dans le choix et dans la méthodologie d'enseignement / apprentissage des langues en Algérie sont tout de même impressionnantes, eu égard à ce qui se passe chez nos voisins, la Tunisie et le Maroc, dans le monde entier, dans le monde arabe, en commençant par nos voisins. Une simple lecture des réflexions de Mohamed Charfi, Professeur émérite, ancien Président de la ligue tunisienne des droits de l'homme et ancien Ministre de l'Education et de l'Enseignement supérieur et de la Recherche Scientifique de 1989 à 1994, spécialiste du droit musulman, auteur de "Islam et liberté", aérera pas mal d'esprits marécageux chez nous⁽¹⁾. Ajoutons le document du Maroc : La charte nationale d'éducation et de formation⁽²⁾.

■ La théorie des comme si... et des contre...

Les débats en Algérie sur l'école ressemblant à un match de foot-ball avec trois ou quatre ballons est tout de même symptomatique de l'absence d'une démarche consensuelle, dialectique, réaliste quant à la gestion des langues en Algérie. La société demande par ailleurs, à l'institution scolaire de régler ce problème à sa place, du moins

(1) Lire "La réforme du système éducatif en Tunisie" de Mohamed CHARFI. Revue de l'Institut National d'Etudes de Stratégie Globale. Alger, 2000.

(2) La charte nationale d'éducation et de formation . Royaume du Maroc. Rabat, 2000

de le gérer, ce dont elle n'est pas capable ou en mesure de faire : celui d'assumer un refoulé et de le rationaliser en même temps, c'est-à-dire, en termes de contenus, de stratégies d'enseignement/apprentissage, de moyens didactiques de manière fiable et cohérente. Les choses cependant ne sont pas aussi simples qu'on ne le pense, que ne le pensent certains politiques. La meilleure des méthodologies, quel que soit son degré de perfectionnement, ne peut venir à bout de choix obéissant, au préalable, à des présupposés contraires à la nature langagière, à des choix politiques contre-nature. Alors, ne faisons pas comme si tout est réglé d'avance, sous le mode de l'évidence, comme si la langue arabe scolaire, consacrée pourtant sans ambiguïté dans les textes officiels comme langue d'enseignement (la question n'est pas là !) était une langue maternelle, comme si le berbère était un dialecte, comme si l'arabe algérien était une sous-langue, comme si le français était une langue étrangère au même titre que l'anglais, l'allemand, l'italien ou le chinois.

On ne construit pas un système, on n'élabore pas une architecture systémique avec des "comme si". On ne conçoit pas également un dispositif conceptuel global d'éducation et de formation sur une articulation dualiste et conflictuelle des faits de langue avec toutes les représentations mentales linguistiques et les implications cognitives et méthodologiques que cela suppose, c'est-à-dire arabe scolaire comme arabe dialectal, arabe contre berbère, arabe contre français, et maintenant, français contre anglais ! et qui nous le dira, en 2025, lors de la prochaine réforme du système éducatif (la présente a duré 26 ans : ordonnance de 1976), on opposera la langue arabe à la langue anglaise ? Et la boucle est bouclée autour d'un éternel recommencement, pas au point zéro, car ce dernier est une abstraction et un degré de conceptualisation attestée, mais une situation sans issue, sans perspective, en dehors du zéro... Si le choix ne concernait que notre génération, c'est un moindre mal, mais pour les générations à venir, ce serait une situation intenable de Sisyphe et de Godot !

Le conflit manifeste ou latent, ce seuil minimal d'adversité linguistique dans le système éducatif algérien, entretenu par des politiques ignorant tout des faits de langue d'éducation et de pédagogie, est un trait caractéristique du paysage algérien et ceci,



à telle enseigne qu'un ex-ministre de l'éducation, sans aucune honte, a proposé 500 000 voix pour les dernières élections législatives (mai 2002), pour qui combat la réforme actuelle de l'Ecole⁽¹⁾.

Question linguistique, traitement politique et déstabilisation pédagogique du système éducatif

Khaoula Taleb Ibrahimi souligne qu'il est difficile d'affirmer, dans ce contexte, qu'il existe ou a existé en Algérie, depuis l'indépendance, une politique linguistique pensée, réfléchie et définie avec des options de planification claires, fondées sur un projet de société lui-même ayant fait l'objet d'un consensus. Si politique il y a eu, fondée sur une idéologie unanimiste, " jacobine ", centralisatrice et volontariste, elle s'est pratiquement confondue avec le processus d'arabisation dont l'objectif essentiel est de redonner à la langue arabe son statut dans la société, qui avait été déclassée langue étrangère pendant l'occupation française.⁽²⁾

D'autres facteurs, exogènes ceux-là, accentueront l'instabilité pédagogique de la question linguistique dans le système d'éducation et de formation en Algérie, au Maghreb, dans le monde arabe et même dans les pays développés :

1. Les univers linguistiques sont entrés dans une phase de déstabilisation, due à la mondialisation. Il faut observer avec beaucoup d'intérêt les débats aux USA sur l'officialisation de l'anglais, concurrencé " dangereusement " par l'espagnol, l'émergence lente mais sûre du chinois (le mandarin, langue commerciale au sud-est asiatique), les stratégies de plurilinguisation menées par la communauté européenne, la question de l'exception culturelle, le retour très fort du bilinguisme et même du trilinguisme dans tous les systèmes éducatifs des pays arabes, en commençant par ceux du Machraq.

2. Les mutations technologiques et données linguistiques sont intimement liées : les innovations, les marchés, les savoirs, les loisirs se déclinent linguistiquement, on a tendance à l'oublier, dans un système de signes, dans un parler. La maîtrise de la technologie se mesure également à la maîtrise que nous avons de cette langue et cela, dès le plus jeune âge.

Il est impossible actuellement d'élever la qualification technique de notre population (et dans n'importe quel pays) dans une seule langue. Prenons un exemple, dans quelle langue (s), allons nous assurer le fonctionnement du dispositif électronique des automobiles, de la maintenance du matériel de l'imagerie médicale moderne ? Comment être à la page de la révolution génétique actuelle dans le monde de la biologie et de la médecine, etc.? Les experts tunisiens, marocains, syriens, libanais, de l'ALESCO, de l'UNESCO l'ont dit devant les membres de la CNRSE (Commission nationale sur la réforme du système éducatif). Nous l'expliciterons plus bas.

3. Le plurilinguisme sera perçu à l'avenir comme une forme nouvelle de liberté, qui présage de plus en plus, d'une recomposition du paysage national (nous le voyons avec les événements de Kabylie et de la constitutionnalisation de Tamazight comme langue nationale) et mondial, avec la diversité linguistique de plus en plus grandissante sur Internet (120 millions d'internautes chinois dans les 5 prochaines années), les médias lourds (cas d'Al Jazira et le projet français de créer une chaîne de télévision arabophone) et même dans les conflits mondiaux (recrutement massif de locuteurs arabophones dans les pays développés après le 11 septembre).

De toutes façons, on ne peut plus aborder la mondialisation avec des monolingues.

Patrimoine linguistique, historique et mondialisation: Etre ou ne pas être.

En Algérie, aucune langue (arabe littéral, arabe dialectal, berbère, français, anglais) n'est à l'abri de jugements négatifs, dévalorisants, péjoratifs ; c'est

(1) El Khabar, 13 Janvier 2002

(2) Taleb Ibrahimi (Khaoula), Entre la politique linguistique et la sociolinguistique. Le parcours de la didactique des langues en Algérie, Kitabat, Alger 2000



une perception étrangère à la nature du langage humain, en somme, une pratique stigmatisante des langues maternelles et des langues d'enseignement. Ce traitement est beaucoup plus politique que linguistique ou pédagogique ; historiquement parlant, c'est une conduite inconsciente et irresponsable, dont malheureusement beaucoup ne mesurent pas ou suffisamment pas l'ampleur des dégâts et ses conséquences structurelles.

Nous les résumerons comme :

1. Un préjudice psycholinguistique de l'Algérien, de l'enfant algérien, en situation d'apprentissage, quelle que soit sa langue maternelle. Combien de jugements négatifs, de sanctions pédagogiques (physiques et symboliques), portés dans l'enceinte éducative sur l'arabe scolaire, l'arabe algérien, le berbère ou le français, ont été des atteintes à la construction psychologique de la personnalité de l'enfant algérien ?
2. Un préjudice intellectuel et cognitif : des discours négatifs, stigmatisants, tenus sur la langue d'enseignement (arabe ou français), la langue maternelle (berbère ou arabe algérien) ont constitué et constituent encore, quelque soit son degré d'intervention, un facteur d'inhibition psychologique, conscient ou inconscient, un dérèglement intérieur ou pas, mais combien réel, dans les processus d'apprentissage et dans les modalités d'accès à la connaissance. On ne peut pas acquérir la connaissance " normalement " quand on a intériorisé depuis son plus jeune âge des jugements négatifs sur une langue d'enseignement : la motivation qui est au cœur du dispositif d'apprentissage est déréglée, dès lors que l'outil linguistique médiateur est sous-valorisé.
3. Un préjudice financier, le taux de déperdition : la moyenne de 13 années pour l'enseignement fondamental au lieu des 9 prévues, le taux d'échec à l'université (où l'enseignement scientifique et technique est à dominante francophone) ne sont pas étrangers à cette perception a-pédagogique et a-scientifique de la gestion pédagogique des langues dans le système d'éducation et de formation en

Algérie. Les élèves algériens ont le français comme langue étrangère jusqu'en terminale, jusqu'au mois de juin précisément, et quelques mois plus tard, en octobre, le français devient subitement langue d'enseignement. Les travaux de la CNRSE ont mis en évidence des statistiques ahurissantes sur l'échec et la déperdition à l'université, su le décalage entre les normes mondiales en matière de durée de formation par étudiant. La moyenne mondiale pour un étudiant est de 5 ans. En Algérie un étudiant reste en moyenne, à l'université 10 ans.

Société plurilingue, école monolingue

Une situation linguistico-pédagogique paradoxale : d'un côté une société langagière vivante, créatrice, d'une plasticité linguistique remarquable, une jeunesse pétillante, féconde, riche dans la pluralité et la diversité de son patrimoine linguistique et culturel le plus ouvert ; de l'autre, une institution complètement déconnectée d'une dynamique impatiente et audacieuse, d'une société de plus en plus libre et libérée et d'un monde extérieur de plus en plus agressif et exerçant une force d'attraction incroyable.

C'est dire que la question linguistique avec ses implications dans l'enseignement/ apprentissage des langues est une chose trop sérieuse pour la laisser uniquement entre les murs du Ministère de l'Education, une institution aux capacités d'anticipation limitées. Sous d'autres cieux, la question fait l'objet des débats les plus larges possibles au sein de la société, afin d'obtenir un consensus, en marge évidemment, des ambitions mal placées, des visions sectaires et réductrices des faits de culture, de civilisation et d'humanité. Nul ne peut être dépositaire d'une conscience linguistique, qui, en fait, n'en est pas une. L'histoire de l'Algérie le prouve, le manifeste chaque jour et ceci, depuis la nuit des temps... L'Algérie, sur un plan synchronique et diachronique, est une société plurilingue et multilingue.

Derrière cette institution linguistique, il y a la toile de fond culturelle, politique, symbolique, religieuse, psychologique, sociologique, etc.



Comme nous l'avons déjà énoncé dans d'autres circonstances⁽¹⁾, cette perspective consiste à ramener le plurilinguisme à ce qui le fonde et le caractérise essentiellement, c'est-à-dire une culture plurielle. Avec la langue la plus proche, c'est-à-dire la langue française, cette détermination relève purement et simplement du biculturalisme. En outre, faut-il attribuer à toute situation d'interculturation des effets pervers systématiques, un caractère pathologique ?

Est-ce que la situation d'interculturation n'est pas synonyme de valeurs créatrices ? En effet, depuis la langue de nos ancêtres, le libyque, puis le berbère et de leurs contacts avec le punique, le grec, le latin, l'arabe, l'espagnol, le turc, le français, il n'est pas aisément d'attribuer parfois des origines certaines à toutes les lexies et structures morphosyntaxiques, en usage dans les pratiques linguistiques actuelles et anciennes des locuteurs algériens.

L'autre versant de cette articulation qui renforce notre conviction et conforte notre présupposé de départ sur l'intérêt à accorder au caractère plurilingue de notre société, est la vaste et très sérieuse entreprise de "plurilinguisation" menée depuis quelques années par la communauté européenne en termes opératoires, ce qui signifie l'introduction des langues étrangères à un âge précoce, précisément dès la maternelle⁽²⁾. Ceci est pensé depuis quelques années en Europe, dans les pays développés, soit en termes d'ouverture sur l'autre, soit en terme de concepts d'interculturalité dans la didactique des langues. En Algérie, l'interculturalité prise dans sa dimension linguistique n'est pas une vue de l'esprit, une construction intellectuelle, une projection théorique mais "une pratique séculaire, un vécu historique bien ancré dans notre société, avec ses richesses et ses misères ses gloires et ses tragédies ses creusets et ses attractions et ses repulsions, ses ruptures et ses continuités"⁽³⁾.

(1) BENRAMDANE (F), relectures critiques du livre de M.Boudalia Greffou "L'Ecole algérienne. D'Ibn Badis à Pavlov". le quotidien d'Oran, mars 1989.

(2) GROUX (D), L'enseignement précoce des langues. Des enjeux à la pratique. Préfacé par Louis Porcher.. Paris, 1996.

(3) BENRAMDANE (F), Présentation de. "Maghreb : culture, altérité ". Insaniyat N°9. CRASC.

Ce qui est, par conséquent, un atout "naturel" pour nous, est une construction, une projection pour les autres, quantifiables en termes d'investissements financiers, matériels et immatériels lourds : recherche, conception formation, logistique...

Etre ou non-être. Etre, c'est être plurilingue.

Cette dernière remarque va peut-être nous permettre de poser une autre question : faut-il repenser, réfléchir à un redéploiement stratégique de la didactique des langues en Algérie ? de toutes les langues ? Car l'Algérie est une totalité et notre vision s'inscrit dans le long terme. Explicitement, la seule approche fiable, universellement admise et scientifiquement reconnue en matière d'enseignement/apprentissage des langues est une approche intégrée aussi bien des langues maternelles, secondes qu'étrangères, une approche réflexive et coordonnée des faits de langues en Algérie, objectivement observables et non subjectivement niés : berbère, arabe algérien, arabe scolaire, français, espagnol, anglais...

La pratique cognitive rationnellement assurée par la langue d'enseignement sera mieux prise en charge, de manière complémentaire avec les autres langues, permettant par là, un développement général optimal, par le biais des transferts, englobant les modes d'apprentissage, les attitudes personnelles et le sentiment d'appartenir à une même nation. Une autre articulation non moins significative, stratégique et problématique, doit être également soumise à la réflexion, c'est le caractère mondial de la société de demain. Sommes-nous suffisamment préparés, institutions et individus, à un tel enjeu ? Dans ce contexte, l'enseignement des langues étrangères est porteur d'enjeux très importants.

De toutes manières, les données et les approches circonscrites à l'intérieur des frontières de n'importe quel pays, quel que soit son rang et sa puissance ne peuvent trouver des réponses satisfaisantes. Une logique mondiale s'est mise en place avec un déplacement des lieux de conflictualité de l'idéologique, consumé par la chute du dualisme est/ouest vers l'économique,

c'est-à-dire, par l'affirmation soutenue et bien établie d'un paramètre incontournable, la loi du marché et de son corollaire non moins incontournable, la sanction du marché : la survie ou la disparition. Les enjeux symboliques, comme le dit Bourdieu dans Ce que parler veut dire "relèveront aussi des rapports de pouvoir symboliques où s'articulent les rapports de force entre les locuteurs à leurs groupes respectifs".

Le capital économique et le capital linguistique sont devenus et deviendront des richesses monnayables. Au vu du foisonnement des écoles privées de langues créées partout en Algérie, ce capital a été décelé par notre société et la demande prend une croissance insoupçonnée jusqu'à présent. Sur cette question et sur bien d'autres, la société est en avance sur les institutions qui sont sensées la représenter et même la devancer.

Une autre incertitude préoccupe le secteur de l'éducation et son environnement, celle de la hiérarchisation des langues étrangères à enseigner : faut-il enseigner le français ou l'anglais en premier, débat d'une permanence déroutante, qualifiée par certains d'un manque de réalisme, d'abcès de fixation maladif, pour d'autres comme une nécessaire adéquation avec une tendance universelle des comportements langagiers.

Pour les uns comme pour les autres, faut-il rappeler une loi naturelle de l'évolution historique des langues : l'économie, le marché des échanges linguistiques. Seuls les locuteurs imposeront, quelque soient les politiques de planification linguistique mises en place la langue d'interlocution : plusieurs enquêtes ont été lancées sur les usages linguistiques en Algérie (CNAPE, CREAD, Institut Abbassa). La presse en ont pourtant fait un large écho. Le choix des parents d'élèves a été laissé, dès 1992, pour la première langue étrangère (français ou anglais).

Non être : c'est vouloir devenir monolingue

Il faudrait se défaire de tout subjectivisme et d'orgueil mal placés. En matière d'éducation, la formulation des finalités retenues doit être

explicitement énoncée. Nous n'avons pas le droit de manière implicite, à l'allusion, quand il s'agit de l'avenir de nos enfants. Tout est à expliciter, à formuler en termes de dits. Dans le paysage sociolinguistique de l'Algérie, où se trouvent les éléments structurants de l'imaginaire algérien, des jeunes algériens surtout, à l'exception de l'arabe algérien, du berbère et de l'arabe classique ? Dans la langue française ou dans la langue anglaise ? Existe-t-il une presse, une culture, une littérature, un fonds bibliographique, un environnement de langue anglaise en Algérie ?

Les spécialistes considèrent le français, avec l'anglais bien sûr, comme une hyper langue. Les autres langues sont l'espagnol, l'arabe, le mandarin (chine). Les Algériens maîtrisent 2 hyper langues, l'arabe et le français, les locuteurs de l'ouest algérien ont une tendance assez visible (ou audible) pour l'espagnol (il suffit de prendre un avion ou un bateau Oran-Alicante pour s'en rendre compte).

L'Algérie, carrefour géographique, à l'intersection de plusieurs courants civilisationnels, présente toutes les caractéristiques et les avantages d'une société avec une plasticité linguistique remarquable. Ces paramètres, auxquels on ajoutera les considérations géopolitiques et géostratégiques peuvent être un atout politique (le plurilinguisme comme facteur universel de paix) et économique dans la perspective de plus en plus prononcée de la place qu'occupera la traduction dans le monde de demain. Des pays comme l'Algérie et les autres pays du Maghreb peuvent faire la jonction, dans le cadre de la mondialisation, entre le monde arabophone et monde francophone. Le lien entre le monde hispanophone et monde arabophone peut être fait entre des pays et des régions comme le Maroc, le Sahara occidental et l'ouest algérien. Sur cette question et sur bien d'autres, nos voisins, conscients des enjeux et de leurs implications économiques, sont en avance sur nous.

Que serait l'Algérie sans l'Afrique ? Dans quel pays ("arabe et arabophone") se forment actuellement et en français les étudiants africains, si nombreux chez nous dans les dernières décennies ? En outre, dans un cadre éducatif, l'enfant algérien baigne dans un monde de sons et d'images, de différents documents polymédias, de



nouvelles technologies de communication, par le biais, qu'on le veuille ou non, de chaînes de télévision françaises ou francophones, arabes ou arabophones. Le contact avec la langue française et son impact sur les jeunes algériens n'a rien à voir avec celui des anciennes générations. Les techniques modernes de communication telles qu'élaborées, souples et attrayantes, tendent non seulement à travailler avec les catégories formelles comme l'écrit, mais avec des opérations à différents niveaux (textuel, sonore, visuel, etc.) dont la structuration de l'inconscient et de l'imaginaire n'est pas des moindres. Formulé ainsi, l'enjeu, c'est être ou ne pas être. Etre, c'est être plurilingue ? ne pas être, c'est être monolingue. La mondialisation ne peut être affrontée avec des monolingues. Interdire à nos enfants de regarder des chaînes étrangères est une chose impensable dans l'Algérie d'aujourd'hui.

La seule solution est d'agir en amont et en aval, c'est-à-dire au niveau de l'école, en dotant les apprenants de grilles de lectures(s) critique(s) des documents multimédias. Est-ce que, à cet effet, les enseignants sont en possession des outils intellectuels, des moyens matériels pour des lectures critiques de cette culture et de cet imaginaire qui nous tombe du ciel, d'Orient ou d'Occident ?

Pour un redéploiement stratégique des langues

L'autre donnée incontournable, moins ludique celle-là, est l'accès direct au savoir dans la langue du savoir.

Dans ce contexte, la démarche institutionnelle officielle a été énoncée de manière explicite par le Président de la République, Bouteflika, lors de l'installation de la commission nationale de la réforme du système éducatif (Lettre de mission et discours du Président de la République lors de l'installation de la CNRSE, mai 2000 ; "la commission examinera les dispositions appropriées en vue d'intégrer l'enseignement des langues étrangères dans les différents cycles du système éducatif, pour permettre, d'une part l'accès direct aux connaissances universelles et favoriser l'ouverture vers d'autres cultures, et

assurer, d'autre part, une articulation réussie entre les différentes filières du secondaire, de la formation professionnelle et du supérieur" (article 10). Plus direct dans son discours, il dit : "Dans une tel contexte, la maîtrise des langues étrangères est devenue incontournable.

Apprendre aux élèves, dès leur plus jeune âge, une ou deux langues de grande diffusion, c'est les doter des atouts indispensables pour réussir dans le monde de demain."

Comme nos voisins et les pays du Machraq, on introduit l'enseignement des langues étrangères à un âge précoce : en 1^{ère} ou en 2^{ème} année de l'école primaire ; des matières scientifiques sont de plus en plus enseignées dans les langues étrangères : anglais pour les pays du Machraq, français pour les pays du Maghreb.

Le bilinguisme, le trilinguisme (le cas du Liban) est consacré actuellement dans tous les systèmes d'éducation et de formation des pays arabes. D'autres pays arabes comme le Koweït et Qatar introduisent une langue étrangère, à un âge précoce, dans le préscolaire précisément.

Dans cet esprit, la CNRSE a proposé une politique d'intégration de l'enseignement des langues étrangères, le plus tôt possible, dans les différents cycles du système éducatif. Même si cela était appliquée, l'institution est en retard sur les logiques sociales, ascendantes celles-là : des observations, des enquêtes menées par des spécialistes sur le terrain (crèches, garderies, cours de soutien, écoles de formation professionnelle, cybercafés, entreprises économiques privées...), les usages linguistiques consacrent le bilinguisme...

Ceci nous amène en fin de compte, à formuler un dépassement de l'objectif purement linguistique et à l'insérer dans une posture épistémologique et méthodologique plus vaste, celle de la connaissance, du développement économique et social de la société, celle de la communication, qui ne peut être que celle de l'Etre, celle de la conscience de la diversité de soi et de la tolérance de l'autre, de l'élasticité cognitive et linguistique que nous avons, nous les Algériens, de parler plusieurs langues, de cette faculté de passer d'un système de signes à un autre.



Enfin, de quoi, avons-nous parlé ces quelques instants, si ce n'est de la "modernité", sur les ancrages et les paradigmes que nous devons inventer ou peut-être ré/actualiser, à partir de tranches d'un passé refoulé, mais néanmoins orienté vers l'universel linguistique qui est tout simplement le langage humain.

Références bibliographiques

CHARFI(M),
La réforme du système éducatif en Tunisie. Revue de l'Institut National d'Etudes de Stratégie Globale. Alger, 2000.
La charte nationale d'éducation et de formation. Royaume du Maroc. Rabat, 2000.

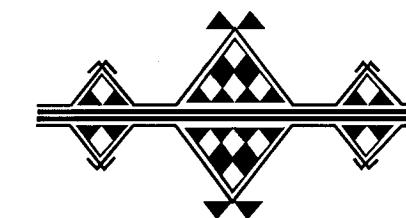
TALEB IBRAHIMI (khaoula), entre la politique linguistique et la sociolinguistique. Le parcours de la didactique des langues en Algérie, Kitabat, Alger 2000.

BENRAMDANE (F), Relectures critiques du livre de Me. Boudalia Greffou "L'école algérienne, D'Ibn Badis à Pavlov". Le Quotidien d'Oran, mars 1998.
Présentation de "Maghreb : culture, altérité". Insaniyat N° 9. CRASC, Oran, 2000.

GROUX(D),
l'enseignement précoce des langues. Des enjeux à la pratique. Préfacé par Louis Porcher.. Paris, 1996.

La langue nationale et les langues étrangères dans notre système éducatif. Discussion du rapport général de la Commission Benzaghoun, Le Quotidien, d'Oran du 16, 17 et 18 octobre 2000.

El Khabar, 13 Janvier 2002.





De l'inefficacité du décret N°81-26 du 7/3/1981 portant établissement d'un lexique national des prénoms.

Cas d'espèce : Les jumeaux Belkhiri

Youcef MERAHI, Secrétaire Général du HCA

Avant d'aller vers les problèmes que soulève ce texte réglementaire, il y a lieu d'émettre deux observations qui étaient davantage le caractère inopérant du décret sus cité :

1- L'ordonnance 70-20, dans son article 64, a fait l'objet d'une application sur le terrain par l'administration territoriale sans qu'il y ait au préalable besoin d'un texte d'exégèse et d'appui. Durant plus d'une dizaine d'année, cette ordonnance a porté, tant sur le plan du droit que sur le plan de la pratique administrative, l'état civil algérien sans qu'il y ait des heurts de quelque nature que ce soit.

2- Le mouvement social en Kabylie des années 80 a porté sur la réappropriation de tous les paramètres qui fondent l'Algérianité, d'autant que la personnalité algérienne a été l'objet d'une amputation officielle de sa dimension amazighe. Faut-il rappeler que l'Algérie est placée dans le giron de "La Nation Arabe", avec tout ce que cela comporte comme vertige identitaire au plan national. Faut-il rappeler également que la constitution du Maghreb se fait, d'une manière dystoïque, dans une totale négation- encore une fois- de la dimension amazighe du Maghreb.

Moins d'une année après le " printemps Berbère ", l'administration algérienne par le biais du ministère de l'intérieur promulgue quatre décrets qui viennent dans une mesure ou une autre conforter la thèse de la falsification de l'espace du sens identitaire. C'est une manière administrative de répondre à une demande sociale d'ordre politique :

- Décret 81-27 du 07 Mars 1981 portant établissement d'un lexique national des noms de villes et autres lieux.
- Décret 81-28 du 07 Mars 1981 relatif à la transcription en langue nationale des noms

patronymiques.

- Décret 81-36 du 14 Mars 1981 relatif à l'arabisation de l'environnement.
- Décret 81-26 du 07 Mars 1981 portant établissement d'un lexique national des prénoms.

Cette batterie de textes réglementaires a généré des problèmes qui ont été objet de la dérision populaire. Que l'on se rappelle seulement de l'arabisation, de la déformation phonétique devrais-je dire, des noms des villes algériennes- .

Revenons à l'état civil et au choix des prénoms pour démontrer l'inefficacité du décret 81-26 qui est venu caporaliser la famille algérienne jusque dans le choix des prénoms.

Je considère le choix du prénom comme faisant partie des libertés individuelles ; il est également le prolongement d'un choix identitaire et affectif. La famille algérienne n'opte pas pour un prénom arbitrairement, cette option se fait généralement pour faire " ressusciter " une filiation d'un ancêtre (aïeul, père, frère décédés).

Depuis près de vingt années, le choix du prénom se fait sur une base idéologique pour les uns et identitaire pour les autres. Le lexique national des prénoms, tel que prévu par le décret 81-26, n'est pas figé. Il doit faire " l'objet d'une actualisation tous les trois ans " (article 5 du décret 81-26), sans que cela ne se traduise dans la réalité.

La confection de ce lexique devait se faire conformément à l'article 64 du code de l'état civil (ord.70.20) ; c'est à dire que "les prénoms doivent être de consonance algérienne" et doivent être "consacrés par l'usage ou par la tradition".

Or depuis le mouvement social de Kabylie d'avril 80 et l'agrément des partis politiques islamistes (Fis et autres) enregistré après l'autre

mouvement social de octobre 88, des prénoms relevant de l'histoire ancienne de l'Algérie ont été réhabilités à l'image des prénoms berbères ; alors que d'autres prénoms inusités jusque là, ont été " importés " de l'aire arabomusulmane.

Ces prénoms que je ne conteste pas, en vertu du respect des libertés individuelles ne figurent pas à ce jour- dans le lexique national des prénoms, utilisé par des mairies comme une fin de non recevoir des prénoms berbères ; le cas se produit assez souvent dans des APC situées en dehors des régions de Kabylie ; la presse en fait souvent référence. C'est le cas à Oran où le prénom de Kahina a été rejeté par le service de l'état civil ; c'est le cas, tout récemment de la mairie d'Alger où le prénom Dassin a été refusé ; comme c'est le cas de la commune de Ain Touda où les prénoms de Gaïa et Micipsa ont été refusés au père qui voulait les inscrire ; cette affaire portée en justice traîne depuis plus de deux ans maintenant ; nous verrons le cas des jumeaux Belkhiri, un peu plus loin, comme cas d'espèce.

Il me faut constater, compte tenu de mon expérience de l'administration territoriale, que le service de l'état civil est dans la plupart des cas le parent pauvre des mairies. Lois et règlements sont négligés tant sur le plan de la transcription des actes que sur celui du choix des prénoms, ou encore sur celui de la tenue et de la conservation des registres d'état civil. Le constat que j'ai fait personnellement dans les années 90, au sein des mairies de la wilaya de Tizi Ouzou est alarmant à plus d'un titre.

Les décideurs de l'administration publique algérienne auraient pu faire l'économie des quatre décrets précités, plus particulièrement le décret 81-26 du 07 Mars 1981 portant établissement d'un lexique national des prénoms, qui ne sont qu'une réponse maladroite, une simple fuite en avant, face à un problème d'identité multiple. Nous constatons, avec l'ouverture démocratique, les effets pervers de cette réglementation. Tant que ceux ci ne sont pas abrogés, la situation restera conflictuelle ; d'autant que maintenant la constitution algérienne a adopté, suivant une formulation spécifiquement nationale, la langue Amazighe.

Cas d'espèce : Les jumeaux Belkhiri

Quoi de plus naturel et légal pour l'heureux papa de jumeaux de se rendre à l'APC du lieu de naissance afin de porter sur les registres d'état civil la naissance des enfants ; et de consacrer par là même leur existence légale.

Dans les délais requis par l'ordonnance 70-20, notamment les articles 20, et suivants, et plus particulièrement l'article 64 qui stipule " les prénoms sont choisis, par le père, la mère ou en leur absence, par le déclarant. Les prénoms doivent être de consonance algérienne (...) " , le père Belkhiri se rend devant le proposé à l'état civil de la commune de Aïn Touda pour inscrire ses enfants.

Pour prénommer ses jumeaux, il a choisi en son âme et conscience les prénoms de GAYA et de MICIPSA ; se basant sur le lexique des prénoms algériens le préposé à l'état civil refuse ces deux prénoms au motif qu'ils n'étaient pas algériens, car absents dudit lexique. Toutes les explications données par le père sur l'algérianité des prénoms ne convainquent ni l'officier d'état civil, ni le président de l'APC.

Le père porta l'affaire devant le Parquet du chef lieu de Batna, où le Procureur de la République lui signifia, suivant procès verbal de notification N° 2017 du 15.10.2000, la conformité de la décision communale. Il lui est clairement signifié ceci :

"رفض طلب المعنى كون أنه قانونا يجب أن تكون الأسماء جزائرية وأن أسماء أبناء الشاكبي غير جزائرية ولهذا يعتذر تسجيلهم"

Voilà comment est expédiée, sur un ton bassement administratif, une affaire de choix de prénoms qui aurait dû interroger d'avantage le premier magistrat de la commune d'abord, ensuite Monsieur le Procureur de la République. Ce dernier aurait dû faire attention à l'alinéa 3 de l'article 64 de l'ordonnance 70 qui stipule :

" sont interdits tous les prénoms autres que ceux consacrés par l'usage ou par la tradition "

Historiquement, l'usage ou la tradition ne démarre pas avec la promulgation de l'ordonnance 70-20, ni du décret 81-26. Il faut naturellement remonter très loin dans l'histoire de l'onomastique





de ce pays. C'est bien sûr un long débat qui a fait l'objet de séminaires et de recommandations sans que cela ne se traduise sur le terrain de la réalité sociale et administrative. Il faudra certainement consulter les historiens, à l'exemple de Ibn Khaldoun, Al Bakri, Ibn Hurradadbih, Al Yakubi, Ibn Hawqal, et autres, pour connaître l'ampleur des dégâts causés par les différents envahisseurs, des vandales jusqu'aux français, sur l'état civil algérien.

Ni l'indépendance de l'Algérie, ni les différents mouvements sociaux (Avril 80, Octobre 88, "Printemps noir" de 2001) n'ont pu faire bouger à l'échelle nationale la tentation "arabiste" de gommer définitivement les origines amazighes de ce pays. Cette situation génère des paradoxes où des enfants, bénéficiant des liens du sang et du sol, n'arrivent pas à avoir la reconnaissance officielle de leur pays, en raison d'un strabisme identitaire et légal.

Le Haut Commissariat à l'Amazighité s'est naturellement saisi de cette affaire ; il a de ce fait alerté les ministères concernés par ce dossier à savoir le Ministère de la Justice et le Ministère de l'Intérieur et des Collectivités Locales, dès le 18 Novembre 2000, suivi de rappels ; sans que ces départements ministériels chargés de la tutelle légale de l'état civil en Algérie, ne daignent répondre.

Monsieur Belkiri porta l'affaire en justice devant le tribunal de Aïn Touda qui se déclara "incompétent" en première instance. L'affaire suit toujours son cours alors que Gaya et Micipsa n'ont pas à ce jour d'existence légale, sinon une présence biologique. Avec ce que tout cela implique comme conséquences négatives sur le plan de la citoyenneté; puisque, à ce jour, trois ans après leur naissance, ils ne peuvent prétendre à aucune reconnaissance.

Je parlais plus haut de strabisme identitaire qui a fait que cette nation, l'Algérie, a été obligée de se vêtir identitairement de vêtements qui lui sont étrangers.

Constatons :

La même commune qui a refusé les prénoms de Gaya et de Micipsa, parce qu'ils sont "étrangers" et ne figurant pas sur le fameux lexique a accepté

de porter sur les registres d'état civil le prénom de "AYATOLLAHEL KHOMEINI".

J'ai interrogé les usages et la tradition (cf article 64 al2 de l'ordonnance 70-20) et je n'ai pas trouvé de prénom de cette nature ; j'ai fait appel à mes modestes connaissances historiques, je n'ai pas trouvé l'ombre d'un prénom comme celui ci-dessus indiqué. "Quel fardeau pour cet adolescent, et quelle responsabilité pour l'administration communale de Aïn Touda !

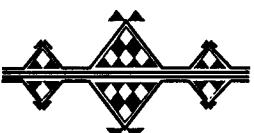
Une fonction au sein d'un clergé chiite se transforme en Algérie, du fait du séisme identitaire national, en prénom légalement porté par un citoyen. Où se situe la responsabilité de l'officier de l'état civil de cette commune, celle du premier magistrat, le président de l'assemblée populaire communale et surtout, la responsabilité des tutelle administrative (la wilaya) et juridique (la justice) ?

En guise de conclusion

Il est vrai que l'Algérie est malade de son identité, une identité qu'elle se refuse d'assumer dans sa plénitude ; car en effet les prénoms suivants ont ils "une consonance algérienne" :

- Nazim, Haïtem, Chahinaz, Oussama, Lynda, Okba, Rosa ...
- Gaya, Micipsa, Koceïla, Juba, Massyla, Dassin, Dida, Tihelli ...

Cette maladie n'est pas incurable ; il s'agit simplement d'assumer loyalement le triptyque identitaire tel que stipulé par la constitution ; ce sera alors un début de guérison.



La dimension berbère de la Méditerranée.

Par Chérif SOUAMI, Consultant

Ilest pour le moins remarquable que deux identités géographiques l'Ibérie en Europe, la Berbérie en Afrique- parallèlement à leurs dénominations voisines, ont une histoire commune et ce, depuis les temps les plus anciens.

Avant la colonisation de ces deux régions par les Phéniciens au cours du second millénaire qui précède l'ère chrétienne, les Ibères et Berbères procédaient de la même souche ethnique, et leurs langues - aux dires des auteurs, anciens et modernes- étaient proches parentes, sinon identiques.

La péninsule ibérique et l'île du Maghreb (la Berbérie) entrent dans l'Histoire de la même époque, c'est-à-dire avec le début de la colonisation phénicienne et l'introduction dans ces régions de l'alphabet phénicien, au cours du second millénaire précédent l'ère chrétienne. Après l'occupation de l'Espagne par les Romains au 3^e siècle avant J.C. et la défaite du roi numide Juba 1er en 46 avant J.C.

Lorsque les Germains remplacent les Romains dans la péninsule ibérique, au début du 5^e siècle de l'ère chrétienne, peu de temps s'écoule (quelques années seulement) avant que ces mêmes Germains ne déferlent sur l'Afrique du Nord et l'occupent de la côte atlantique jusqu'à Carthage. Après le court intermède byzantin en Afrique du Nord et en Espagne, la fin du 7^e siècle (1^{er} siècle de l'Hégire) voit l'Islam s'implanter au Maghreb (prise de Carthage en 698-79H.). Après avoir traversé le détroit de Gibraltar, cette religion prendra racine en Ibérie en 711 (93 H.).

A ce propos, les auteurs Ch. A. Julien, lequel écrit : " La Berbérie fut pour de longs siècles rattachée à l'Orient par des liens plus ou moins étroits, comme elle l'avait été jadis au cours de la période punique " et Ph. Hitti, lequel déclare : " la seule partie de la péninsule (ibérique) où l'Islam

eut bien pris racine était celle où l'Antiquité avait déjà fleuri une civilisation sémitique, celle des Carthaginois " -ces deux auteurs se rejoignent donc- pour souligner le retour des deux régions (Ibérie et Berbérie) à la même civilisation.

Dans le domaine religieux, avant la naissance du Christianisme, les Ibères et les Berbères étaient païens. A l'avènement du Christianisme, un certain nombre d'Imazighen (ou Berbères) se convertissent à la nouvelle religion (en partie parce que Rome persécute les chrétiens) : lorsque l'église devient romaine. Les Imazighen fondent l'église donatiste. En Europe, des Ibères, avec la conquête germanique deviennent chrétiens ariens, des ariens dont les dogmes sont opposés à ceux de l'Eglise catholique romaine. Les Vandales transporteront en Afrique leur Arianisme. De fait, l'Islam remplace le Catholicisme en



Afrique et se substitue à l'Arianisme qui n'avait jamais disparu malgré la conquête des Byzantins catholiques- en Espagne. La communauté de langue et de religion cessera, entre l'Ibérie et la Berbérie, définitivement, avec la chute de Grenade en 1492 (896 H.) mais non point la communauté d'histoire puisque l'Espagne catholique prendra pied, plus ou moins timidement en Berbérie dès le 16^{ème} siècle (10^{ème} de l'Hégire) et jusqu'au 20^{ème} siècle (14^{ème} siècle de l'Hégire).

A l'heure actuelle, le royaume espagnol se maintient en Afrique continentale (Ceuta et Melila) tandis que les Canaries, en Afrique insulaire atlantique, forment une province espagnole.

Cependant cette communauté d'histoire est aussi attestée et surtout par la présence perenne de nombreux toponymes qui remontent à la colonisation arabique , de plus de deux mille mots dans le vocabulaire " latin " de l'Espagne actuelle : de traditions et coutumes arabes chez les habitants de la péninsule ibérique, etc.... la conservation de la langue ibère, jusqu'à l'heure actuelle, chez les populations dites basques. Ces populations, en fait, ne sont que des Espagnols ayant gardé, plus que les autres, vivace, leur langue d'origine tout comme d'ailleurs, sur l'autre rive de la Méditerranée, leurs congénères berbères dont une bonne partie continue à pratiquer la langue tamazight. La répartition géographique de ces deux populations ibérophone et berbérophone) dans les régions d'accès difficile (montagnes, contrées désertiques ou enclavées principalement) - Pyrénées en Europe, Aurès, Djurdjura, Rif, Mzab, archipel des Canaries, etc. en Afrique- entre naturellement en ligne de

compte dans la préservation de ce témoin civilisationnel de haute importance. De nombreux linguistes n'ont pas manqué de souligner la parenté des deux langues, toutes deux proches de la langue égyptienne.

Il peut paraître inutile de rappeler que pour les auteurs aussi bien arabes qu'européens- lorsqu'ils parlent de la toponymie arabe en Ibérie, évoquent immédiatement la période islamique : en fait, une grande partie de la toponymie arabe (ou arabe) dans la péninsule est antérieure à l'avènement de l'islam, antérieure à l'occupation romaine. Cette toponymie, comme de nombreux us et coutumes ibériques, remontent soit à l'époque phénicienne, soit à l'époque carthaginoise.

Au plan religieux, une tradition culturelle très ancienne remonte aux premiers temps de la colonisation phénicienne- à savoir le culte du taureau, survit jusqu'à nos jours en Ibérie ; survie arabique païenne de la Mésopotamie, d'Anatolie, de Phénicie, d'Egypte ou de Crète, où le taureau représentait une divinité. Le culte du taureau dans sa traduction moderne, la tauromachie, a traversé les millénaires et n'a pas été submergé par les religions monothéistes successives Arianisme, Catholicisme et Islam- en Ibérie, alors qu'en Berbérie, le dieu Taureau a disparu à l'avènement de l'Islam.

La formation d'un peuple ne se limite pas exclusivement à son appartenance religieuse ou linguistique. D'autres facteurs, tels que la culture, l'éducation et surtout la provenance ethnique doivent être pris en considération dans l'embryogenèse des peuples et leur identité.

En fait, l'Afrique du Nord est peuplée depuis

le VIIème millénaire de Méditerranéens, anthropologiquement identiques aux Italiens du Sud de la Péninsule, aux Espagnols, aux insulaires de la Méditerranée occidentale, aux Provençaux, aux Languedociens. Au Maroc, en Algérie, en Tunisie et en Libye, on reconnaît aussi facilement que dans les pays européens du Sud, une variété libéro-insulaire, plus gracile. Qu'ils se disent Arabes ou Berbères, les Maghrébins appartiennent pour 80 % à ces variétés de type méditerranéen.

Il n'y a pas, pas plus dans le Tell que dans le Sahara, des Arabes et des Berbères, mais des Berbères berbérophones et des Berbères arabophones et arabisés ; il y eut aussi des Berbères judaïsés, dont il ne subsiste plus que de minuscules communautés, particulièrement au Maroc. Cette affirmation risque d'être rejetée par ceux qui se disent arabes, et qui, culturellement, personne ne songe à le nier, sont effectivement arabes.

Cependant si le berbère se maintient, ce n'est plus comme une seconde langue, surtout dans les Etats du Maghreb (Maroc, Mauritanie, Algérie, Tunisie, Libye). La scolarisation, pour laquelle, ces Etats ont consenti tant de sacrifices, a fait pénétrer la langue arabe dans les derniers recoups du territoire.

Précisément l'Histoire doit être interrogée. L'espace historique berbère a-t-il droit de cité ? En parler ou même l'évoquer n'est-ce pas déjà opposer une entité berbère à l'arabisme ? N'est-ce pas faire le jeu des forces obscures qui tentent de déchirer la trame des nations ? Mais comment oublier, que la conquête " arabe " de l'Espagne fut essentiellement l'œuvre des Berbères, que la première expédition fut conduite par le Berbère Tarik, qu'AlAndalus fut colonisé,

au sens plein du mot, par de nombreuses tribus Zénètes, Hawwara, masmoudiennes, sanhadjiennes, que plusieurs principautés de Taïfa furent aux mains d'amyar berbères, que deux fois, d'abord les Sahariens sous la bannière almoravide, ensuite les montagnards de l'Atlas sous la conduite des Almohades sauveront l'Espagne musulmane.

Comment oublier que les Morisques, dits encore Andalous, furent autant de rapatriés que de réfugiés dans le Maghreb qui sut profiter grandement de leur technicité dans des domaines aussi divers que le jardinage, le commerce, l'architecture et l'orfèvrerie.

Berbères également avaient été les armées qui au nom du calife fatimide conquirent l'Egypte au Xème siècle. Ces troupes dont les Ketama fournirent les contingents les plus importants laissèrent un assez mauvais souvenir jusqu'en Syrie. Nul ne songeait alors à faire de ces Berbères des Arabes qui s'ignorent. Mais objectera-t-on, tout ceci est de l'histoire ancienne ou du moins médiévale, pourquoi ne pas évoquer aussi Massinissa, le grand aghellid comme l'écrivait Ch. A. Julien, Jugurtha, éternel depuis J. Amrouche, et l'inévitable Kahéna ? Loin donc de ces siècles obscurs et de ces récits poussiéreux : interrogeons, non pas les cimetières, mais l'époque contemporaine. On y apprend de bien curieuses choses : que, par exemple, les troupes qui, tant en Algérie qu'au Maroc, s'opposèrent le plus farouchement à la conquête coloniale étaient composées de Berbères. Est-il utile de rappeler qu'en Algérie du Nord la dernière région du Tell à se soumettre fut la Kabylie, en 1857, plus d'un quart de siècle après la prise d'Alger. Au Maroc, les dernières résistances eurent pour cadre,



évidemment, les zones berbères, les Ait Atta ne demandèrent l'aman qu'après les combats du Bou Gafer (Jbel Sarho), en février -mars 1934.

Les conquêtes n'empêchèrent pas les mouvement insurrectionnels, qui, eux aussi, se développèrent dans les régions berbères : les Kabyles de Mokrani en 1871, le Rif d'Abd el Krim en 1921-1926, pour ne citer que les plus importants.

Mais l'intérêt de la toponymie est plus grand encore quand elle apparaît sous des formes restées berbères dans des régions depuis longtemps totalement arabisées, comme la Tunisie, l'Algérie occidentale, le Maroc atlantique, le Sahara septentrional. Or non seulement la toponymie berbère est universelle mais encore l'épigraphie et même la littérature classique nous apportent la preuve de son existence dès les époques punique et romaine. Un très grand nombre, la majorité même des villes "romaines" de l'Afrique du Nord portent des noms d'origine libyque dont le sens est le plus souvent encore compréhensible ; il en est de même pour un grand nombre de noms de personnes donnés par les inscriptions ou par les historiens antiques.

Identité Amazigh de l'Afrique du nord

Les gravures rupestres et les inscriptions en caractères libyques (ancêtres des tifinaghs actuels) à travers toute l'Afrique du Nord témoignent de la présence Amazighe bien avant les débuts de l'Histoire.

Cette présence a couvert tout le territoire allant de l'Atlantique (îles Canaries= à l'ouest jusqu'à l'oasis de Siwah (Egypte) à l'Est et de la Méditerranée au Nord jusqu'au Tchad au Sud. Il existe des témoignages écrits en hiéroglyphes,

découverts en Egypte, attestant que les pharaons avaient des relations avec les populations situées à l'ouest du Nil, qu'ils appelaient les *lebous* (d'où le mot Libye).

L'Agellid Massinissa (238-148 avant J.C.) fit entrer le Pays Amazigh dans l'histoire :

- En unifiant son royaume face aux puissances de l'époque : Rome, Carthage et la Grèce antique
- En généralisant l'agriculture à tout le pays. Le " sous continent " nord-africain présente une unité géographique, sociologique et linguistique qui est consacrée par l'Amazighité.

■ Qu'est ce qu'être " Amazigh " ?

Le mot " Amazigh " signifie, selon toutes les recherches en Anthropologie, Histoire, linguistique : " homme libre ".

■ Pourquoi les Imazighen se définissaient-ils comme " hommes libres " ?

C'est par opposition aux types de sociétés environnantes qui étaient esclavagistes (vallée du Nil, pays du Niger et du fleuve Sénégal, pays de l'Euphrate et du Tigre...) et où l'esclavage concernait également les populations blanches.

Si, chez les Imazighen, l'esclavage n'a pas été possible comme système politique, c'est en raison du relief très montagneux des contrées qu'ils habitaient et l'exiguïté des plaines.

En effet chaque région, chaque vallée était suffisamment isolée pour constituer un refuge imprenable, donc un centre de résistance à tout impérialisme extérieur.

En conséquence, l'Afrique du Nord s'est toujours constituée en une multitude d'entités sociologiques indépendantes constituées en Etats autonomes vivant en toute liberté. C'est pour cela



qu'aucun Etat centralisé n'a pu en gouverner la totalité.

■ Quelle est leur langue ?

L'Algérie, comme nous l'avons dit plus haut, fait partie de ce sous-continent Nord-africain caractérisé par son unité linguistique dès avant les débuts de l'Histoire.

En effet, Tamazight qui est la langue de ce sous-continent possède un système d'écriture, le libyque, depuis plus de 3.000 ans. Il est la seule langue en Afrique, avec la langue éthiopienne, à posséder un système d'écriture propre.

Alors que toutes les écritures et langues méditerranéennes contemporaines du libyque ont aujourd'hui disparu (punique, latin, grec ancien), cette écriture est encore utilisée de nos jours, avec quelques menues modifications : c'est le *Tifinagh*.

Des stèles portant des inscriptions en tifinagh (ou lybique, ancêtres des tifinaghs) ont été retrouvées dans toute l'Afrique du Nord : Kabylie, Oranie, Constantinois, Sahara, Libye, Tunisie, etc.... Les plus anciennes remontent à plus de 5.000 ans. La plus connue est celle de Dougga (Tunisie). Elle comporte un texte bilingue en Punique et en Tamazight. Elle était dédiée à Massinissa, Aghillid des Imazighen.

La société nord-africaine est fondamentalement une société villageoise. Le nombre de grandes villes a toujours été très limité parce qu'il y a très peu de plaines suffisamment arrosées permettant une agriculture, pour le moins, vivrière.

Ces sociétés villageoises sont organisées en " cercles concentriques de solidarité " qui permettaient de sauvegarder leur liberté.

Le 1^{er} cercle de cette organisation est la famille

élargie, essentiellement monogame.

Le 2^{ème} cercle est constitué du regroupement de quelques familles en clans qui, ensemble, formeront le 3^{ème} cercle : le village.

Plusieurs villages peuvent se fédérer en tribu (4^{ème} cercle) qui recouvre en général une zone géographique homogène, limitée par des frontières naturelles (ligne de crête, oued, lisière de forêt, etc.).

La confédération de ces tribus (5^{ème} cercle) formera un embryon d'Etat.

Tous les villages ont à peu près le même type d'organisation :

- A la tête, Tajmayt regroupait tous les hommes valides. Ils avaient le droit de parole et de participation à la prise de décision.
- Les conflits étaient arbitrés par un Conseil des sages, selon un droit coutumier consensuel.
- Le chef du village était choisi en fonction de ses qualités morales et de la pertinence de ses jugements basés sur une profonde connaissance de son milieu social et de sa maîtrise du verbe.
- Les peines prononcées pouvaient aller de l'amende symbolique à l'excommunication en passant par la mise en quarantaine et la réparation des dommages causés. La peine de mort n'était prononcée que lorsque l'honneur de la tribu était bafoué. Par ailleurs, la prison n'a jamais existé chez les " Hommes libres ".
- L'indépendance économique de la famille venait du travail de la terre en propriété indivise ou de l'exploitation du bétail. La tribu, en tant que telle, exploitait des terres communes.
- Le partage et le legs des terres étaient soumis à des règles très strictes qui préservaient l'unité



des propriétés et donc de la famille et de la communauté toute entière.

- La solidarité tribale garantissait l'individu contre toute forme d'exclusion ou de déchéance physique ou morale. Les individus impotents n'étaient pas rejetés, mais pris en charge par la famille qui, par ce geste, préservait sa dignité et son honneur.
- Les questions d'ordre religieux d'une autorité différente qui n'interférait pas avec les prérogatives de *Tajmayt*.

Le système de défense des différents " cercles de solidarité " était basé sur la détention d'une arme personnelle qui permettait à chacun d'assurer la défense de son honneur, de sa dignité, de sa propriété (la terre au nord, le cheptel au sud) et de sa famille. De ce fait, il était déshonorant pour un homme d'en être dessaisi. Car, dans l'organisation sociale, seuls les esclaves étaient contraints à ne pas porter d'arme.

La défense des terres cultivables et des aires de pâturage (source principale de revenus) contre l'ennemi, relevait du code d'honneur.

La tribu faisait des levées en masse de combattants, en cas de menace.

Ce système offrait l'avantage d'une solidarité sans faille de la tribu face au danger extérieur. De ce fait, aucun pouvoir central n'a pu ni assujettir toutes les tribus ni disposer d'une main-d'œuvre servile pour ériger des monuments à la gloire des maîtres. En effet, en Afrique du Nord, il n'y a ni pyramides comme en Egypte, ni " grande muraille " comme en Chine, ni de grands temples ou châteaux forts comme en Asie et en Europe.

Par contre, il existe des monuments comme le Medracen (près de Batna) dédiés à des personnages marquants comme Massinissa, le

monument de Tin-Hinan dans le Hoggar. Il existe également de très nombreux sanctuaires et d'innombrables appareils funéraires de formes diversifiées à travers tout le pays.

Ce système de défense de la société présentait l'inconvénient de rendre l'Etat centralisé très fragile, du fait qu'il fallait requérir, face à chaque péril, un consensus de toute la communauté. Ce qui nécessitait des délais assez longs ; pas toujours possibles, surtout lorsque la menace était imminente.

Dans ce type de société paysanne, basée sur la prééminence de l'individu et la valorisation de ses qualités personnelles, les croyances religieuses ont toujours été tempérées par les préoccupations matérielles de la vie quotidienne et le sens aigu de la liberté individuelle.

L'ascétisme ne faisait pas partie des mœurs.

A l'image de tous les peuples méditerranéens, les Imazighen ont intégré l'esprit de fête jusque dans leurs tâches les plus laborieuses, comme Tiwizi ou les iwiziwen (travailleurs volontaires) chantaient tout en travaillant.

En dehors du travail, la société consacrait beaucoup de temps à la fête : mariages, baptêmes, fêtes religieuses, fêtes des saints, etc. La fête et la joie structurent les rites et les calendriers de la société. En même temps qu'ils honorent périodiquement les saints, les Imazighen aiment aussi la nature et louer sa générosité. En conformité avec cette nature, le calendrier devait être imposé :

- Au nord, par les activités saisonnières agricoles (calendrier solaire),
- Au sud par le commerce caravanier, pour les populations nomades (calendrier lunaire).

■ Statut de la femme

- La femme jouit d'un statut qui lui confère beaucoup de liberté dans la société Amazighe. Et sa défense est assurée dans le cadre du code de l'honneur qui régit la société. Ce qui se traduit par un respect total de l'intégrité physique et morale de la femme qui n'a pas besoin d'être voilée ou enfermée à la maison.
- Comme l'illustre très bien le poète, la femme amazighe représente la " tigejdit " (pilier central de la maison) de tout l'édifice social. Elle est l'agent principal de la transmission du patrimoine culturel ancestral aux générations nouvelles.
- La femme participe souvent à la vie politique de la cité. C'est ainsi que des femmes comme Dihya (Kahina), Fadma n Sumer, pour les plus connues, sont entrées dans l'Histoire et que d'autres, comme Tin-Hinan, sont devenues de véritables légendes (mythe d'Antinéa, reine du désert).
- D'autre part, les mariages monogames constituaient la règle, car étant plus conforme à l'esprit Amazigh de liberté individuelle.

Les enfants, pour leur part, tout en participant à la vie économique de la société, disposent d'un statut qui les privilégie. Ils sont particulièrement protégés et leur éducation obéit à un processus d'intégration sociale qui a permis à notre culture de traverser les siècles et de demeurer toujours vivante. Ceci explique pourquoi le sacrifice d'enfants (garçons ou filles) n'a jamais été pratiqué dans notre société.

► Quelques repaires linguistiques

Nous avons dit plus haut que l'un des éléments qui constituait l'unité du " sous-continent " nord-

africain était la langue Amazighe (avec ses variantes locales) unie dans son lexique et sa syntaxe.

Nous avons également expliqué que, sur le plan géographique, le sous-continent nord-africain présentait très peu de plaines et un relief très montagneux qui isolait les régions les unes des autres.

Les différents événements historiques subis par ces régions et la diversité des contacts entretenus avec les populations voisines, expliquent l'existence de variétés régionales de la langue Amazighe.

Les variétés régionales de la langue traduisent :

- Les préoccupations politiques du milieu social, forgées par les circonstances historiques ;
- L'organisation de la production, le type de répartition et les technologies employées, forgés par les données économiques.

Si certaines régions ont privilégié des nuances de la langue au détriment d'autres, c'est parce qu'il n'y a jamais eu d'Etat centralisé pour imposer une langue académique, normalisée.

Tamazight a toujours été une langue populaire, donc une langue vivante : la langue légitime que le colonialisme s'est toujours refusé d'enseigner parce que langue autochtone, véhiculant l'identité Amazighe.

Les études scientifiques menées au 19^{ème} et 20^{ème} siècles sur les actuelles variantes de Tamazight, montrent que ces dernières possèdent toutes la même structure. C'est-à-dire que les règles grammaticales sont les mêmes pour l'ensemble de la langue Amazighe, confirmant par là son unité dans sa richesse et sa diversité.



La langue berbère : Une revendication légitime

En tant que langue maternelle de plusieurs millions de Maghrébins, la tamazight, après avoir subi de rudes épreuves historiques, retrouvera-t-elle, ici et maintenant, sa voix (voie) légitime dans la ligne structurante qu'est le droit à l'existence ?

Simple antinomie ou paradoxe fondamental longtemps constitué par la dichotomie Droit/Vie, et que la langue maternelle transgresse dans tous les cas, car, " ... comme la vérité elle-même, la langue touche au réel ".

Cette vérité trouve son support dans le continent histoire où la résolution de n'importe quelle contradiction ne se fait pas sans trace. " Longtemps la culture berbère a été, plus encore qu'une culture sans voix, une culture de voix étouffées. L'aphonie à ce jour dure encore ".

Mais la langue tamazight est-elle réellement problématique ?

La réponse stratégique et démocratique est bien évidemment NON, car cette langue a un rôle historique à jouer au niveau de chaque Etat-Nation d'Afrique du Nord (dans une vision de développement national). Avant tout, elle est une force symbolique libératrice de l'imaginaire maghrébin (avec des incidences sur le progrès économique, social et culturel).

En adoptant donc une solution démocratique à son égard (c'est-à-dire en l'envisageant dans le cadre d'une culture nationale), sa spécificité ne sera plus perçue comme un handicap à l'évolution globale de la société.

D'ailleurs, toute unité nationale sérieuse et objective suppose la prise en charge de toutes les spécificités linguistiques et culturelles des différentes formations sociales, tant au niveau de

la lutte de libération qu'à celui de la construction démocratique de l'Etat-Nation.

Ceci s'inscrit en défaut par rapport au projet bourgeois qui vise l'absorption des différences. Dénonçant cette visée, F. Gadet et M. Pêcheux constatent que " pour devenir des citoyens, les sujets doivent donc se libérer des particularismes historiques qui les entravent : leurs coutumes locales, leurs conceptions ancestrales, leurs " préjugés "... et leur langue maternelle ".

Au fait, comment amorcer le processus de développement économique, social et culturel de l'Afrique du Nord sans tenir compte de la langue, de l'une de ses composantes humaines ?

Le transfert de la technologie occidentale devra emprunter le passage obligé de la langue maternelle (qui, une fois valorisée, aura des effets psychologiques percutants) dès lors que l'on cherche à être efficace. Nier la langue maternelle (arabe dialectal ou tamazight), c'est aussi condamner l'avenir politique, économique et culturel de l'Afrique du Nord.

Défendre la cause d'un peuple en vue de sa libération est un principe acquis à tous les démocrates qui peuvent dépasser (et non pas sublimer) tout traumatisme conjoncturel. Taire ou refouler la cause linguistique tamazight, c'est jouer le jeu de l'impérialisme international (à son corps défendant) ; c'est bloquer le changement souhaité, soit la répression directe ou la récupération-folklorisation (la manière importe peu dans ce cas-là). Donc, la seule voie qui garantit la spécificité des cultures majoritaires mais marginalisées, c'est la démocratie populaire qui est d'abord une pratique démocratique ; et le projet de " culture nationale démocratique " -dans le cadre d'un centralisme démocratique pourra

alors se dessiner aisément, sans rejet ni marginalisation. Sous cette condition naîtra la liberté de discuter de toutes les théoriques ou pratiques, comme de celle de la langue tamazight.

L'Afrique du Nord, essentiellement de culture orale (et où le problème de l'analphabétisme est encore aigu), est devant un choix déterminant : ou bien opter pour l'authenticité en développant les langues nationales populaires parallèlement à la langue arabe écrite (symbole religieux et idéologique), ou bien épouser le néocolonialisme et écraser, dans un esprit totalitaire, ce qui doit le sauver en tant qu'entité historique ou culturelle.

Les deux langues autorisées et autoritaires (arabes écrit ou français) ne sont la langue maternelle d'aucun Nord-africain ; elles sont politiquement valorisées (certes de façon idéologiquement différentes en raison de l'arabisation) car elles assurent la promotion sociale des sujets sociaux (cette fonction tend actuellement à la saturation).

Ainsi, la " lengue del pane ", celle qui permet de se " faire une place dans la société " l'emporte au nom, soit de la science et de la technologie (français), soit au nom d'une unité sans diversité ; et même si cette unité existait, elle n'aurait pas le droit de se faire au détriment des langues nationales populaires.

A vrai dire, l'enjeu est plus profond, il n'est pas uniquement linguiste. La codification et l'unification ont toujours été faites par une élite savante et politique qui ne peut, en tant que clan dominant, qu'imposer sa langue. C'est le cas, aujourd'hui, en Afrique du Nord de l'arabe écrit et du français : langues de la classe dirigeante avec

ses deux volets : classique et moderne.

Au lieu de la nier, ou tout simplement la domestiquer, ne faut-il pas " prendre au sérieux " la langue tamazight, en lui réservant une solution démocratique dont dépend son avenir ?

Si donc la tamazight est la langue maternelle de plus de 50 % de Nord Africains, si elle est enseignée un peu partout dans les universités du monde (sauf, paradoxalement, en Afrique du Nord indépendante), et si elle a un rôle à jouer au niveau du développement socio-économique, alors il est au moins possible de faire certaines propositions à son égard.

D'abord, à court et moyen terme, création d'instituts linguistiques avec les équipements nécessaires ; création de département propres à la langue et culture tamazight liés au développement économique et utilisation de la tamazight dans les administrations publiques.

Ensuite à long terme : enseignement général de la tamazight à côté de l'arabe et institution d'instances économiques et sociales pour prendre en charge cette langue.

Contre l'orphelinat culturel et le sous-développement économique, la langue maternelle brandit l'étandard de la liberté d'être, de faire et d'imaginer ; car elle sait (à sa façon) que la démocratie base de tout dynamisme ou vie est plurielle ou n'est pas.

Histoire des berbères dans l'espace de la méditerranée

L'Afrique septentrionale renferme en effet un nombre considérable de vestiges parfaitement analogues à ceux que l'on rencontre en Europe sur les territoires habités par les Celtes. C'est le cas des dolmens, menhirs, traces de



culture druidique. Ceci a amené quelques savants à conclure que la première invasion Kymris, vers 2.000 avant Jésus Christ avait bien pu passer la Méditerranée apporter aux Libyens un fort contingent de race aryenne. Cette hypothèse est battue en brèche parce qu'il semblerait que les débris de type celtiques soient en fait beaucoup plus récents et pourraient être attribués aux Romains et aux Vandales. On doit reconnaître en définitive si l'on en croit la plupart des auteurs cités, que le même fait subsiste : la tradition à l'origine sémitique des Berbères. La conquête berbère semble avoir été achevée depuis l'Egypte jusqu'à l'Atlantique (et même au-delà). Certains historiens pensent que les Ibères autochtones de l'Espagne seraient des Berbères, à l'époque du périple de Hannon. Nous citerons pour terminer les études de Rinn, pour qui les Berbères seraient une race nordique venue d'Asie.

La domination romaine s'est réalisée en Algérie sur près de six siècles. Cette occupation n'a pas été immédiate et totale mais progressive, les régions occidentales étant les dernières à être occupées. L'extension a commencé avec la ruine de Carthage en 146 avant Jésus Christ, ce sera ensuite la Tunisie qui sera occupée en premier.

Les Phéniciens furent un peuple industriel, commercial et utilitaire au suprême degré, ils cherchaient à attirer les Indigènes berbères par le travail et les inserts matériels. Les Romains au contraire étaient un peuple guerrier, despote exclusivement préoccupé des moyens de tirer des provinces, par la ruse ou par la violence, la plus grande somme possible de revenus et n'avaient rien qui put attirer à eux cette nation berbère si jalouse de son indépendance.

De cet éloignement découle la politique romaine : rester constamment armé et sur le qui vive. Ils seront amenés à refouler les tribus vers le sud ou les montagnes par une politique de cantonnement que vingt siècles plus tard les conquérants français prendront comme modèle.

En définitive, les révoltes berbères durant la période romaine bien que continues et nombreuses, ne furent jamais conséquentes, car le municipalisme démocratique si cher à toute époque aux tribus berbères a eu constamment pour résultat de les émietter en une multitude de petites agglomérations insignifiantes sous le rapport politique et incapables de présenter un front uni vis-à-vis de l'envahisseur, auquel ils ne s'assimilent pas.

Les Romains ce peuple si puissant, si habile, si formidable par sa civilisation et par sa force conquérante, ne s'était jamais assimilés aux indigènes.

■ La dimension berbère de la méditerranée

■ 1. Mythologie et religions

Bien avant la venue des Romains, les indigènes avaient des pratiques religieuses qui ont d'une certaine façon été "enrichies" par les cultes barbares et sanguinaires des Phéniciens. Ces derniers respectèrent les croyances des autochtones du fait d'une analogie probable de la plupart des rites et les dispensèrent donc de faire du prosélytisme.

Par la suite, ils ont adopté les dieux phéniciens dont les plus importants furent Baal Hammon et Tani Péné Baal, la Déesse.

D'autre part, pendant plusieurs siècles le dieu bétier fut adoré par les Berbères ; des stèles gravées et des statuettes à l'image du bétier divin ont été retrouvées dans toute l'Afrique du Nord.

Les tribus berbères adoraient un dieu appelé Gurzil au service duquel Jerin roi des Levathes (Louata) était consacré en qualité de prêtre. Il semble donc en définitive qu'il y ait eu fusion des divinités berbères et puniques, et qu'ensuite elles aient été admises dans le panthéon Romain, ils passèrent ainsi sous un polythéisme plus organisé.

Les Carthaginois n'eurent pas de dissensions avec les autochtones préoccupés avant tout par l'aspect tout commercial de leurs relations. Peuple pratique avant tout, ils attirèrent à eux les populations autochtones par les intérêts matériels.

La religion carthaginoise, ce mélange de rites sanglants et de superpositions eut généralement répugné les Berbères qui ironnt rarement jusqu'à immoler leurs enfants pour plaire à leurs divinités. Tertullien nous apprend que même de son temps, on sacrifiait des enfants à Saturne et ceci près de deux siècles après l'avènement du christianisme !

Les stèles dédiées à Saturne et qui avaient pris la place de Baal Hammon des Phéniciens n'étaient pas rares en Afrique. Ainsi à titre d'exemple à Ain Tounga (l'ancienne Thinaga des Romains) près de 400 stèles ont été trouvées près de Tunis. Il en est de même en Algérie plus exactement aux Ouled Agla (au sud de Bordj Bou Arréridj), une stèle à Saturne comparable à celles connues de Sétif, Beni Fouda, dédiée par un prêtre Caelicus Sabinus et sa femme.

Cependant Saturne ne fut pas la seule divinité

les Berbères rendaient aussi en général un culte à leurs rois Numides après leurs morts ; c'est le cas notamment de Juba II. Ce culte d'adoration des rois et empereurs était aussi pratiqué à Rome. Ce culte des divinités devint populaire chez les Africains qui, après la mort de leurs rois indigènes les adoraient comme des dieux. Ces pratiques religieuses subsistèrent parallèlement à l'apparition du Judaïsme et par la suite du Christianisme qui tour à tour et sans qu'il y ait prédominance absolue de l'une ou de l'autre des religions, se sont substituées progressivement aux rituels berbères "propres".

◆ *Les théologiens catholiques*

Cyprien:

Théologien d'expression latine est l'un des plus illustres Pères de l'Eglise latine, il est né à Carthage au début du 3^{ème} siècle et meurt en 258 rhéteur et martyr. Il fut baptisé vers 246 évêque de Carthage en 249. Ce fut lui qui organisa l'Eglise d'Afrique. Sa tâche fut compliquée par le schisme de Novatien puis par la peste qui désola Carthage en 253. Il s'opposa au pape Etienne dans la question de baptême conféré par les hérétiques. Il fut décapité en 258 par Valérien.

Optat de Milev:

Né à Milev (Mila près de Constantine) vers 320, mort vers 392. Évêque de Milev, il est l'auteur d'un ouvrage en sept livres contre les donatistes.

Augustin:

Théologien d'expression latine, il est le plus célèbre des Pères de l'Eglise latine : né à Tagaste (Souk-Ahras en Algérie) en 354, il meurt à



Hippone (Annaba) en 430. Son père était païen, sa mère chrétienne. Il se fit baptiser par Ambroise en 387. Prêtre à Hippone en 391, il devient évêque en 396. L'influence de Docteur de l'Eglise est certainement la plus forte de celles qui ont marqué la théologie. Les grands thèmes augustiniens (connaissance et amour, mémoire et présence, sagesse) ont dominé toute la théologie occidentale jusqu'à la scolastique thomiste.

• *Originaires de Berbérie*

A- Victor 1^e : pape de 189 à 199, il meurt à Rome en 199. Il gouverna l'Eglise à la fin de son règne de Commode et au début de celui de Septime Sévère, c'est-à-dire à une époque relativement calme pour l'Eglise. Il intervint dans les affaires doctrinales. Il ne semble pas qu'il ait subi le martyre.

B- Miltiade : pape de 311 à 314, il meurt à Rome en 314. Il est appelé parfois à tort Melchiade. Il obtint de Maxence la restitution des biens de l'Eglise confisqués depuis 303 et fut témoin du triomphe de Constantin au pont Milvius, en 312, il réunit un concile au Latran, contre les donatistes. Il serait le premier pape non martyrisé.

C- Gélase 1^e : pape de 492 à 496, il meurt à Rome en 496. Il combattit les manichéens, les pélasgiens et les ariens. Il définit avec netteté la subordination du temporel au spirituel et la primauté de l'Eglise romaine, refusant même au patriarche de Constantinople le rang de métropolite. Restaurant systématiquement la discipline du clergé, il est surtout connu par le décret gélasien, attribué parfois à Damase, qui

distingue les écrits canoniques et apocryphes, et par le sacramentaire gélasien.

Parmi les cinquante et un papes dénombrés jusqu'à la fin du 6^{ème} siècle, trois sont berbères et un ibère.

C'est au cours de la primatiale de Miltiade qu'eut lieu la conversion de l'empereur Constantin, et l'édit de Milan qui mettait fin aux persécutions.

■ **2. Rites funéraires**

► **Les rites funéraires berbères.**

Les anciens Berbères enterraient leurs morts et possédaient des rites funéraires. Leurs tombeaux variaient de la simple fosse surmontée de terre ou du tumulus de pierres au superbe mausolée royal.

La position du corps dans la tombe variait d'une religion à une autre. On a retrouvé ainsi des corps étendus de tout leur long, en position fléchie ou encore les genoux ramenés jusqu'au menton. On a pensé que cette position visait à réduire l'espace occupé par le mort, mais elle correspond probablement à un rite de reconnaissance, le défunt prenant la forme du fœtus dans le ventre de sa mère.

Les Berbères avaient un grand respect de leurs morts. Comme de nombreux peuples de l'antiquité, ils craignaient qu'un abandon ou mauvais traitement ne favorise leur retour sous forme de fantômes ou de mauvais esprits. En les traitant bien, au contraire, ils s'assuraient leur protection et bénéficiaient de leur connaissance de l'au-delà.

► **Les pratiques funéraires berbères.**

Les rites funéraires sont si nombreux chez les Libyens qu'on a parlé, à leur propos, d'une véritable religion funéraire. En fait il s'agit de pratiques archaïques que ni l'influence punique ni la romanisation n'ont pu effacer. Certains rites, comme les sacrifices animaux ou la communication avec les morts, nous sont parvenus, sous des formes plus ou moins altérées.

La sépulture : comme nous l'avons vu ci-dessus, celle-ci prend diverses formes : tumulus de pierres recouvrant une fosse ou au contraire un mausolée élevé à la gloire d'un souverain.

Les besoins des morts : on croyait que le mort continuait à vivre dans l'au-delà, aussi subvenait-on à ses besoins en déposant dans la sépulture des aliments, des armes et des poteries.

Les sacrifices d'animaux : avant ou après l'enterrement, comme cela se pratique encore dans de nombreuses régions du Maghreb, on procédait à des sacrifices d'animaux. Dans les tombes préhistoriques les ossements humains sont souvent mêlés aux ossements animaux : bœuf, mouton, chèvre, oiseaux, cheval, lapin, chameau, gazelle...

La protection magique : pour soustraire le cadavre à l'anéantissement, on le parait d'objets magiques, bijoux de cuivre ou colliers de coquillages. Quand le cadavre avait subi la décarénisation on peignait le squelette de rouge, couleur de la vie et de la force.

► **L'incubation**

Pour communiquer avec les morts, les anciens

Berbères recourraient à l'incubation. Cette pratique divinatoire attestée dans toutes les civilisations méditerranéennes consistait à prier puis à s'endormir sur la tombe du mort qui communiquait alors au moyen du rêve, sa volonté. On s'endormait aussi dans les temples et on recevait, toujours au moyen du rêve des messages des dieux. Rites païens, l'incubation fut interdite par l'islam qui la remplaça par l'istikhara, prière de demande par le rêve. Mais le vieux rite a subsisté et on y recourt encore dans de nombreuses régions du Maghreb. Au Maroc, il est courant de passer la nuit au pied des tombeaux des saints, dans certaines régions de Kabylie, on dort sur la tombe du mort dont on veut connaître les volontés, au Hoggar, les femmes dorment à proximité des vieilles tombes pour avoir des nouvelles de leurs maris absents.

■ **3. Culte des ancêtres**

Dans la pensée méditerranéenne traditionnelle telle qu'elle est encore exprimée par les paysans d'Algérie, les morts et les vivants sont tellement mêlés dans la vie quotidienne, associés aux mêmes gestes et aux mêmes rites, qu'il est difficile de dire si les morts sont encore liés à leurs clans terrestres ou si les vivants participent encore ou déjà au plan des choses de l'invisible.

Il n'y a pas de culte des morts à proprement parler. Le plan humain se propage dans l'Invisible par les morts, continuant l'étroite solidarité de la famille méditerranéenne.

Le paysan Algérien qui traverse un cimetière en salut les habitants comme il saluerait ses égaux assis sur les bancs de pierres de la place du village ou sur les nattes du café maure.



Vivants et morts membres d'une même famille s'entraident de tous les moyens dont ils disposent. Le mort reste membre du groupe terrestre, comme l'ouvrier parti pour la France reste solidaire des siens. Il sait qu'il peut compter sur l'exactitude des vivants à accomplir les rites. Les rites de passage marquent les saisons de la vie de l'homme et, comme les rites agraires, sont empreints d'un caractère funéraire venu de la volonté des vivants d'associer les morts au rythme de la vie terrestre. Le deuil n'est pas une manifestation de tristesse subjective, mais une attitude rituelle prescrite pour entrer en communication avec ceux que les paysans appellent les gens de l'Autre Vie *At lakhet*.

Il est impossible d'étudier un seul des aspects de la vie des paysans algériens sans se référer à ce monde des morts toujours présent dans leur pensée, à ces croyances nouées autour des stèles de pierre ou de bois auxquelles les religions révélées qui ont recouvert l'Afrique du Nord ont dû, l'une après l'autre, se soumettre.

Les religions révélées se sont insérées sans heurts dans cet ensemble harmonieux de croyance et d'institutions.

Le christianisme a adopté les tombeaux et les hauts lieux : mais il n'entre pas dans le cadre de cette étude de parler du culte des saints dans le nord de la méditerranée ; le rigide judaïsme et l'islam ont accepté les morts comme intermédiaires naturels des hommes et de l'Invisible, leur ajoutant une couronne de pieuses vertus et de miracles, monotones dans leur répétition.

Mais les traditions populaires montrent bien

que les religions révélées, ailleurs puissantes, ont dû disparaître du nord de l'Afrique, comme le christianisme, sans laisser la moindre trace dans les coutumes et dans les mœurs, alors que les tombeaux ont traversé les siècles et les invasions parce qu'ils sont les môles d'amarrage de la pensée mère de toute une civilisation.

Les conceptions méditerranéennes de l'homme et de l'univers les plus subtiles, avec tous leurs symboles et leurs mystères, reposent sur la clé de voûte unique que nous trouvons présente dans la pensée des paysans d'Algérie. Pour comprendre l'univers, l'homme doit se connaître, et nous qui cherchons à comprendre l'univers du paysan algérien afin d'atteindre l'univers méditerranéen, nous devons connaître d'abord sa représentation de la personne humaine, une " personne " que le dernier des paysans conçoit comme faite d'abord de principes indivisibles placés sous la garde d'un ange.

Le grave salut des paysans : "essalam'aleikum" -la paix sur vous- n'emploie pas un pluriel de politesse, étranger au langage courant, mais un pluriel réel qui s'adresse aux entités réunies dans la personne humaine et à l'ange qui les accompagne.

Ainsi, par ce salut si souvent répété dans la vie quotidienne, nous pouvons pénétrer au plus intime de pensée des paysans algériens, au plus secret des philosophies méditerranéennes.

Dans les conceptions populaires du nord de l'Afrique, le corps humain, à l'image de l'univers, est formé de couples. Le mot qui désigne le corps avec le sens réfléchi de " personne " est un masculin pluriel en kabyle : " iman ". Il est habité par deux âmes : une âme végétative " nef ", une âme subtile ou souffle " rrüh ".



A l'âme végétative, correspondent les passions et le comportement émotionnel, elle est portée par le sang, son siège est dans le foie. A l'âme subtile ou souffle, correspond la volonté, elle circule dans les os, son siège est le cœur.

■ 4. Culte du sacrifice

A l'intérieur même de chaque maison, les Génies ont leurs endroits favoris, ce sont des objets domestiques auxquels la présence des gardiens, donne un caractère tout particulier ; tout d'abord, le seuil, le pilier central, la maîtresse poutre, le trou et les pierres du foyer, le métier à tisser, le moulin de pierre et les " ikufan " ou jarres de terre dans lesquelles sont conservées les céréales. Il reste cependant intéressant de connaître leur importance dans la maison, puisque en effet, ils n'ont pas été choisis arbitrairement comme résidence élective des Génies gardiens.

Lors de la construction d'une maison, trois sacrifices sont offerts par le propriétaire :

- Le sacrifice des fondations,
- Le sacrifice lors de la pose de la maîtresse poutre dans la fourche du pilier central,
- Le sacrifice du seuil " arres di-gurt " dans le Zakkar se pratique également en Kabylie dans les mêmes conditions.

Le sacrifice des fondations est fait dans les fondations mêmes, la bête est généralement un mouton à tête noire ou un chevreau noir, le sang reste dans les fondations en offrande aux Génies du lieu, la viande est partagée entre les ouvriers, les membres de la famille du propriétaire et les voisins.

► L'adresse aux morts

Chaque famille, chaque quartier, chaque village a, nous l'avons vu, son Génie ou son

ancêtre protecteur, comme chaque groupe plus étendu à une dévotion plus particulière pour un saint. Réciproquement chaque " assâs ", chaque ancêtre d'un groupe à un collège culturel, socialement et géographiquement défini. L'ancêtre commun du groupe a été enterré sur un mamelon qui domine les maisons des villageois, ses descendants. Ceux-ci n'ont qu'à lever les yeux pour l'invoquer ; réciproquement, l'Ancêtre ne protégera que ses descendants et il ne viendra pas à l'idée des paysans voisins de se rendre en pèlerinage ou d'apporter des offrandes à un autre qu'à leur Ancêtre.

Il en est de même au Chenoua où la tombe de l'Ancêtre est placé au centre du bois sacré, qui est en même temps le cimetière commun, non loin des maisons où vit une Kharuba une famille soumise à l'autorité du chef unique.

► Les visiteurs

Pour les pèlerinages qui s'adressent à l'Ancêtre du groupe, les visiteurs seront essentiellement les descendants de l'ancêtre, leurs serviteurs et les étrangers admis à s'installer au sein du groupe. Pour les saints musulmans, ou les ancêtres de groupes importants, assimilés depuis à des saints musulmans, les visiteurs peuvent venir de plus loin, ou confier leurs offrandes à des pèlerins rencontrés au hasard d'un déplacement. Lors des visites individuelles, ce sont en général les femmes de la descendance du saint, ou de sa clientèle, qui viennent à sa tombe chercher un peu de poussière curative ou demander un heureux et prompt mariage, ou la grâce d'avoir de nombreux enfants. S'il s'agit d'un saint de grande renommée, les femmes des environs y viendront en Zyara. La distance parfois considérable qu'elles parcoururent est directement proportionnelle à la réputation



acquise par le saint et par le groupe ethnique dont il est le protecteur naturel.

► Les sacrifices non sanglants

Les sacrifices non sanglants revêtent les formes multiples : essentiellement ils se ramènent à une offrande faite au saint, à l'Ancêtre ou aux morts, offrande qui peut être donnée aux descendants du saint, au " m'quddem " gardien du tombeau, partagée dans le sanctuaire du saint et de l'Ancêtre, ou donnée aux pauvres au nom des morts.

Sous la forme la plus simple, c'est la libation. Nous avons vu que l'effusion d'eau sur les tombes était considérée comme recommandable par les montagnards du Chenoua et en Petite Kabylie et tout particulièrement dans la vallée de la Soummam, les pierres sacrées reçoivent des libations d'huile, souvent des cupules y sont ménagées pour recevoir ces offrandes.

Sous la forme la plus simple c'est l'offrande d'argent faite en glissant une somme en général modique dans un tronc placé dans le sanctuaire ou en la donnant aux descendants du saint ou au " m'qaddem " gardien du sanctuaire.

■ 5. La maîtrise du drame

AMGHAR USHQQUF

LE SEIGNEUR EN HAILLONS

LES MASQUES

La présence des morts au seuil des Portes de l'Année se manifeste par l'apparition de masques, héritage de la fécondité revenue sur terre. Chez les Bâni Snus, plus qu'ailleurs, la mascarade des premières nuits d'Ennayer est l'un des rites caractéristiques du début de l'année solaire.

Dans tous les villages des Bâni Snus, la mascarade est la même, sauf chez les Bani Zidaz, le dernier village berbérophone de la tribu, où Shakh bu- Mennan n'a qu'un seul compagnon.

Dans le reste de l'ouest algérien, le souvenir des mascarades semble avoir disparu. Plus à l'est et tout particulièrement en Kabylie, il n'en est pas de même ; sans avoir gardé toutefois l'importance qu'elles ont eu jusqu'en 1951 chez les Bâni Snus, les mascarades ont cependant subsisté.

Dans la région de l'Akfadou, le masque principal porte le nom d' "amghar ushqquf" -le Seigneur en haillons.

Chez les At Yenni, jusque vers 1930, le personnage masqué des quêtes de l'*ashura* portait également le nom de Bu'afif.

► Les masques et la naissance du drame en Méditerranée

Les caractéristiques des mascarades algériennes se retrouvent ailleurs en Méditerranée. L'apparition de l'ancêtre annonçant le retour de la fécondité sur terre est le premier " drame ", le premier " mystère " à l'aube du théâtre, avec pour décor la place du village qui est en réalité le premier champ défriché.

Les personnages varient peu d'une région à l'autre. Le masque principal est toujours habillé de peaux, recouvert de toisons ; au Maroc, il tire même son nom de cet accoutrement : " bu jlad " - l'homme aux peaux-. Un autre masque, quelquefois personnage principal et quelquefois adjoint au premier, tire son nom de son grand âge, c'est-à-dire de sa qualité d'ancêtre : " shakh esh-shiokh " - le vieux d'entre les vieux-. Fréquemment à ces personnages s'adjoint un cortège nuptial au complet destiné à mettre en place un élément d'intrigue devenu classique et

base du théâtre mais ici générateur de l'indispensable obscénité. En Grèce, les " kalogheroi " sont chargés de l'organisation des mascarades et y tiennent les principaux rôles. Ce sont des hommes mariés, choisis pour quatre ans par l'assemblée du village. Les rôles des épouses sont tenus par des jeunes gens travestis. Là encore, les principaux personnages sont vêtus de toisons de boucs et armés de longs bâtons.

Au Portugal, des personnages, le visage recouvert de masques de liège ou de peaux de lapins, représentent le diable ou la mort. Ces mascarades ont été le mieux conservées dans la région de Bragance et de Vinhais, ce qui rend très improbable l'influence islamique ou iranienne. Le moment choisi pour les mascarades permet de préciser des notions qui semblent avoir échappé aux études folkloristes.

Dans toute l'Europe, c'est la période dite des " douze nuits " entre le 23 décembre et le 4 janvier qui est le plus généralement choisie pour les mascarades, période à laquelle s'ajoute souvent le début du printemps, comme si les morts revenaient sur terre, visibles, à la charnière de deux cycles, à un moment imprécis, situé en dehors du comput connu des hommes.

Conclusion

Les rites que nous venons d'étudier forment un système cohérent issu d'une pensée unique à tel point que l'on peut parler d'une civilisation de l'Afrique du Nord comme d'un ensemble vivant ayant son originalité propre et non plus, comme cela a été trop souvent écrit, un ramassis de croyances et d'ethnies disparates.

L'esprit méditerranéen est chez lui en Afrique du Nord, plus tangiblement présent qu'ailleurs et les paysans nous proposent les clés capables de nous permettre de déchiffrer ce que les écrivains de l'Antiquité et les philosophes ont appelé des Mystères.

Nous savons maintenant qu'il n'y a jamais eu de religions " animistes " en Méditerranée, ni sans doute ailleurs, même dans le plus lointain passé, mais que l'arbre et la pierre sont les symboles simples d'une philosophie complexe de l'homme et de sa place dans le monde. Nous savons pourquoi les lampes de terre s'entassent nombreuses dans les ruines des temples de l'Antiquité et nous comprenons mieux le rôle des jeux funéraires qui se déroulaient près de la tombe ou en l'honneur des morts.

Les paysans d'Algérie ont gardé en outre de précieux indices qui permettent d'expliquer le rôle exact des rois agraires de l'Antiquité et d'inscrire une préface à l'histoire même de la royauté

Les interdits du deuil s'inscrivent pour nous maintenant dans le contexte bien précis, dans une philosophie claire basée sur la résurrection. Bien des mystères de l'antiquité, bien des cosmogonies s'illuminent par le rapprochement qu'établissent entre labour et tissage les plus humbles des paysans du Maghreb.

D'autres énigmes moindres ont été résolues qui, pour les Grecs cependant étaient le privilège des initiés et qui, de ce côté de la Méditerranée sont le partage des paysannes tout au long de leur vie quotidienne : la grenade entrouverte symbole de Héra, mère des dieux et les fèves en honneur aux philosophes soucieux de rompre le cycle des réincarnations.



Nous avons mis l'égide d'Athéna ou de la Junon de Lanuvium à sa place, sur les épaules des femmes d'Afrique du Nord ou drapée autour de la Fiancée du Ciel, dans un symbolisme désormais clair.

Les rites de pluie nous ont amené à décrypter le mystère des Daedalia, et aussi le sens profond de l'agôn rituel qui a donné naissance à nos jeux et qui seul peut expliquer bien des luttes, bien des guerres de l'Antiquité, incompréhensibles si on les voit sous le seul angle de l'Histoire.

Le cycle des saisons est, nous l'avons vu, le même d'un bout à l'autre de la Méditerranée, mais le nom " anebdu " que donnent les paysans berbères à la moisson, précise son sens véritable. Entre les moissons et les labours, entre la naissance à la vie invisible et la descente dans la matière, toutes les gnoses, tous les Orphismes, toutes les philosophies pythagociennes se sont insérées, mais leur clé est restée dans les jarres où le grain est endormi, sous le signe du serpent et de la feuille de frêne, dans les silos souterrains profonds, sous la garde des paysans d'Afrique du Nord. Le masque vêtu de toisons et de haillons, sortant du sanctuaire de l'ancêtre, a fixé dans sa danse l'origine du drame sacré et du théâtre.

Ainsi le fond commun de la pensée méditerranéenne est établi, comme un ensemble homogène où l'Afrique du Nord occupe sa place avec les civilisations crête et mycéniennes. Mais déjà cette pensée commune méditerranéenne donne un premier enseignement à l'humanité en unissant la pensée sémitique et la pensée indo-européenne au point qu'il est impossible de déterminer d'où est parti ce

symbolisme commun du labour, du tissage et du mariage, d'où sont venus ces interdits de deuil semblables aux interdits agraires, où est née cette pensée lourde de conséquences religieuses et sociales que la vie vient de la mort.

Il serait faux de dire que tout cela se retrouve un peu partout, à travers le monde et les civilisations. Cet exposé, comparatif constitue le premier élément d'études plus générales qui essaieront de fixer les limites d'une civilisation dont il reste à trouver le ou les épicentres, la vitesse et le sens de diffusion.

Des faits secondaires précis comme les jours de la Vieille, les feux du solstice d'été, les rites de fin d'année ont, bien certainement, une origine commune qu'ils partagent avec certains symboles, nés d'une profonde communauté de pensée et non de coïncidences fortuites.

Grâce aux faits recueillis, grâce aux témoignages des paysans, un autre élément est apparu, important dans l'histoire des idées : la pensée religieuse en Afrique du Nord comme dans la Méditerranée de l'Antiquité est dominée par la notion de contrat d'alliance, contrat de labour, contrat du sacrifice par la nourriture partagée ou le sang répandu. Les Invisibles et les hommes sont les parties éternellement prenantes d'un contrat sans cesse renouvelé par chacun des rites. Ce sont des clans opposés et complémentaires puisque ce système n'est pas figé mais en mouvement éternel allant de l'un à l'autre des deux termes de l'aventure humaine, naissance et mort.

La civilisation occidentale tient toute dans ces symboles, longtemps gardés par les paysans d'Algérie qui, chaque année ont répété les rites de

sa genèse comme pour préserver à travers les siècles l'essentiel de la pensée méditerranéenne : offrande de l'automne, espérance de l'hiver, accomplissement du printemps et, lorsque les champs sont blancs, certitude que la moisson est la vraie porte de la vie.

L'occidentalisation a poursuivi son avancée inéluctable, poussée plus avant par ceux-là même qui ont tenté de la combattre. Des familles entières partent pour les pays d'Europe comme naguère encore les hommes, non plus pour une saison, mais pour un hiver indéfiniment étendu au fil des années, des générations.

Une fois de plus dans son histoire, la pensée méditerranéenne, descend comme les âmes des morts par la porte du Cancer, sous la terre piétinée de l'oubli.

La vieille religion se morcelle en terre étrangère comme pour mieux durer, pointant ici ou là les pousses timides des rites, privés de sens, d'un culte familial. Quelques pierres entassées par des exilées près d'une source, non, loin d'un ensemble pavillonnaire et d'une immense épicerie bazar, élèvent un sanctuaire discret, consacré aux génies gardiens Rijal l'ain, en terre lointaine

Les "hommes de la source" recevront pendant un temps encore les offrandes qui leur sont dues, aux fêtes de l'année solaire et aux fêtes de l'islam comme ils accueilleront la prière des lampes déposées par les mains, tremblantes d'être rougies de henné. Car l'Invisible aussi connaît ses temps d'exil.

Bibliographie

- M.A. Haddadou:** Guide de la culture berbère, INAS-YAS 2.000
M.A. Haddadou: Calendrier berbère, INAS 2002

J. Servier: Tradition et civilisation berbères, Roches 1985

St Quentin: 3.000 ans avec les berbères, Delagranve 1949

E. Guernier: La Berbérie, l'islam et la France, Paris 1950

G. Camps: Les berbères : mémoire et identité, Errance 1995

Abbé Seralda: Le berbère ... lumière de l'occident, NEL 1990

A. Benatia: Ibérie et Berbérie, Essai 2002

F. Braudel: Grammaire des civilisations, Arthaud 1987

F. Braudel: La Méditerranée et le monde méditerranéen, Colin 1966

IBN Khaldoun: Histoire des berbères (3 tomes), Berti 2001

S. Chaker: Berbères d'aujourd'hui, Harmatan 1984

M. Khellil: La Kabylie ou l'ancêtre sacrifié, Awal 2001

H. Basset: Essai sur la littérature des berbères, ed. Mimouni 1990

M. Gaid: Les berbères dans l'histoire (7 tomes), 1984

Galibert: L'Algérie ancienne et moderne, Fondation 1982

M. Mammeri: En ISEFRA de si Mohand, 1980

Boulifa: Histoire de la Kabylie, 1873

E. Renan: La société berbère, Sinbad

Y. Nacib: Les chants religieux du Djurdjura, SNED 1968

M. Kadache: L'Algérie dans l'antiquité, Flammarion 1988

St Augustin: Les confessions, Flammarion 1964.

Lames: Aux origines de la Berbérie, Hachette 1929

Gsell: Histoire ancienne de l'AFN, Chalamel 1893

Hanoteau A: La Kabylie et les coutumes kabyles, Berti 1996

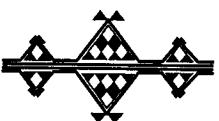
Picard G: Les religions de l'Afrique, Plon 1955.





L'alimentation chez les Touareg

Badi DIDA, Attaché de recherche, CNRPAH



Toutes les ressources animales ou végétales sont mises à contribution pour assurer la survie des hommes pendant les périodes difficiles de la sécheresse, puisque les temps d'abondance où la vie s'éclate dans toute sa splendeur sont exceptionnels ou rares dans la vie d'un homme.



Les dattes et les céréales forment la base de l'alimentation des sédentaires de centres de cultures. La palmeraie de Djaneb produit des variétés de dattes spécifiques à la région comme Tit mellet, Tengh iman,. Ces dattes sont séchées, pilées et mélangées à de la farine de mil et de l'eau pour obtenir une boisson très étanchante appelée *Ighele*. L'*Ighele* est consommé seul ou en appoint au repas principal, en période d'abondance. L'autre préparation à base de dattes est une boulette " *Tikedourine* ". On mélange les dattes séchées, les humecte d'eau jusqu'à obtenir une pâte assez consistante à laquelle on ajoute de la farine, de fromage séché, *Tikammarine*, ou de mil, *enelé*, ou les deux à la fois, après quoi on façonne une boulette de la grosseur d'une pomme, la roule dans la farine de mil pour empêcher qu'elle colle. Les *tikedourine*, sont préparées pour servir de provision au voyageur qui peut les consommer seules ou leur rajouter de l'eau afin de les boire sous forme d'*ighele*. *Tarkit* est une préparation de dattes séchées et mondées humectées d'eau afin d'obtenir une pâte assez consistante que l'on arrose avec du beurre fondu avant sa consommation. *Tebek* sont des dattes séchées et broyées que l'on mange seules ou accompagnées d'une boisson, eau ou lait, pour faciliter leur consommation.

Outre les différentes préparations à base de dattes, il existe un

nombre important de recettes à base de céréales cultivées sur place. Les céréales (mil, orge, blé) sont en général mondées et transformées en bouillies ou en galettes. Ainsi, le blé mondé est transformé en couscous, en galette, *taguella*, etc.

Le blé tendre, *zembou*, sert à la préparation d'une soupe appellée *aliwa*, très appréciée des sahariens en général qui la consomment, de préférence au moment de rupture du jeûne du ramadan. Les épis du blé sont coupés quelques semaines avant leur maturité. Ce qui donne au grains leur couleur verte, puis grillés au feu et séchés au soleil. Les graines extraites sont mondées et réduites en farine qui, versée dans de l'eau bouillante pendant quelques minutes, permet d'obtenir une bouillie servie sous forme de soupe.

Les grains de plusieurs graminées sauvages comme le *drinn*, *tullult*, et le *panicum*, *afazzou*, sont souvent cueillis pour servir d'appoint au repas principal, parfois consommés seuls. Ils servent à faire des bouillies, des farines ou des galettes.

Cependant la spécialité des Sahariens reste la galette de semoule, *taguella*, en raison de la facilité de sa préparation spécialement adaptée au voyage en milieux sahariens. La semoule est humectée d'eau et malaxée de manière à obtenir une pâte suffisamment compacte pour être

prise entre les deux mains afin de la modeler et lui donner une forme ronde avant de la poser sur le sable chauffé, de l'en recouvrir puis d'ajouter des braises. Passé une demi - heure, la galette est retirée du sable et soigneusement lavée à l'eau, ou à défaut brossée pour la débarrasser du sable et des impuretés. Découpée en petits morceaux, elle est arrosée de sauce de viande ou de beurre fondu pour être consommée.

Les nomades Kel Azjer, comme ceux d'Ahaggar, consomment les produits laitiers extraits du lait des chèvres ou des chameaux, puisque les vaches et les brebis n'existent pas en nombre suffisant, dans leurs pays. Le lait est consommé frais ou traité (petit-lait ou lait caillé). La coutume veut que le lait frais soit consommé uniquement la nuit, alors que pendant la journée la préférence va au petit-lait auquel on ajoute une quantité d'eau pour en augmenter le volume. Les Touaregs utilisent le lait sous diverses formes, comme sauce, en fromage qu'ils font sécher.

Le fromage que fabriquent les Kel Ahaggar et les Kel Azjer à base de lait de chèvre est appelé *awles*. Ils mettent le lait caillé dans un récipient et le posent un moment sur le feu. Quant le sérum commence à se dissocier de la croûte blanche, ils préparent un tissu blanc dans lequel ils versent par petites quantités qu'ils laissent égoutter jusqu'à ce que le sérum soit séparé complètement de la croûte qu'ils mettent à sécher au soleil.

Transformée en fromage séché, la croûte est mondée puis ajoutée à diverses farines de dattes ou de mil dont elle agrémentera le goût.

Une autre forme de fromage appelé *Takammart* est fabriquée en très petites quantités vu la quantité importante que sa confection nécessite, puisque pour fabriquer une plaquette de ce fromage de forme plate il faut un litre et demi de lait de chèvres. Les caravaniers qui vont dans l'Aïr ou ceux de l'Aïr qui viennent dans l'Ahaggar ou dans l'Azjer en importent.

La fabrication du fromage est synonyme d'abondance, puisque c'est l'excès des besoins en lait pour la consommation familiale qui est transformé ainsi et conservé pour les jours à venir.

Par contre le beurre fondu est fabriqué

volontiers même quant la production laitière ne suffit pas. Ceci est dû au fait que la quantité du petit-lait, même après son battage reste la même et peut être récupérée pour la consommation.

L'autre aliment de base des nomades de l'Ahaggar et de l'Azjer est la viande. Elle est procurée grâce à la chasse au mouflon, ou à la gazelle, gibiers par excellence. Plusieurs techniques sont utilisées dans la chasse au gibier qui vont du piège à arc jusqu'à la poursuite de la bête par le chameleur. Le meilleur plat à base de viande est *talabaggat*, une espèce de pâte de viande de chameau bouillie dans une marmite durant plusieurs heures, pilée dans le grand mortier et assaisonnée de sauce. Elle est présentée dans les grands festins et les mariages de riches.

En temps d'abondance, la consommation de plusieurs animaux, les varans, les corbeaux, est frappée d'interdits, cependant, en temps de disette, cette sélection s'estompe. La viande de ces animaux est, souvent, mangée, grillée mais aussi bouillie. L'interdit frappe aussi le poisson et les oiseaux, à l'exception de l'autruche. Les Kel Ahaggar, surtout les enfants, consomment cependant quelques espèces de barbeaux qu'ils trouvent dans les mares pérennes de l'Atakor. Au Tassili, par contre, notamment à Iherir, la pêche donne lieu à un savoir faire plus élaboré qui dénote son importance d'autrefois. Un vocabulaire plus riche et des méthodes variées lui sont consacrés dans les gueltas pérennes de ce village. Le poisson est mangé séché ou grillé sur des braises.

Le repas doit être, toujours, suivi de trois verres de thé vert. On attribue à cette boisson saharienne des vertus étanchante. Ainsi, un voyageur à court de provisions en eau, préférerait préparer du thé avec ce qui lui en reste que de la boire seule.

La chasse

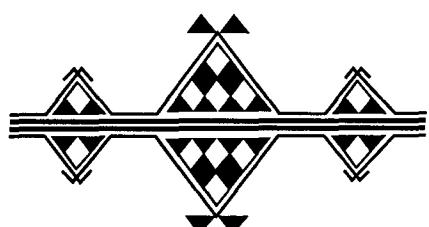
Les produits de la chasse constituent un complément appréciable dans l'alimentation des Touaregs du Tassili et de l'Ahaggar. Les techniques de chasse sont sommaires mais bien adaptées à la rareté du gibier dans ces zones désertiques. Les plus courantes sont la chasse au chien "Azaouak", la chasse au piège, la chasse au



chameau et ces derniers temps la chasse aux armes à feu.

La technique de chasse la plus appréciée est celle au chien *Azouak*. Elle est pratiquée pour les gazelles et les mouflons avec les lévriers, elle exige de très hautes aptitudes d'approche avant de lâcher le chien sur le gibier qui doit être à une distance avantageuse d'où le dicton "bruit et chasse ne vont pas ensemble". Une autre technique qui nécessite un savoir-faire en matière de fabrication de l'instrument et une connaissance approfondie du comportement du gibier, est la chasse au piège. Deux types de pièges sont utilisés, le piège à

torsion en forme d'arc, *tendarbet*, et le piège à pointes radiaires, *tetembeyt*. La technique de la poursuite jusqu'à épuisement de la bête sous le soleil brûlant de l'été, utilise le chameau et permet de capturer vivants les autruches, les addax et les gros gibiers. Traditionnellement la chasse fait l'objet d'une réglementation qui permet sa régulation. Si un membre de tribu étrangère enfreint l'une de ses règles, les représailles sont individuelles. S'il est, par exemple, surpris en flagrant délit de chasse au mouflon, la moitié de prise, la tête et la peau sont confisquées.



Mammeri en mémoire

Mouloud ACHOUR, écrivain, journaliste

Au tout début, il y eut "La colline oubliée" qui révéla à l'enfant que j'étais et qui découvrait tout juste la littérature à travers les romans de Jules Verne, de Pierre Loti et autre Hector Malo, qu'on pouvait s'appeler Mouloud et être l'auteur d'un livre. Et quel livre ! C'était une bien curieuse impression que de voir notre univers si bien raconté dans la langue que nous apprenions à l'école. Cela nous conférait une sorte de statut. Une reconnaissance Taassast, Aazi, Menach et Davda, Ramdane et Kou et Mouh. Il m'arrive de revivre le même frisson de fierté qu'au temps où je lisais les pages qui relataient la mort de Mokrane sur le col de Kouilal.

Plus tard, je fis la connaissance de l'homme. C'était du côté de 1970. Mouloud Mammeri était directeur du Centre de Recherches Anthropologiques, Préhistoriques et Ethnographiques et j'allais sur les conseils d'un ami, lui présenter mes premiers écrits littéraires, mon recueil de nouvelles "Le survivant" qui venait de paraître. Rencontre mémorable. Fort instructive aussi. Je mis à profit l'extraordinaire gentillesse de l'homme qui m'accordait ainsi des instants précieux de son temps pour lui poser certaines des questions qui me tenaient à cœur au sujet des passages de "La colline oubliée" dont j'avais réalisé, à l'école normale, un découpage en vue de l'enseigner à

des élèves de 3ème année de collège technique. Était-il vrai, ainsi que l'affirmait notre professeur de littérature, qu'il choisissait avec attention chacun des mots de chacune de ses phrases et qu'aucun signe de ponctuation n'était placée au hasard ? Sourire en coin de Mammeri et expression malicieuse de ses yeux vifs derrière les verres sans monture de ses lunettes.

"Voyons, voyons ! Il faudrait dans ce cas des années pour écrire un roman"

Autre image : l'amphithéâtre A de la faculté des lettres et des sciences humaines, pour un cours de langue et littérature berbères qu'il donnait cette année-là pour la dernière fois. Textes de support, des poésies de Si Moh ou Mhand, de Youcef Ou Qaci, de courts paragraphes en touareg ou en mozabite. Il y a eu également ce poème de Mohand Ouyahia qu'on appelait déjà plus que "Mohia" et qui devait, des années plus tard être mis en musique pour une chanson de Imazighen Imoula. Ayen righ...

Retour au CRAPE pour une interview du maître. C'était vers la fin de l'année 1972. L'Algérie marquait les derniers jours d'une année consacrée par l'UNESCO "Année internationale du livre" en organisant une semaine du livre. Je recueillis les opinions de Mouloud Mammeri sur le rôle et le statut de l'écrivain en Algérie, sur le rapport langue-littérature,

sur la diffusion du livre. L'engagement dans la littérature commence à l'instant même où l'on a pris la décision d'écrire et si possible- de publier. Le secteur public de l'édition, il y croyait fort, parce que, pour lui, c'était l'unique espoir pour les jeunes de voir paraître leurs premiers ouvrages.

Je ne me souviens pas avec précision des moments où un interlocuteur eut l'indélicatesse de se plaindre à lui du malaise qu'il avait éprouvé en entendant une Marie-José Nat plus kabyle que nature, dans un intérieur qui ne pouvait se situer ailleurs qu'en Kabylie, s'adresser à son fils au berceau dans une langue qui n'avait pas cours à l'époque où se situe l'histoire et à l'endroit où se déroule la scène. Je ne devais que beaucoup plus tard comprendre l'histoire de la transposition à l'écran de l'un des plus beaux romans qui aient été consacrés à la guerre de libération nationale. Je ne crois pas que Mammeri se soit jamais remis de cette version cinématographique qui lui faisait dire amèrement que "L'opium et la bâton" (qui ne méritait même plus ce titre dont la raison d'être se trouve dans la seconde partie du roman) était "un western".

En 1974, je me trouvais à Moscou pour prendre part à une réunion du bureau de l'Association des écrivains afroasiatiques dont Mouloud Mammeri était membre. Il y avait



représenté l'Algérie depuis la première union des écrivains algériens dont il était le président. Et voici qu'une délégation de la nouvelle union des écrivains constituée fin 1973 sous la tutelle conjointe du parti du FLN et du ministère de l'information et de la culture dépêchait une délégation à Moscou. Le membre du bureau de l'UEA dont je tairai le nom car il est décédé il y a cinq ou six ans fit preuve d'un de ces manques de tact si fréquents à cette époque où l'on n'avait aucun scrupule à insulter l'avenir. Il intervint à la séance de clôture pour se féliciter qu'enfin les écrivains algériens soient représentés dans cette organisation.

Ce à quoi un membre soviétique du Bureau de l'Association des écrivains afro-asiatiques (que présidait à l'époque l'Egyptien Youcef Sebaï, également ministre de l'information et de la culture de son pays, et qui devait trouver la mort quelques années plus tard dans un attentat à Chypre) réagit assez vivement en faisant observer que " Monsieur Mouloud Mammeri avait depuis toujours représenté les écrivains algériens, l'avait fait avec beaucoup de compétence et avait beaucoup apporté à l'association ". Me prenant à part, Mouloud Mammeri me fit remarquer, en Kabyle, qu'il aurait préféré que notre linge sale fût lavé en famille, attristé par l'attitude du délégué de la nouvelle union qui aurait dû juger une animosité par ailleurs sans objet.

- C'est d'une petitesse désolante... conclut-il, avant de balayer l'incident d'un vague mouvement du poignet.

Peu de temps avant la parution de " Traversée ", j'ai eu le privilège de faire quelques pas avec Mouloud Mammeri, au sortir d'une conférence à laquelle nous venions d'assister au centre-ville, en direction de son véhicule un break 204 Peugeot à l'époque qu'il avait garé du côté de la rue Rédha Houhou. A la question de savoir s'il envisageait de publier un nouveau roman il m'avait confié, au cours de l'interview que j'ai évoqué plus haut en contrat avec son éditeur français pour cinq titres il me répondit que son roman, qui devait être sous presse, s'intitulait " La traversée " après qu'il se fut rendu compte en consultant un fichier de bibliothèque, que le titre initial, " L'épée dans les reins " avait déjà été utilisé.

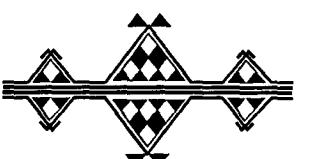
- Cela ressemble un peu à un titre d'Albertine Sarrazin, plaisantai-je.
Elle, c'est " La traversière ".

- Je préfère ça, dit Mammeri. Je ne serai pas obligé d'en changer encore, mais c'est dommage parce que le titre le plus juste c'est encore " L'épée dans les reins ".

Lorsque j'ai lu le roman qui aurait pu être une suite de " La colline oubliée ", mais une suite d'un pessimisme dououreux, j'ai compris pourquoi ce titre lui tenait à cœur.

Je crois lui avoir expliqué aussi, ce soir-là, les raisons qui m'avaient fait renoncer à rédiger mon mémoire de D.E.A en littérature sur le thème que je lui avais soumis en son temps : " Le lien de parenté dans l'œuvre de Mammeri ".

Lorsque tomba la nouvelle de sa mort, le conseiller culturel de l'ambassade des Etats Unis chez qui je me trouvais avec des écrivains, des artistes, des journalistes invités à l'occasion de je ne me souviens plus quel spectacle, l'annonça à l'assistance d'une voix bouleversée. Et la soirée s'interrompit, aucun convive n'ayant plus envie de parler, boire ou manger. Nadia Guendouz que Dieu ait son âme pleurait à chaudes larmes et beaucoup d'entre nous eurent bien du mal à ne pas extérioriser leur peine. L'homme que l'Algérie venait de perdre, les centaines de milliers de citoyens venus le conduire à sa dernière demeure au pied de ce village qui portait Taassast, savaient qu'il était de ceux qu'un pays a raison de pleurer.



Mi tessefrurax tefsut

Rabah BOUCETTA, Enseignant

Mi kem-zriy ad d-mmektiy, amezruy d-cfawat. Mi ssukdey tit yer ttaq ad d-mmektiy ccix Muħand, imi ad cfuy yef Si Mħand yessefran yef lxa lat armi s-taeraq lhemdu. Din i ttafej imuluden n tafat, wid itekksen ayebar i yedles-nney, Furulu mmis igellil d umusnaw n tewirt Mimun... ney yettwattun.

Deg webrid umezruy ggtent tyemmar usirem tettaken tilleli i tafukt d tziri, am wakken ay llant tid yekksen lheġa yef tilleli. Mi kem-d-mmektiy, ad walij lemri n cfawat deg wussan użekka, s wafud n temzi, teddūy deffir-sent, defrey-tent. Din i mmugrey Baya yeggulen yef tayri n wergaz-is s tudert n lebda, ma tezmer ttrika n lqayed ad terr timdlin fell-as. Din i sliy i wcewwiq n eezdin Meddur icennun yef ġendel deg wedrar n nnif, dya mmektiy-d Ummeri. Mekktiy-d tamacahutt n wid yettayen ttar d tsusmi s wedrim d twizin. Din ay ufiy tirrugza yef tmekkut asmi tt-ttun yergazen.

Mi kem-zriy ttuyaley d amedyaz, hemmley ad cnuy fell-am, tizlatin-nni d-yettarran afud zdat n facal, tid yesserwalen tuggdi deg wuđan yettaken tilelli i rrebrab. Mi ssikdey s iziegħiġen afey akal yebzeg s yidammen n tarwa n lheġma. Gas ur sentayli thuski, ammus ugudu n yeżżeq n nnil yufrar-d deg wegni n tudert. Ma d aselway annegaru n lqern wis eecrin yebja ad yay tasusmi-nney s tedrimtyellan d tidi n imawlan-nney.

Maca, yas yerra tafsut imażiżen d taberkant, ur nelli d wid yettbeddilen adrūm s weyrum, d azbu n Baya ara nawi d aewin, yal tama ad neżżeu deg-s imyi umennu, imyi n tegravla, akken tafsut taberkant ad tuval d m iziegħiġen i lebda. Din ar am-buddey asefru d-yddamen seg wul. Mi kem-zriy tħulfu i lbenna n tudert, yas truhed, ttadif fell-am di targit. Maca, tettmaggar-iyi-d teyri n yiżi: iseggaden n tafat ggullen yef tziri... ziż amennu yettemmil.

Ma heđrey-am yem tefsut n tmanyin, maċi

d ayen ar am-d-snulfu, acku teżriż belli ayen yedran d tifidi yiwdien s iyes, armi d-ggureen idurar n nnif. Ulac acu ar am-shlefday i kem d-yujen ażar seg wakal n Sidi Balwa. Akal irefdet iyeblan n tmurt s umata, akal yefkan tarwa-s d asdel n tlelli, n yizerfan d timmument. Seg yetri n tefriqq ugafa (ENA) yef ukabar n weyref azzayri (PPA), seg ujerrid n yizerfan n wemdan (LDH) yef umussu adelsan amaziż (MCB), seg ukabar n weselluli ayelnaw (FLN) yef umussu n laerac, ddren yemjan n ġerger d yiżżeq n ssumam d izumal n tirrugza mgħal tamhaqranit, ar id-a qquaren amennu yettkemmil.

D kem i d tidmi n cfaya yettaken afud i wid irefdet azagħu. Nufa-kem d tadellsant di tmanyin, yas qqnent yur-em tinegmiyin timagħdayin d tnemlyat. Nufa-kem teċċureġ iberdan, tkem qed yef yexxamen, tbedded yef yemnaqen, seg taddart yef temdint, ulac adeg tżegħed, yas yugi-kem lajkem amesbaħli, array-imbarebbi.

Di tegħiġi-agi id-yewwed użarrabu n temheqranit d maħya isserraħ-d i tizedt tamerzagħut, tin ittent deg wayla-s, terfed rebea u eacrin d aerras yef laħbus. D imaynasen n yisey d-yejjfen an mmaggren tafsut s iż-żun ger ifassen. Gas tayli-d fell-ansen temheqranit, kem tefid-ansen abernus, ara yeqqimen d cfaya deg tewriqin umezrui.

Mi kem-zriy ad d-mmektiy awal-im, imir tħleqqimey tamedyezt i tsutwin d-iteddun. Mi kem-zriy, kerhey ad d-mmektiy tatut, hemmley timlilit n usmekti. Di tizi n cfaya i mmugħġi iles-im: tennid di tuber 1988, tafsut tessefrurax, tuval d tifsu in tezzeġi temi. Iles yessayres laqyud, yuval-d wezref n usefru, kem terniż-as acewwiq, imir teċċu-d rrħba, tħbel d lyiða di yal tama.

Ula di legħwamae yekker hawfu mi d-yessawal ccix ar tżallit. Ger lmayrab d leica, sliy i



teyri n umeddaħ, tessawal i tafat n tmuqli, teqqar:

"Tennam-d tbeddel
acu akka ibedden
Anwa akka yeqlin
Anwa akka ibedden"

Ziż d leflani... Ih, winna yeggullen akken fellam kem umi d-cfan leqrūn, s immal trennu thuskim, am teslit n wenzaq. Amek ara yessusem umedyaz zdat-m? Amek ur icennu yef cbaħa-m, yas di tegnitt n tqi? D kem i d tilelli yef nnuyen leġnas. D kem i yessulin Dihya ar tgħelma armi tuvalek d tamsirt i yimezdaj n ddunit.

"Zriy-kem di tħafa tħbedde, tessawalek id-tħukli n tarwa-m, deg yiwen n yiżid n tisselbi, ass-mi yezzuzer ueet-ċar lebxu yef taddart. Amennu n Aksel yuval d amiran asmi d-yuki ēu qba di tefrant tamezwarut n waħdu n tubbex:

Nekker ad nefren
Niwi-d akerfa
Negħha-d akk irden
Deg wannar ntlufa
Ad ten-yecc uwayzen
Di tefriqt ugafa

Ger yiżid d wayed, bdan yitran ttensaren, s immal asinga yettyummu ignni, ula dussan tuli-ten tebrek. Tahar, Saied, Ezzedin... Tażuri d yimru ujalen d igujiġen sliż itirruga n tmanyin tessawel yer wezbu. Din im-d-sliż mi tserħed i tayratin: ffyen yelmeżjen ad ħarben yef l-herma n tudrin. Fyen ad-żejt den imetħawen i Kenza.

Kem, Katia, Nabil... tiyad, teseamt azref n tudert, d kunnemti d cbaħa yettaken anamek i tmeddurt. Wid-nni yebjan ad wen-sselsent ajellab d imswaqen n leor, tkukrun iles n thuski, acku yezzidig iberdan... Maca, ttun u zgħan tettun, ur il-lin am iceffun, am kem yeżzan belli yas neqdien achal d itri, igħeni ur inegger ara.

Mi kem-zriy s imetħawen, ttmektiy-d tamemyiwt n Lwennas. Amedyaz ameynas, aheddad n wawal yettnayen s ucewwiż d userfu mgħal laħkem amesbatit d terħa iċ-ċumarr. Yenhez wedrar n ġerger, iżżeq n Szumam yuval d asif imetħawen... Kenza tegħġil yef tsusmi, tenna

amennu yettkemmil.

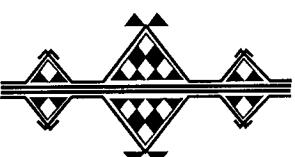
Deg wallen-im yekkawen seg yimeṭti, zriy aħas n tewlafin (ħxsawer): Seg win yefkan afus yef yugurten, ar iqeddacen n wefransis mgħal Tagħrawla. Dja din i fehmey belli inebgawen yeswan lqahwa di tselwit n tegħid... fkan afus. Ģġan-tt-id imewwura, tixsi d idammen-is it-tineqqen!

Yal aziegħiġ d-yekkren deg wedrar n nnif, yal aziegħiġ d-yemmin akken ad yernu cbaħa i wedrar, mi baxxen fell-as s lgħawni n Swi, ad rewlen ifterej-ħxa, ttawġi amdiq-nsej yizan. Imir nettarra-d tamawt yef txeşşarın d-tessuddum lqella n tmusni. Din i nufa wid yettazzalen yefrbah di twa'it.

Mi kem-zriy ass-en di temlilit n tefsut, tħan qed-dun akken d tilemżit n lebda. Ula d agama yerrad tiġi i weċċumah n wussan. Tesxa u taltin d aseggas zrin, ma d kem ur ibeddel fell-am wass, ur yeqqim akken yella. Deg webrid yettawin yerwegni iziegħiġen, sliy i terħa in-niex li laħkem amesbaħli. Imir mi muqlay yur-em, ula d asinga ufiy-t iż-żumm tafsut-nney. Dass n laħzen. Amezru yuval-d, yeskef-l d agħalli Masinisa. Ad yezdi tagħid di tizi n tqi. Temlal tasa d way turew deffir użekka n Mumuh. Di tqi id-yettbar werfiq id-nnan imewwura. Teżriż belli tadukkli d-ilulen nxelleş-itt s idammen, wid-nni yuzzlen di ja tama n tmur t-leqbajel. Tiġi n idammen n tarwa-nney slan-as akk laera.

Iberdan ttmsawalen, idurar rran-d tiġi, ma d ilmeżjen tħmaggaren tiħxa s yidmaren-nsej wa yemmut, wayed eż-żeppen-t. Di tegnitt-agi id-kkren at laera d qabel tameddit. Nufa tagħid di tyiwa n leqṣer.

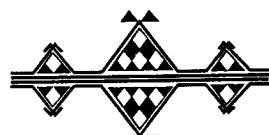
Maca tikelt-a ulac smaħ ulac.



Dda Lmulud At Maξmar

Hamid BILEK, sous directeur au HCA

Daseggas wis 14 aya seg wasmi iy yegħġa Dda Lmulud. Ulama Irgazen am netta ur ttmettaten ara. Ilebda, ad yilli yidnay. Isem-is ad yeqim geraney s leqdic-is, s tmusni ines id-ay-d yessawed, is wayas, assa, nezmer anerfed iqeż-żżejjix nnej, anili, anidir w ad-nessek-fel izerfan nnej. Dda Lmulud is yeqaren "Tzemreż atteskidibed kallas i wemdan, Tzemreż atteskidibed yibbas imedden akamnen, lamana, ur tezmireż ara atteskidibed kallas imedden mejjra". Dda Lmulud ilehu u yettqelib kan yef tidett, tidett u zayri, tidett n tmeddurt umazigh di tmurris. Imi akken yeqqa "Tidett am zzit, akken tebju tesxeldeq-ż-ż-żid a-d ifliw w a-d ifrir".



Dda Lmulud d amusnaw yettekkan deg wedref imusnawen yef aydeg yura, am Ccix Muħend Ulħusin, Si Muħend U Mħend d wiċċaq nniżen. Tikwal ma ara ihedder nejj yettaru, itħassu u yetħulfu s wayen ar ad-yeđrun. Gef waya, ittnadi abrid

yessufu yen-ż-żid tmeddurt maċċi yer nnger n wegħdud-is, n tilit-inex d Amaziż; Deg wedlis-inex yura yef nnger n les Aztèques yeddren di temna t Marikan n wenzaq (*La mort absurde des Aztèques*), Dda Lmulud yugad ay-żejt am nutni ma yella ur nuki ara d yiman-nnej, ur nerri ara azal i yiman-nnej s-yiman-nnej...

Gef waya yakan id-ihegħġa il-ġġagħ n tira n tmeslayt tamaziżt iwakken att-id-yessufay deg timawit ideg tella, acku yeżra d akken tutlayt d yedles d nutenti i d lsas n tudert n wegħdud, mebla yissent d nnger n wegħdud, acku qqaren: agħid mebla yedles, am wemdan mebla iles.

Ulama deg weħriċen niżżeen am tsekla: unghali, ameż-ż-żid tħalli, Dda Lmulud iswi ines yengħej kan ar wayen yettawin ar tudert tanašlit tamaziżt, ur yettqelib yef cċiea nejj yef tedrim. Dda Lmulud, iswi ines d tirugza ines d tamagħit tamaziżt, ayen niżen akk tħiġi.



Dda Lmulud yelha i wegris d usemmid, iseblel tarwiht ines iwakken ad-isbeggen w ad-isekfel akk iżurān d leewayed n wegħid-is. Dda Lmulud ur yessin eegħi, amkan yettak-it i wayed, yettnadi 耶f wayen i ticeyben ney yeselmad ayen yessen deg wayen i tycqan.

Ur yebyi ara ad yili d wayed nniżen, yebja kan ad yili wa d yidir d netta id netta.

Qqaren : "win ur nessin, ur nezri d meskin, win yeżran, yessnen, issusem d amenyay". Asmi akken di tmurt nnej, ma tellid imik ad afgent tuymas-ik, Dda Lmulud inna-d tiqarhanin mbla tugħi d udari.

Dda Lmulud seg widen nni idibgen belli tamusni, idles d tutlayt tamaziżt d iż-żu n tudert nnej, yerra-d-iwemdan azayri u dem-is aheqqani, anaşli, ar anhemel, is wayas aranzu.

Dda Lmulud yesewsees di tlissa n tħerma umaziż id-yessekfel di yal tafriqt ugafa. Qbel leqdic n Dda Lmulud, Amazigh yebda yettcuku deg yiman-is, di lašel-is. Dda Lmulud yeraya-s-d azal, yerrat yumen s nnif-is, s tutlayt-is d yedles-inse; dya yissen kan igezmer ad yerfed aqqueru-s.

Ayen akk yura Dda Lmulud ama deg umezgun, deg tasekla, deg ungalen, deg tizrawin 耶f umezru, 耶f tusna n tmetti, 耶f tutlayt n tmaziżt, d agerruj ur nfennu, iy-d issakin, ar ay-d yessakayen u d iy-d ittakken afud.

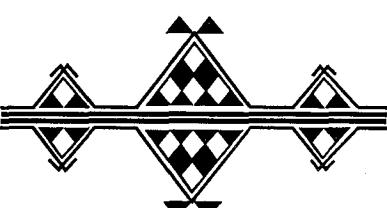
Yella walbađ yella ulac-it, yella wayed ulac-it yella. Dda Lmulud seg widan nni ulac-iten llan; ulac-it acku

yegħga-yay, yemmut; yella s wayen iy-d yegħha.

Ajgu alemmas n tmaziżt, Dda Lmulud At Memmer, yebbed lefu n Rebba ass n 25 di furar 1989 deg webrid-is n tuyalin si Lmeħruk anda ig-xdem yiwen usarag 耶f tsekla. Dda Lmulud iseblel tarwiħt-is 耶f tmusni, yemmut deg-webrid-is.

Ulliy yer Tawirt weħmey
Mkul amdan amek id-yedda
Qqimen a hedren wa i wa
Ugin ad ammen s wannex-a
Balak ttargit ay ttargun
Ayen isen-iđrān ur nelha
Ziġen hedren i temtelt
N Dda Lmulud ay atma
Maċċi d lmut ay gemmut
Nekni as necfu i lebda.

Matub yesteqsa-yay-d ma neħulfa i tmeqwa, nekkni ilaq ad as-nini : ayen d-yenna Dda Lmulud d wayen iy-d-ġġid keċčini, yeslexsay, iżummay ; iwakken a nidir ass-a, ilaq a nissin a neum. Neslyawen, nfehm-ikken, neħed-ikken ar deg webrid nnwen kan ara nelħu, imenji i tebda a ten-kemmel, kunwi terżam asalu, nekkni yides a neddu.



Mulud Fereun

Hamid BILEK, sous directeur au HCA



"Ccfiy am ass-a, ass-ni amezwaru ideg kecmey s ayerbaz", awalen agi i zedjen allayen n yal yiwen degney n umyaru id-yufraren ger wiyaq ittarun tasekla tanfalit tafransist di tmurt n Lezzayer. Amyaru-ya d mmi-s n ugellil, Furulu. Furulu deg yisem-is aheqqani Mulud At Caban iwumi ffkan iżumyen isem n Fereun i twacult-is. S-yisem agi (Mulud Fereun) ig ittwassen di yal tamna tħadha.



I lul deg useggas n 1913 di taddart n Tizi-Hibel (At Dwala) deg yiwt n twacult tigħalli, tażawwalit. Annect-a ur t-yeħbis-ara seg webrid n tmusni, ibges s tissas iwakken ad yessufey laż d lmizirya seg wallay-ines d wallay n Izzayriyen yettidiren seddaw uzagħu n Urumi.

Seg wasmi yella d amezyan, akken kan yekcem s-ayerbaz n Tewirt Musa, iswi ines iż-żu kan deg webrid yessufu 耶f "uselmad". Izra yis ad yessiwed ayen yelmed d wayen yessen i watmaten-is d warraw-is di tuddar leqbayel iħuza l-hifsi mkul ġiha. Yebja ad yezre tamusni deg iqerray n warraw n tmurt-is ietben aħas ddaw werkas n umnekcam afransi.

Mulud Ferun yextaren abrid n wannan d usegmi (l'éducation) iżra belli a sekkaz d tinugza (ignorance) di leemer ad mmien abrid n tafat.

Fereun ixdem deg usnerni n leħħama d leqraya di tmurt n Lezzayer. Dya deg wennar n waya i yeħli ger ifassen n irebraben n l'OAS

di tefsut n 1962, kran wussan kan weqbel timunent yessaram aħħal d aseggas.

Mulud Fereun d yiwen seg imusnawen ixedmen u ierden ad yefhem timetti taqbaylit s timmad-is d Aqbayli id-yufan iman-is daxel, ur yelli d aberrani fellas. Deg weħriċ-a, Mulud At Caban ibeggen-ed u dem n tidett ideg tetteici tmurt n leqbayel. Udem ig-rran kran iż-żarraf (les préjugés) ur ddin ara di tmeti ideg tettidir twacult, taxerrubt, taddart... d wayen akk id-yezzin i t u d d s a n u y a r a m (l'organisation de la cité).

Xas akken Mulud Fereun yura s tefransist, yura kan s tefransist iwakken ad yini i wemnek cam afransi (arumi) belli nekkni maċċi d iżumyen. Ulamma iħels-is yuval acemma d arumi, ul-is d Aqbayli, d Azzayri, d mmi-s n Tizi, d mmi-s n Tewirt, d mmi-s d weddar aħrur.

Awal d-yenna Jean Amrouche "... Je ne sais pleurer qu'en kabyle" (imi ar attruy, ttruy s teqbaylit) nettaf-it di tira n Mulud At Caban ideg ayen yakk s-



Deg ammud i gexdem **Hanoteau**, atas i d-yejmee di şşenfagi n yezlan : azgen degsen ur səan ara bab (anonymes) ma d wiqid yella bab nnsen, llan garasen imedyazen yeṭṭwassnen atas am Muḥend Saeid At Mlikec, Ali Ueemrūc, Muḥend U Musa. Yerna-d versen umbeed umedyaz imedyazen Si Muḥend U Mħend i gebbin atas isefra yef tayri n tmettut. Dya d neṭṭa i d-yessufyen asefru n tayri ar beṭṭa, yessukes-it-id deg medqan nni ideg ur ilaq ara ad-yefay am tala ney lexla, imi, am akken qqaren, tayri ur tese'ara tilisa.

Atan dya yiwen seg sefra n tayri yebbi Si Muḥend :

Iyaḍ-i yečeeq meskin
Xxfifur yessin
Ur yezra anda iteddu
Tasa-s dima tetmaħħin
Leedam-is fsin
S-sfus-is i yeṭṭmuddu
Mi s-yeftka lamaṛ i weħnin
Yeddeef di ṭexmim
Icab meskin d ayeedu

Asefru n tayri n teqbaylit yeffey-ed εinani asmi d-yebda ccna. Dya amenzu i yecnan tayri srid ar usawaq n Radyu di 1948 d Ccix Lħsnawi. Deg yiwt n tdiwennit yexdem Ccix Nuqqdin di 1988, yenna-d : "...Ccfiż asmi bdan-t tuvac n tayri t-żeeddayent-ed di Radyu, win yellan ar usawaq yttieggin-ed d akken tuvac agi ar a d-żeeddin ur ilaq ara a sent isel lwacul... ". Annec-a yeṭṭbeggin-ed ayen d-nenna yakun belli asefru n tayri yella d leib di tmetti nney.

Ccix Lħsnawi yecna isefra n tayri yexdem neṭṭa s-timmad-is yerna yecna dijen isefra n Si Muḥend U Mħend, am usefru-yagi anda s-yeqqar :

Ay abrid yeṭwan tullas
Warread yuli wass
Ay terwiż deg xelxalen
Weřdiya m leżyun leqwas
Rħubba s-leqyas
Awikem yeṭwan xerxum s-wallen

Di lawan nni, ur yezmir ara umedyaz a d-yawi yef tayri mebla ma yemmeslay-ed yef lyerba (ney inig) acku imir izzayriyen, abaeda leqbayel, tjinigen s-ṭaqa yer Fransa imi ulac ansi ar a d-awin

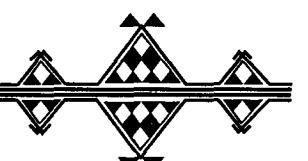
ameic nnsen ma qqimen di tmurt. Dya iwakken a d-nefk amedya, deg sefru-yagi " R̄wah r̄wah ", Ccix Lħsnawi itmeslay-ed s-yisem n tmettut i yessawalen i wergaz-is yellan di lyerba s-imeslayen agi :

R̄wah r̄wah
Aħħal-ayagi ur k-żriy
R̄wah r̄wah
Şebrey kullas t̄raġu
Nt̄errej yehlek wul-iw
Teġġid-i mebla imawlan
Eselmen medden s-lħal-iw
S-imeṭṭi idammen rryan
Rriy s̄sber d aħbib-iw
Gađej mettra l-ġiran
Deg yeblan yeksa leemr-iw
M'ik-id mmektaż t̄ruy

Ar tagara n ṭrad n timunent n tmurt nney, tamedyazt n tayri tuyal am akken tufa ciuħi iman-is : imireni i d-banen kra icennayen i d-yeṭṭawin atas yef tayri am Crif Xeddam, Akli Yehyaten, Yusef Abgawi d wiqid nnien. Acu kan, tikelt-a, maċċi d lyerba i gellan deffir n tamdyazt agi n tayri maca d lemħayen yeṭṭidir win ihemmlen, ama jaġmettut ney d argaz. Ayen ar a naf di tamdyazt n tayri n tallit agi t-tayri tameħzunt d iyeblan s-id-gellu i win i s-yeħul fuñ ney win i t-yeṭṭidirem am beṭṭu ney lexdees d wayen akk n dir i s-id-igellu.

Am usefru-yagi n Yusef Abgawi :

Iggumma wul a kem iżżeu
Muħal a kem iżżeu
Ay aggur mi zzin yetran
Şšura-m tugi a temħu
Dayen tekcem ger yeasan.



Yehzen Lwadd Eisi

Yehzen Iwadd eisi
Mi yebda imenji
Yiwed-iten l-eesker deg yid
Tuddar slant īrkulli
Subbent ar Tizi
Abrid akk a yettfeggid
Ur telli d tiselbi
Neħwaġ tilelli
Uqbel ay-ħarren ya lhiđ
Akken nella zik ad nili
Ma yella imenji
Wi mmuten ad d-yennerni mimi-s
Awin ihekkemen ayen-nni

Ur nelli d ulli
Tamurt iban-d Isas-is
Tamaziyt ad tennerni
R qed ad d-yeffi
Kul haġa tesxa bab-is

I times icaelen ma ad texsi
Yeqqim d usseqsi
Uzzal igzem-it sđid
Ma d leesker yebbed Tizi
D lbaṭel i yebbi
Ter lezzayer yegzem webrid
Tendah tmurt urkulli
Ekkset ya lyaci
Furwet ay-cudden s lqid

Tegra-d s idim ma yeġli
Nnif ad d-yali
Si zman necfa-d ur nerkid
R̄uman seg-ney yebbi
Wi d-yusan yebbi
Nezga nezdøy di ttewħid
Gar eeddan leqrunk nuki
Neched s ujenwi
Mi γ-d-bbin awal ajdid

S yegjan d leslaħ beggsen-d
Akken ad keblen

Wid ak d-igureen tidejt,
Aħħal bbi d ak hębsen
Ur nezri ma ddren
S iccew iran-ay tirgett
D tirebbas i ten-id-cegeen
S leslaħ hębsen
Weħħan-asen adrар n cehdett

Yehzen Iwadd eisi
Mi yebda imenji
Yiwed-iten l-eesker deg yid
Tuddar slant īrkulli
Subbent ar Tizi
Abrid akk a yettfeggid
Ur telli d tiselbi
Neħwaġ tilelli
Uqbel ay-ħarren ya lhiđ

Di 24 yidsen
Beggsen-d bbin-ten
Mi tezher times di Tizi
Ttun səan atmaten
Ad ten-id yessufyen
M yefkan leahed urkulli
Baħżeen-ten
Wwten-ten
Ulac acu ur sen-axdimen
Ad d-inin ayen ur nelli
Gerger yefraħ mi d-ffyen
Urkulli yeħwaġ-iten
Mlalen d di Iwadd eisi
Ma d wid ak yessefsaden
Ass-a nerna-ten
Asefraq n teħdawt yeġli

Ad yester Rebbi ussan d-iteddu
Maċi kan timeddiyin a yusef
Iyeblan-iw deg Tizi ttrajun
Aggas n wul-iw ad yendef
S tyita fell-i ad bdun

Yewen ad iyi-yezgel wayed ad iyi-yettef.

Matoub Loune.



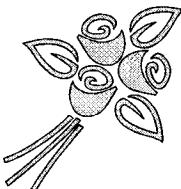
Taruži n bettu

Rabah BALOUL - HCA.

Tlata yezgaren eedlen. Kessen achal d aseggas. Yiwen d azeggay, wis sin d aberkan, ma d aneggaru d amellal. Deg wussan n lewhuc, izem illuz mačči d kra. Ibedd ȳef tiyilt, iwala tlata yezgaren, inna-yas : " amek ar a ten-awdey, mi qerbej a d-ruhen di tlata, nek ur sen-zmirey ara di tlata ".

Ulac d acu yeđran, yezgel tiđ n Mħend. Mħend Uccen inteq s izem inna-yas : " a-k-iniż amek ar a ten-tečċed, maca ad čeċej yidek. Izem s lferħ iqbel.

Awi-d kan ad yeċċ. Imla-yas yer tmezzużt.



Ibeddel wass, itij iban, izem yuża yer yezgaren inna i sin degsen : " mačči d kunwi i d-walay, d amellal nni. Iħecmikken. Iħban-ed agwemmađ ". Azger amellal yufa-d iman-is weħħdes. ċeż-żejt-t watmaten-is. Iċča-t yizem. Uccen iħder.

seddan wussan, izem illuz, izzi-d yer sin yezgaren d-yeggran, mi yiwen yebeed ȳef wayed : " Keċ d azger aberkan, ur teħbaned ara. Ma d azeggay-nni ireq am usafu i yiżi, lewhuc marra a t-id-walin ".

Azger aberkan iħbed iman-is ȳef għma-s.

Izem illuz iċča, uccen iħder.

Azger azeggay inna : " Asmi fkiż afus ȳef għma amellal i-żriż a d-teżżeen nnuba-w ".

seddan wussan, azger aberkan ikess weħħdes. Weħħdes tizegzew, weħħdes itij...weħħdes, weħħdes, iż-żu a d-yas yizem illużen a t-yeċċ ad iħder wuccen...

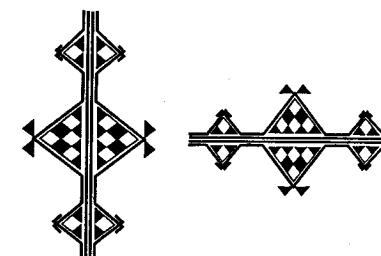
Akka... Akka... Taruži, Bettu.

CHEBBAH Karim , HCA.

Tayazit



iwen webrid, tela yewet tyazit, yiwen was teqqes its tiziż ney amek, dya tebwid uzzu, tesseftiż, tuqqem timmi, tuqqem hmimuc, teffexx agusim, tkehel, tezwi akw tiferrawin is, aṭṭaya teffeyed sabrid, tlehu teżzuxu, anda twala tamduct, a ḥruh aṭmuqel iman is ar daxel is, ziġen iguber iż-żid u falcu, cituh kan akagi, yewted fellas, inna yas : dya fellam iżnadiż, dya yeddem iż-ger waccaren is, iallayis deggeni, segaseni, yeqqim wawal aggi: Yewen wass itkehel tyazit, Yebbwit Ufalku



Mu gennur



ella yiwen iqqaen ed aggennur anectilat, yeħawis g Tizi wezzu, iwalatiż yiwen niden, dya iruh aryures, dya yennayes: Ma ulac uylimif, itarud tabraż. Yenayasd winna niden : Ur ssiney ara adaru, ur qrib alihal . Dya yennayes winna : Amuk! qahqa! agennur amina ur tessined ara aṭtarud tabraż.

Dya winna yerradji... yeksed aggennur ni nes, iqqaenast i winna niden, dya yena yas: Ax ihi aggennur, tarud tabraż ik imanik!



أما بالنسبة لعقد التسعينات فقد سجلت الأغنية الشاوية وجودها بقوة سواء من حيث الكيف أو الكم حتى أن هذه الفترة سببت بعهدة الأغنية الشاوية حيث شهدت ازدهاراً كبيراً خاصة بعد تحرر وسائل الإعلام ورفع بعض الطابوهات التي كانت سداً منيعاً أمام الإبداع.

وفي خضم هذه الجهودات الجبارية التي بذلها فانو المنطقة بفضل عصارة جهدهم الذي دام أكثر من ثلاثة عقود كاملة، استطاعت من خلالها الأغنية الشاوية أن تطرح كبديل على الساحة الفنية بالمنطقة ولا أدل على ذلك احتضانها من طرف الجماهير العربية، كما لقت دعماً وصدى كبير لدى الجمعيات الثقافية الناشطة في المجال الأمازيغي بالمنطقة.

إلا أن العديد من العوائق يحول دون تراكمه والمتعلقة من طرف الجهات المعروفة بعداتها للإغنية وإيصالها إلى مستغانم الممثل في العالمية.

ويقى الأمل الوحيد لدى هؤلاء بتحرك الطبقة الوطنية خاصة الوصبة فيها على المجال الثقافي لرفع مثل هذه الممارسات التي بقيت حجر عثرة أمام عزيمة رجال ضحوا بأعز ما لديهم من أجل توسيع ثقافة الوطن الذي يتربسون إليه.

درجة تطور الأغنية الشاوية إلى حد محاكاة أرقى الألحان العالمية وكان وراء هذه الوثبة المطرب "نزار نواري" بشريطه الذي حظي بالمرور لأول مرة على الشاشة الجزائرية حيث غنى "ميس الخلدون يكتب آفلان" وبتصور هذا الشريط وما سبقه استوى قطار الأغنية الشاوية على سكته ومنه بدأت أسماء جديدة تظهر على الساحة أمثال المطرب "عمروش" الذي سطع نجمه بشريطهتناول فيه مather المنطقة ثورياً على غرار أغنية "إغرار أملاك" وفي شريطه الثاني "أثار وانيلفان" وفي نفس الفترة حذا ابن منطقته المطرب ميهوب حدوه وأصدر شريطه الأول بأسلوب مغاير تماماً مع احتفاظه بأسلوب الالتمام حيث غنى "ثامورت أمازيغ ثلا ماني ثلا".

وفي سنوات الثمانينيات تدعت الأغنية الشاوية بعدة أصوات كان لها الأثر الكبير والصدى الجيد لدى الجمهور وعشاق الأغنية الشاوية الأصلية ومنهم على سبيل المثال المطرب المتألق "ماسينيسا" خاصة بأغنيته الشهيرة "إعساسن" وغيرها من أغانيه، المتزمرة كما ذكر في هذا الشأن المطربة الراعدة السيدة "ماركوندة" بأغنيتها المشهورة "ثامورت إنو" وكذا عيسى براهيمي بأغانيه المتزمرة.

صاحبة الحزام الذهبي في مهرجان إيطاليا التي أقنعتها نجاحي بالغناء بالشاوية وفعلاً استطاعت ديهيا أن تكسر الطابو وترسل صوتها صادحاً في شريط تضمن أغاني متزمرة تدعو إلى نصرة الأمازيغية ورفع الغبن عن منطقة الأوراس. ولا أدل على ذلك من قوله "أكرود امهي أدناوي ثيللي" واستطاعت بذلك أن تجذب فكرة نصرة الامازيغية عبر كل تراب الأوراس مذكورة بذلك شعلة الإنتاج في الأوساط المهتمة بالأغنية الشاوية على غرار مجيد ميموني الذي رغم تواجده ببلدة "نش ذا غريب ذا براني" تلاه الصالح بومعروف صاحب أربعة أشرطة "سوسم أمي بركك إمطاون" "أذيلي واس" "ذيماريغون ديماء ذيماريغون" الشائرة. في تلك الأثناء كانت فرقـة "البربر" بقيادة جمال صابري المدعـو "جو" يحضر لأول شريط تضمن أغنية لا تزال تردد إلى حد الان "يـا الكـاهـنة".

وحـذا حـذـوهـ الـفنـانـ الرـاقـيـ سـليمـ سـوهـاليـ المشـهـودـ لـهـ إـنـاجـهـ الـموـسـيقـيـ الذـيـ تـماـفتـ عـلـيـ الـفـنـانـونـ سـوهـاليـ غـنـيـ عـنـ "أـقـبـورـ إـمـدـغـاسـنـ" دـاعـيـاـ إـلـىـ ضـرـورـةـ الـاحـفـاظـ بـهـ كـمـوـرـوـثـ تـارـيـخـيـ يـؤـصـلـ لـنـطـقـةـ الـأـورـاسـ وـتـلاـهـ عـلـيـ عـشـمـانـيـ عـنـ فـرـقـةـ "زاـلـاطـوـ" بـشـرـيطـ تـضـمـنـ أغـنـيـةـ "هـنـوـكـثـ" وـبـلـغـتـ عـسـىـ بـرـاهـيـميـ بـأـغـانـيـهـ الـمـتـزـمـرـةـ.

الأغنية الشاوية: إرادة ومسيرة

عبد الله الصالح المدعو أبو معرف

تـرـخـرـ منـطـقـةـ الـأـورـاسـ يـارـثـ ثـقـافـيـ أـصـيلـ تـقـدـ جـذـورـهـ إـلـىـ الـعـصـرـ الـذـهـبـيـ لـلـعـهـدـ الـأـماـزـيـغـيـ، وـبـرـورـ الرـمـنـ شـهـدـ الـنـطـقـةـ طـوـرـاـ كـبـيرـاـ فـيـ إـثـرـ الـوـاقـعـ الـشـفـافـيـ، وـمـنـهـ الـأـغـنـيـةـ الـخـلـيـةـ الـشـاوـيـةـ أـصـلـ الـمـسـمـةـ عـمـومـ الـأـورـاسـيـةـ.

الفكرة تبعث من حجرة الطلة: فـكـرةـ بـعـثـ الـأـغـنـيـةـ الـشـاوـيـةـ وـلـدـتـ فـيـ السـبـعينـاتـ دـاخـلـ حـجـرـةـ لـطـبـةـ جـامـعيـنـ يـاقـامـةـ جـامـعـةـ قـسـطـنـطـيـنـيـةـ الـتـيـ كـانـتـ مـعـقـلاـ لـمـخـتـلـفـ الـتـرـجـهـاتـ الـفـكـرـيـةـ وـالـسـيـاسـيـةـ، وـيـذـكـرـ الـمـهـمـونـ بـالـأـغـنـيـةـ الـشـاوـيـةـ أـمـثـالـ وـبـوـرـمـلـ وـآـخـرـونـ.

وـبـيـلـدـيـةـ تـكـوـتـ "بـاتـةـ" فـرـقـةـ "زاـلـاطـوـ" بـتـشـجـعـ مـنـ نـجـاحـ مـسـعـودـ وـكـانـ عـلـىـ رـأـسـ الـفـرـقـةـ الـفـنـانـ عـلـيـ عـشـمـانـيـ وـيـذـكـرـ الـمـهـمـونـ بـالـأـغـنـيـةـ الـشـاوـيـةـ أـمـثـالـ نـجـاحـيـ مـسـعـودـ، السـاسـيـ عـابـديـ وـصـالـحيـ وـآـخـرـونـ مـنـ أـفـضـالـ عـلـىـ نـجـاحـ الـفـكـرـةـ الـتـيـ تـجـسـدـتـ فـيـ حـفـلـاتـ يـقـيمـهـاـ عـشـاقـ الـأـغـنـيـةـ هـاـ وـهـنـاكـ فـيـ وـقـتـ كـانـتـ فـيـ اـنـطـبـاعـاـ حـسـنـاـ لـدـيـ الـجـمـهـورـ الـمـذـهـلـ بـأـوـلـ خـرـجـةـ تـشـهـدـهـ الـأـغـنـيـةـ الـشـاوـيـةـ الـأـصـلـ "ديـهـيـاـ تـكـسـرـ الطـابـوـ".

لـقـدـ شـجـعـ الـحـمـاسـ الـفـيـاضـ الـذـيـ كـانـ يـعـمـ نـجـاحـهـ فـيـ وـلـايـاتـ شـرـقـيـةـ أـخـرـىـ، لـقـتـ أـنـصـارـ الـأـغـنـيـةـ الـشـاوـيـةـ عـلـىـ الرـقـيـ إـلـىـ صـدـيـ كـبـيرـ لـدـيـ الـجـمـهـورـ خـصـوصـاـ بـيـلـدـيـةـ مـشـونـشـ وـقـسـونـينـ الـتـيـ اـحـتـضـنـتـ أـوـلـ حـفـلـ فـيـ مـنـتـصـفـ الـسـبـعينـاتـ.

ميلاد فرقة غنائية: مع بدأـيـةـ السـبـعينـاتـ صـارـ الـإـهـتمـامـ أـكـبـرـ بـالـأـغـنـيـةـ الـشـاوـيـةـ حـيـثـ باـشـرـ الـمـواـةـ فـيـ تـكـوـنـ فـرـقـةـ غـنـائـيـةـ هـاـ وـهـنـاكـ وـيـسـجـلـ "تـاغـيـنـ" بـوـلـايـةـ بـاتـةـ الـفـنـانـةـ الـمـتـزـمـرـةـ دـيهـيـاـ الأـرـشـيفـ مـيـلـادـ فـرـقـةـ "أـزـرـوـ" الـتـيـ كـانـتـ فـيـ



فالإنسانية لا تدري إلى أين تسير بها عجلة التاريخ. والأمازيغية التي هي جزء منها قد تسير إلى أكثر من ذلك بكثير إذا توفرت الإدارة بدرس في واجب حماية الأصول. والخيار في هذا الشطر بالذات أنه لا فالوجود أصبح واقعاً لا مجال لتجاوزه، وهو الذي كان تبنيه قبل سنتين مجرد مغامرة. خلاصة الحديث إن كل ما يطرح على الأمازيغية من خيارات متباعدة يمكن تجاوزها بعد معالجتها إلى التطبيق على نحو الإثراء و بعيد عن منطق الإقصاء. عسى أن تفتح عليها بصفحة مشرقة جديرة بالنظالات المربوطة التي اجتازها في زمن التهميش والعداء. و مسؤولية ذلك على الجميع من المشغلين في حقلها و مؤسسات الدولة.

أمل الأمازيغية في العمل وبذل كل الطاقات من أجلها، فلنبدلهما في رحاب التعددية و التكامل. فخير الأمم من حافظت على أصوتها أو زرعت فيها بذور المستقبل على غرار ما نتمناه لامتنا الأمازيغية.

مناطقها دون ردود تذكر. فالخير في أن نبني الأمازيغية بالاختلاف على أن ننكر لعهد الأسلاف، و ما ذلك منذ زمن مضى. ولم يبق الآن إلا ترسيم تلك المشاريع الفكرية والثقافية. وادعاتها في قنوات اتصال فضل لحرف على آخر، وكلمة على أخرى إلا ما أخرجه من إنتاج فكري و ثقافي يعبر عن الروح الأمازيغية الخالصة وعن النية الصادقة في خدمتها و لن يكتب عنئذ النجاح إلا لمن عرف موضوع إعلان بلا ترسيم ولا تطبيق. والمعالجة أصله من ملته الإيديولوجية السياسية أو حتى الدينية.

وعندما تحدث عن الخيارات المستقبلية، فليس ذلك من قبيل التخوف من الرهانات الآنية أو التي يفرضها المستقبل على لغتنا الأمازigonية، بقدر ما هو تذكير بخاصة الواجب التاريخي الذي أداه الجيل السابق لنا و يتضمن منه الكثير في سياق تسجيل حضور ولو رمزي في هذه الحظيرة الحضارية المفتعلة. هذا هدف لا غاية في حد ذاتها

نجاح هضة أمازيغية حقيقة ، رغم أن المعنين بما قد عهدوا إلى ذلك منذ زمن مضى. و لم يبق الآن إلا ترسيم تلك المشاريع الفكرية والثقافية. وادعاتها في قنوات اتصال ناطقة بالأمازيغية تقام لذات الغرض.

لقد أصبحت الأمازيغية لغة وطنية بوجوب تعديل دستوري لكن دون أن تصاحبه تغيرات في الترسانة القانونية المنظمة والمسيرة للحياة اليومية للمواطنين. فلافائدة ترجى من إعلان بلا ترسيم ولا تطبيق. والمعالجة على هذه الشاكلة شبيهة بحالة الذي يحاول إخفاء نار مواجهات ساخنة بوجاهات من الورق. و لحسن الحظ إن ماتتحقق لم يكن هدية و إلا لضاعت ان آلت القضية إلى تلك الخيارات الرديئة من انسحاب وتصعيد. و لا يفلت هذا أمر تقاعس بعض الجموعات الأمازيغية في واجب ما تقتضيه النهضة الحقيقة. و لساننا ندل على ذلك بأكثر ما أصبح عليه تعليم لغتها الأصلية من تراجع في

الذي يتصورونها عليه. و إنما هي تعبر عن طموح شعبي و قناعة فكرية وقوالب ثقافية لا سيل إلى الشك فيها. أما قوافل شهدائها، فذاكرهم تستحق النهوش بما وهبوا حياتهم من أجله.

و حقائق الأمر في كل هذا أن الأمازيغية لا تريد تضييع مزيداً من الوقت في المزاد السياسي، و ذلك لما يتضررها من واجبات تجاه عهد العولمة، ولما تعرفه من تأخر في مجال ترجمة و أداء ما توصل إليه العقل الإنساني من إبداع و اختراع للتقنيات في الوقت الذي كانت هي موضوع الاضطهاد والإقصاء. ثم لماذا الخوف من التعريب أو التغريب ما دام الخيار خيار عمل لا خيار فصل. فلتنتصر مصلحة الأمازيغية في البقاء والرقي على دواعي الفشل والتخلف. لكن قبل كل ذلك، عدالة القضاية كل ذلك الأعمال المعتبرة عن التقاليد الصادقة في خدمة الشفافة الإنسانية قبل كل شيء و مهما تعدد ألوانها. فالمستقبل يقرره العمل و فيه يتنافس المنافسون.

أما الذين يسعون للحصول على فضل السلطان لصالح خيار اقتصاد الإيديولوجية و على حساب تطور الأمازيغية لما يحملون لها من عداء، فهم على خطأ مبين لأن هذه القضية تكاملية جدير باحتضان بعد أساسي ليس على ذلك الخط من اللهو من أبعاد الهوية الوطنية و هي



الخيارات المستقبلية للنهضة الأمازيغية

محمد رذيق كاتب صحي

الذي آل إليه تعليم الأمازيغية. بصفة تجريبية منذ السنة الدراسية 1995-96 من تراجع رهيب وصل إلى حد انفراط حتى تلك الأقسام القليلة المقاومة في بعض الولايات كباتنة، إلizi، غرداية... الخ. ياترى هل أهل المزاب أو الشاوية أو الجموعات الأمازيغية الأخرى أقل تعليقاً بأمازيغيتها إلى هذا الحد.

الجواب غير ذلك تماماً، فالنهضة مرتبطة أكثر بالإستراتيجية المعتمدة في تعليم الأمازيغية ابتداء من الطابع الاختياري للمادة إلى غاية الحصار المضروب على المناصب المالية الواجب توفرها لتدريسها، ويقى التقييم بعد ذلك في غاية السلبية.

إن الأمازيغية ترفض أن تكون واجهة تربوية مغلوطة، بل خير لها أن تدرس في السرية على أن تقدم ضمن أسباب الانحطاط الوطني. ويقال عنها

عملاً مضانياً لمؤسس القضية الأمازيغية الذين عهدوا إلى المطالب قيل الإن躺 بالنظر إلى الاضطهاد الذي كان يتلقاه تحت غطاء الوحدة الوطنية.

المهم أن الموضوع الأمازيغي الآن قد أصبح جزءاً مهماً من الحركة الفكرية والثقافية ليس في الجزائر فقط، وإنما في كافة القطر المغاربي، فلنبدأ في معالجة الخيارات و الرهانات التي تطرحها كل من المرحلة الآنية والمستقبلية. من أجل افتتاح جدار قضية بحجم القضية الأمازيغية.

لسنا في حاجة للتذكير بوطنية المسالة الأمازيغية ولا بضرورة سن قانونها قانوناً، بقدر ما نحن في حاجة ماسة للدعوة إلى وضع و تطبيق الإجراءات الميدانية الكفيلة بتجسيد الطموح الشعبي برؤية الأمازيغية لغة أمل و عمل. حاجة يملئها الوضع بدأية القرن الماضي. أمل استجوب

ليس الاعتراف بالأمازيغية غاية للمسيرة النضالية التي لا تزال في بدايتها وإنما أشبه بإشارة للعمل الجدي على كافة المستويات بما فيها الرسمية. وإذا كانت الدولة الوطنية قد قدرت فعلاًاحتضان البعد الأمازيغي، فلتمضى إذن في تجسيد وعدها تجاه الأمة.

اليوم ، لا نخزم قطعاً أن الأمازيغية قد تخلصت نهائياً من تأثير حقل المطالبة السياسية. فتراكم أعباء سنين الإقصاء والتهميش جعلت من كل غير على ثقافته أن يقيم لها حصنًا منيعاً متيناً لا تخترقه دسائس الألاعيب السياسية مهما كانت قوتها ووسائلها.

والأمازيغية بفضل ذلك، بقيت تقاصم ظلم الطغيان عهود و عهود حتى أتيح لها بصيص من الأمل في بداية القرن الماضي. أمل استجوب ذات القاعدة الاجتماعية والتاريخية العرقية منها والدينية والإثنية المتحجرة المتقوقة على ما تعتبره بأنه ذاتها الجوهرية فتضفيه على غيرها.

فالإقصاء يصلح فقط مع التيارات المتطرفة ذات التجذر العميق في بلادنا وهي الآن لغة تخاطب الجزء الأكبر من النخبة الوطنية المتدرسة.

معنى لها في المجال العلمي، ليس هناك ما يمنع مبدئياً تغير وظيفة لغة من اللغات عبر مسار تاريخي طويل نسبياً. فينبغي السماح للجماعات اللغوية الجزائرية بأن تدرس وتتطور لغتها الأم في إطار الدولة الوطنية التي هي حتماً دولة الجميع . يجب تدعيم لغة التواصل المشتركة بين الجميع لتفادي الرجوع إلى النزوح والمنازعات القبلية التقليدية، كما ينبغي تدعيم دراسة ونشر اللغات الخاصة بال مجال الصوري الفرنسي

* نص المداخلة التي ألقاها ب المناسبة الاحتفال بالربيع الأمازيغي، أبريل 1998 بجامعة مولود معمري تيزي وزو.



للحجزائريين باعتباره ثراء وليس تخلياً عن الهوية. فالهوية ليست جوهراً فاراً أو جامداً وإنما الموية نتاج مخاضات تاريخية طويلة ولا يمكن استرجاع ما مضى. ذلك إن المجتمعات ليست متاحف.

إن الواقع يقول لنا إن اللغات العديدة الموجودة في الجزائر تختلف مجالات استعمالها ووظائفها الاجتماعية وهذا نتاج تاريني مهمًا كانت الأسباب التي أدت إليه.

1 - المجال الصوري تقاسمته:

- أ - اللغة الفرنسية و تستعمل في مجال العلوم والبحث العلمي العالي وال العلاقات الدبلوماسية... من جهة.
- ب - اللغة العربية المدرسية التي تستعمل في مجالات التربية والعلوم والإدارة و دبلوماسيًا مع البلدان العربية.

2 - المجال الحميي تقاسمته:

- أ - اللغات الأمازيغية بجميع تنويعاتها وكل واحدة في جهة من الجزائر كلغة أم لبعض الجزائريين.

ب - اللغة العربية الجزائرية تستعمل كلغة تواصل مشتركة بين جميع المتكلمين الجزائريين مهمًا كانت لغتهم الأم.

- كلغة أم أغلب الجزائريين.

هذا هو في نظرنا الواقع اللغوي الجزائري وإن وصفه بهذا الشكل لا يعني أنه ثابت أزلي بل يجب أن نعرف أن هذه الكلمة لا

و ذكية تحافظ على إمكانية التواصل المكثف بين أعضاء الوطن ومختلف جهاته واختلاف أسلوب Nationaliste socialiste vernaculaires في language . منافية بذلك كل منطق - باعتماد اللغة الانجليزية في الجزائر كلغة أجنبية أولى بدل الفرنسية بدعوى أن هذه الأخيرة لغة مستعملة وتحاول بذلك أن تعقد مستعملي هذه اللغة من الجزائريين جاهلين بأن تصريح أول نوفمبر كان باللغة الفرنسية وأن قادته كانوا فرنسيي اللغة، وقت محادثات إيفيان التي تحصلت الجزائر إثرها على الاستقلال باللغة الفرنسية .

من ناحية أخرى نجد في المجموعة الثانية القدم تلقائياً وعبر سيرورة تاريخية معقدة - يمكن وصفها - (وعلى اختلاف الجهات التي يعيشون فيها) على اللغة العربية الجزائرية (يسميه الباحث عبد الجليل الإمام : اللغة المغاربية ، انظر كتابه في هذا الشأن) ، واللغات الأمازيغية، ومنها الشاوية والقبائلية، و مختلف تنويعاتها، والشنية والتترية ولها أربعة فروع : مقارت وتأولت وتأثير ونادق .

نرى هكذا كم هو ثري الواقع اللغوي إن التعلم في جعل اللغة المدرسية لغة تداول يومية في الجزائر مجرد مغامرة خاسرة مسبقاً : فهي كمن يعاني الشبح. وكذلك يبدو لنا الموقف المعاكس الذي يرمي إلى إعادة " ببرة " التواصل اللغوي في الجزائر Reberberisation .

يبدو لنا انه يستحسن - وهذا من باب الموضوعية والعقلانية - ان ننظر كما التحريرية كما رأينا سابقاً ، أو أن نعرف به كما هو ونسن سياسة لغوية حكيمة أسفلت إلى الواقع اللغوي التعددي

في ذلك رجال السلطة المرحلية . فكيف يتعهم القبائل بأفهم فعلوا مثل هذه الفعلة بومدين . إن النظام الشمولي لا يقبل التعدد مهما كان نوعه .

le totalitarisme est exclusif de toute pensée de la différence en matière politique comme en matière linguistique.

فالطالب بالتجددية في الثمانينيات وبالحريات الفردية والجماعية وحقوق الإنسان كانت بطبيعة الحال شعارات موالية لـ **totalitaire** لتلك الفترة . إن النظام الديقراطي هو الوحيد القادر على قبول التجددية اللغوية والسياسية في ظل أمة واحدة . أما النظام الشمولي فهو نظام إقصاء لا يعترف إلا بنفسه ولا يترك مكاناً للغير .

في بداية الاستقلال ، كان المجتمع النظام الشمولي لا يهمه الواقع بل يحاول أن يفرض رؤاه على الواقع ليحوله وفق إيديولوجيته المرحلية فلم يكن مكاناً للتحدث عن التعدد اللغوي آنذاك وقد يجعل كل مواطن يحس بأنه يعيش في ظل نفس النظام وفي نفس الظروف سواء كان في أقصى شرق البلاد أو في أقصى غربها أو جنوباً ... هكذا قضي إلى حد ما على الترعة القبلية والجهوية وقام الشعور والتنظيمي للمجتمع . هناك في الجزائر أربعة تجمعات لغوية تقريراً : العربية الوطنية لدى المواطنين بما في ذلك في صراعاتهم ضد هذا النظام السياسي المدرسي والفرنسي في المجال الرسمي الصوري) الإنجليزية في الشرق و الفرنسية في المغرب (تركها المستعمرون في ذلك رجال السلطة المرحلية .

في ذلك رجال السلطة المرحلية .

يتعهم القبائل بأفهم فعلوا مثل هذه الفعلة بومدين . إن النظام الشمولي لا يقبل التعدد مهما كان نوعه .

الإيديولوجي لا يؤديان إلى حلول معقولة اليوم . إذن كيف يمكن أن محل المشاكل اللغوية في الجزائر اليوم ؟ نلاحظ هنا تناقض ما بين الوضع القانوني الرسمي والواقع اللغوي . من حيث السياسة اللغوية التي تعتمدتها الدولة الجزائرية اليوم رسميًا فإننا في وضع أحادي اللغة وهذه اللغة هي اللغة العربية المدرسية وهي بحكم القانون لغة وطنية ورسمية (إلى جانب اللغة الأمازيغية منذ 2002) . لكن الواقع اللغوي هو عكس ذلك تماماً : الجزائر دولة وأمة تمتاز بـ **تعدد لغوي** ثري : إلى جانب العربية المدرسية هناك الفرنسية التي تقاسمها المجال الصوري **formel** وإلى جانب العربية الجزائرية هناك اللهجات الأمازيغية التي تقاسم المجال الحميي غير الصوري . هذا التعارض بين الواقع والسياسة اللغوية الرسمية هو الذي يتسبب في الكثير من التشتتات الاجتماعية والثقافية التي تؤدي أحياناً إلى ردود فعل متطرفة تذكر هي الأخرى الواقع وتلهث وراء وضع طباوي .

إن أجهزة الدولة لم تبرح منذ نشوب أحداث تيزي وزو في 1980 موقفها المناهض بصورة مفرطة للغاية (الحركة البربرية) متمهنة إياها بتدنيس المساجد وحرق القرآن والعلم الوطني ؟ اهتمامات خطيرة من منظور وحدة الأمة والوطن ، فهذه رموز مقدسة لا ينبغي التلاعيب بها أبداً ولا يسمح بذلك لأي شخص كان بما





الاجتماعية والانسانية إذ يصنف هذا الفكر في مجال المحرمات... البلدان العربية لا تعطي للعلم قيمة تذكر. ومكانة العالم فيها هشة وحرجة. في بلادنا لدينا مجموعة من الأبطال هم أبطال أزليين لا يتزحزرون أبداً ويدون أنهم الوحدة الحريصون على سيادة البلاد وقادرون على تسييرها بما فيه خير لشعبها رغم الفشل الذريع الذي يبقر العيون من شدة بروزه وهم لا يعهون.

متى سنقارب الأمور مقاربة علمية عقلانية؟ متى سنوجه أعينا صوب الواقع ونصفه كما هو لأن الواقع هو الحال الوحيد والمؤشر الحقيقي لسلامة الظروفات الفكرية. فإذاً أن نقارب الواقع مقاربة علمية أو نقارب مقاربة إيديولوجية أي نطرح مجموعة من المسلمات غير قابلة للنقاش ثم نستبط منها الواقع دون مراعاة تطابقها مع الحقيقة. مثال ذلك أن نقول بعناد الأطفال إننا عرب ومسلمون ولا داعي لأي نقاش في ذلك... لو كان هذا الطرح الإيديولوجي كافياً لما اضطرر المجتمع الجزائري في مسألة الهوية الوطنية ولما بُرِزَ أي نزاع في البلاد. ونفس السؤال يطرح لكنكري هذا البعد.

إن إعتماد الطرق العقلانية والارتباط بالواقع كما هو في مناقشة قضيانا هو السبيل الوحيد للتقدم في حلها دون توتر وتذمر. إن العاطفة والشنج

هذه الأوطان منذ العصور السحيقة ولسنا في حاجة إلى تحديد هويتنا بمقابلتها بهوية الاستعمار، أو بالارتكاز على هوية غيرنا. إن الظروف التي أملت على مصالح الحاج انتشرت في جزء كبير من العالم بما في اعتماد تعريف الهوية الوطنية في ظل المعادلة العربية الإسلامية نعتقد أنها مرحلة عن الأمة الجزائرية و تاريخها وحضارتها وتجاوزها التاريخ و المجتمع الجزائري وقذاك قصد إعطائها رأساً لا رمزاً ثميناً لم يكن هناك طريق آخر سوى ذلك التي رغم وجود المكثف - في قيادة الحزب آنذاك - للمتكلمين بالأمازيغية.

هذه الظروف التاريخية الخاصة ليست واردة اليوم بل أصبحت لا معنى لها على الإطلاق و مجرد اعتمادها اليوم له معنى سياسي إيديولوجي مناهض للوطنية بمعناها المغاربي. تاهيك عن أن يكون فيفائدة بناء دولة ديمقراطية حديثة. فهل يمكننا القول إن فكرة "العربي - الإسلامي" يستدعي الانفعال والرفض التلقائي دون تunken. ينبغي أن نعرف بأن هذا الكلام - ونراه موضوعاً لا يعني عن الظاهرة تجاه استعمالاته بلادنا أزلية صالحة لكل زمان ومكان؟ ومهما تعقدت بناءاً الاجتماعية ومتطلبات شعوبها في الحرية؟ علينا حقاً - والأمر عاجل - أن نراجع أنفسنا وطرق تفكيرنا في مشكلاتنا وطرق حلها بما يجعل الفرد يرضي عن نفسه بل ويعتز بذاته و بتاريخه وبدولته...

وهنا أصل إلى صلب ما كنت أود أن أقوله اليوم : الفكر العلمي الموضوعي العقلاني يوضع في الهاشم في البلاد العربية جماعة سياسياً، وأتنا اليوم نعيش فيما يبتليه وبصورة خاصة الفكر الناتج عن العلوم

أن يحيثوا عمباً يتيح لهم مثل الاعتراض للجزائريين و ما كان من ورائهم إلا الحضارة العربية الإسلامية العارمة التي انتشرت في جزء كبير من العالم بما في ذلك أوروبا. فإذا أريد بناء صورة إيجابية عن الأمة الجزائرية و تاريخها وحضارتها وقذاك قصد إعطائها رأساً لا رمزاً ثميناً لم يكن هناك طريق آخر سوى ذلك التي انتهت

ينبغي أن نعرف أنه قبل ذلك الوقت لم يكن هناك فكر ملور حول الأمة الجزائرية و هويتها الوطنية ولم ينظر بطريقة

اندماجها في العالم. فالمطالبة بالأمازيغية آنذاك هي التي أيقظت هذه الفكرة وكانت الإجابة عليها بما كان مكتناً في ذلك الوقت. وإن اختلفنا اليوم - باعتبار موقعنا المعرفي والفكري المتميز - مع هذه الإجابة. فالضرورة الأولى آنذاك كانت مواجهة الاستعمار الفرنسي، بل هكذا أدركوها آنذاك. هذا المستعمرون كان يتصوره الفاعلون

الجزائريون في ذلك الوقت على أنه مسيحي الدين وفرنسي اللغة. فإذا أراد الجزائريون أن يميزوا أنفسهم عن المستعمر الذي : "كان يجتهد في تطبيق سياسة Assimilation كان عليهم الإدماج أن يتميزوا بما لا يتميز به المستعمر. العربية في مقابل الفرنسية" والإسلام في مقابل المسيحية". فإذا كان المستعمر يعتز بانتسابه إلى حضارة عرقية ولغة حضارية والاجتماعية التي أفرزت مثل هذه كبيرة، كان على الفاعلين الثوريين آنذاك التحديد للهوية الجزائرية باقتصاره على

يساوي صفر". فمتي يا ترى أفادت فكرة العروبة الإثنية البعلية المتخلفة فكريياً اليهودية - رغم وجودها في شكل أقليات - واللغوية الأخرى مثل اللغات الأمازيغية المتنوعة واللغة العربية الجزائرية. يبدو لنا ضروريًا إذا ما أردنا إنصاف الفاعلين السياسيين والثوريين الأسلاميين. ساعدت في حلية مشكلة من المشاكل الكثيرة التي تفرق فيها الدول العربية بما في ذلك الحروب التي يشنها الأميركيون على العراق بتكميل وشراسته نادرين!

وإن مواقف الشاعر العراقي مظفر التواب في ديوانه المعروف "وتريات ليلية" معروفة إزاء الدول العربية و مواقفها المتداخلة إزاء القضية الفلسطينية

القدس عروس عروبتكم
 فلماذا دخلتم عليها كل زناة الليل
 و وفقط خلف الأبواب
 تسترقون السمع لصرخات بكرتها
 و تناختم شرافاً...

ونذكر أن هذا التقابل الذي كان في وقته فعلاً ، والذي لا يدعو اليوم إلى أي حنين من قبل أهل الحداثة ، لم يعد له اليوم أية دلالة أو نجاعة سياسية أو اقتصادية. إن هذه خلافات الأمس ليست بأي حال خلافات اليوم.

هذا هو إذن السياق الذي نشأت فيه رابطة الدول العربية خدمة آنذاك لأهداف استعمارية ليس إلا. وقد حكم الرئيس الجزائري الراحل هواري بومدين على الرابطة للهوية الجزائرية باقتصاره على



الحقيقة هي عروبة الجزائر و المغرب الكبير فهي تختلف جذرياً إيديولوجياً وحتى لغوياً عن عروبة البعث المفبركة والسطحية. وهم يريدون اليوم ومع هذات تعقيد وإشعار الوطنيين وكل المواطنين التكلمين باللغة الفرنسية بالذنب وشتمهم بأنهم "اذناب للاستعمار" كما يقولون بحجة أن هؤلاء الوطنيين والمواطنين حافظوا على اللغة الفرنسية كأدلة تفتح على الغير ولم يقبلوا الانضواء داخل طروحات البعث العاشر والمتخلفة أو لأنهم ينادون بالاعتراف الرسمي باللغة العربية الجزائرية واللغات الأمازيغية كلغات وطنية حقيقة.

ويجدر التذكير هنا بأن الجامعة العربية Ligue arabe هي من تصور ووضع بريطانيا العظمى ليس جب في عيون العرب السوداء وإنما بغية الإسقاط النهائي ودفن - إلى غير رجعة - الخلافة العثمانية التي كانت تهدى بقوتها تعدادها السكاني وموقعها الجغرافي... - ومن ثم قوتها الاقتصادية والسياسية والاستراتيجية - الدول الأوروبية وجزء كبير من العالم آنذاك المطية التي ركبتها آنذاك بريطانيا هي الإيديولوجية الوهابية في العربية السعودية - نسبة إلى محمد ابن عبد الوهاب، وهو سليل الاتجاه الديني الإسلامي الحنفي الذي قام بسطوره وأعطها خصوصيتها: شعوب استعادت المبادرة إلى أوطاها وسلطة القرار السياسي إلى دوتها بقوة إرادتها الفعالة. هذه العروبة ذات

ذكية نحو الأمام، نحو تفتح أكبر على الغير انطلاقاً من المركز الذي تكون فيه باعتباره معلماً قاراناً نطلق منه كما أسلفت. وكل هذا مع احترام الخصوصيات الخلية من لغات محلية وغیرها دون اعتبارها حاجزاً لها يحول دون تطورها في اتجاه الاندماج. إن البلدان والمجتمعات ليست متاحف تضم المدافعين عن الاندماج هذا، وذلك ليس أشياءً جامدة بل هي مجالات ديناميكية تتغير فيها الأمور لتتكيف مع الحاجيات الجديدة.

إن قضية العروبة مثلاً هي قضية أدخل فيها كثير من الإيمان والخلط. هناك بصورة خاصة خلط بين العروبة اللغوية لشعوب المغرب الكبير، وهي واقع لا مناص منه، و العروبة الإثنية والإيديولوجية التابعة لطروحات البعث العربي المتخلفة و الشمولية والعاشر. وتذكر التقابل الذي وضع ما بين مفهوم "الوطنية" و "القومية"، و تعرضنا له بعد مصطفى الأشرف في إحدى مقالاتنا Cahier de Linguistique Sociale المنشورة في مجلة القومية جوفاء محصورة في إنتاج خطابات ثثارة وبلاعية - مدحية apologetiques فإن الوطنية ذات فرنسا مع القضية الكورسيكية وبالاسكتية... تهيب بما إلى اعتماد الحذر في طرح قضيائنا الاجتماعية - اللغوية والثقافية قصد دفع عجلة التطور الاجتماعي في اتجاه الحداثة والتقدم وليس إلى الوراء:

الحداثة تتطلب تنظيمات اجتماعية شاملة ومرنة و موجهة بطرق

البلدان تحمساً لبناء أوروبا الأئمي عشر التي تنوی إدماج الدول الأوروبية في نظام مصرفي و إداري واحد لمواجهة الميمنة الأمريكية بعد سقوط الاتحاد السوفيتي. وكذلك الشأن بالنسبة إلى ألمانيا التي اعتمد دوماً نظام المقاطعات länder ذات استقلالية كبيرة وهي الآن من آخر المدافعين عن الاندماج هذا، وذلك ليس لسائل اقتصادية أناية فقط لفرض سيطرة الديوتش مارك كأقوى عملة في أوروبا وبصورة خاصة بعد إعادة الوحدة بين الألمانيين.

وصحّ أن الأحزاب اليمنية المتطرفة والعرقية في هذه البلدان هي الوحيدة التي ترفض و تواجه هذا الاتجاه بشراسة تبىء عن الأهداف الحقيقة لوقفها الذي تدعى أنه مجرد دفاع عن الخصوصية الثقافية الوطنية من الهجمات المزعومة لأعدائها المتربصين خلف ستار العولمة كما تقول. من ناحية أخرى، إن المشاكل الثقافية واللغوية - الإثنية في البلدان الغربية مثل كندا وبلجيكا و حتى فرنسا مع القضية الكورسيكية وبالاسكتية... تهيب بما إلى اعتماد الحذر في طرح قضيائنا الاجتماعية - اللغوية والثقافية قصد دفع عجلة التطور الاجتماعي في اتجاه الحداثة والتقدم وليس إلى الوراء:

مجلة المحافظة السامية للأمازيغية

sphère intime في ظل هذا النظام المهيمن يصبح التساؤل عن من نحن ? qui sommes-nous - أمراً تافهاً. العالم اليوم أصبح قرية صغيرة والنظام الرأسمالي السائد حالياً يفرض الانضواء تحته و الدخول تحت سلطته. الشعوب الضعيفة أعطي لها دور واحد : إشاع الشعوب الغنية يافقها المتزايد. إن سلطة صندوق النقد الدولي تملّى على شعوب العالم سواء كانت أمازيغية أو عربية أو أمريكية لاتينية... قاعدة واحدة : ادفع و دافع دائماً.

أنتظم في السبعينيات - في المدرسة العليا للدراسات في العلوم الاجتماعية EHESS, Paris ، .. تحت إشراف كلود ليفي ستراوس - ملتقى حول مسألة الهويات ، نشر في كتاب L'identité, Ed. P.U.F عنوانه ويستخلص منه تساؤل : هل نربط هوينا بالعالمية أم ننسري في قوقة الخصوصية cocooning أو ما يسمى بالإنجليزية ويعني حرفي الدخول في شرنقة مثل دودة القرز؟ هل نبني جسور تواصل بين الهويات أم نحفر آباراً تفصل بين الهويات؟ هذه القضية تبدو بسيطة ولكن تعقدتها الحقيقى مذهل.

وفرضت على الشعوب دون اعتبار لأى خصوصية. هذا النظام مهيمن حق الميمنة و انتشاره عارم في جميع المنظومات الثقافية إذا ما رجعنا إلى أصل مكونات الشعب الفرنسي - فإن الدولة الفرنسية من أكثر وجود أحزاب جزائرية وطنية ديمقراطية تنادي بفصل الدين عن ممارسات السياسة وعن الدولة بصورة عامة و متابعة البرامج التلفزيونية الغربية بشغف مذهل رغم اختلافات واضحة في الحساسيات المزعومة للجزائريين و الفرنسيين مثلاً في مجالات معينة ، مثل الرؤى الخاصة جوهر essence ييد أن ثقافات الشعوب الحالية و الحالية تناج لمسارات اجتماعية و تاريخية formations historiques et sociales طويلة و معقّدة . و تاريخ التشكيلة الإجتماعية للثقافة والشعوب الجزائريين عريق يبدأ مع الأصل الأمازيغي على عمق جذوره التاريخية ثم تلاحم عبر حقبات تاريخية متالية بالبعد الفينيقي البونيقي واللاتيني المسيحي و العربي - الإسلامي - اليهودي بما في ذلك البعد الأوروبي الفرنسي والإسباني في الغرب الجزائري فيما يخص هذا الأخير.

إن ملامح هذه الأبعاد واضحة اليوم في التراب الوطني : فاليهودية موجودة إما بشكل مباشر أو على شكل بقايا ثقافية دينية ، شأنها في ذلك شأن المسيحية ، ومن ناحية الثقافات غير الدينية واللاتينية ، بمعنى تلك التي ليست مستمدّة من ديانة معينة و لا يعتمد عليها في ممارسة السلطة السياسية ، فالكل يعرف السلوكيات الأوروبية لبعض الجزائريين سواء أكانوا من النخب المثقفة أو الرأسمالية و لعل أكبر دليل ذلك هو



* 1980 أبريل 20 في معاني *

التساؤل حول مطلب الهوية والحريرات الفردية والجماعية

أ.د عبد الرزاق دوراري، أستاذ في علوم اللغة بقسم الترجمة، جامعة الجزائر

آخر بما في ذلك البعد العربي والديني أو غيره. عندما نتكلم عن الجزرارة - ونبه أن هذا المفهوم لا علاقة له بذلك التيار الإسلامي للحزب الحل - فإنما تقصد المروية الجزائرية المفتحة على العالمية وتصورها كمثل تركيب من العلب emboîtement التي يدخل بعضها في البعض الآخر بتألف وانسجام ، لكن هذا الترابط والتركيب المعقدي يبني على أساس صلب ينبغي الانطلاق منه. هذا الأساس الصلب هو اللب noyau du النواة الأساسية التي نطلق منها ونفتح انطلاقا منها على الغير : هذا اللب هذه القاعدة أو النواة الصلبة هي المروية الجزائرية l'algérianité المبنية أصلا على بعد الأمازيغي الأصلي لثقافات المغرب الكبير الذي اتتحمأ التحام بالبعد العربي المغاربي . إن تحديد هويتنا كجزائريين سابق لأي شيء آخر. صحيح أننا ننتمي إلى الإنسانية جمعاء وإلى

التي أثارها صديقي عبد المجيد الذي تكلم عن مدلول يوم 20 أبريل 1980 . السؤال الذي نظره اليوم هو "ما هو الخطاب الذي كان سائدا آنذاك على السنة مناضلي المطلب الأمازيغي ؟" ألا يمكن اختصاره في إعادة تأهيل وترقية المروية الجزائرية l'identité algérienne ou algérianité بعد إعادة الاعتبار لها بجمع مكوناتها ؟ وقد يفاجأ البعض بخرد سماع عبارة "المروية الجزائرية" و يتسرع فيفهم أن المراد منها هو الانزواء على الذات ورفض البعد العربي والإسلامي و حتى العالمي l'universalité.... طبعا ليس هذا هو المقصود أبدا بمفهوم المروية الجزائرية والمغاربية ... بل ما يجب فهمه هو أنه لا يمكن لأي إنسان أن يربط علاقات طبيعية متوازنة مع غيره إذا لم يحسن له قبل ذلك التعرف على ذاته وإعادة الثقة في نفسه. رأينا أن إثبات وتأكيد المروية الجزائرية سابق لأي شيء صحيح أننا ننتمي إلى بعض الفضائيات

في البداية أشكر الأستاذ الدكتور محمد بحيان ، رئيس "جامعة أصحاب الكتاب" على المبادرة التي قام بها ، خاصة وأن إحياء مثل هذا اليوم كاديبر في العديد من المروات في سكوت تام . وأشكره كذلك على إتاحته الفرصة لي لأن أعاود ربط الصلة مع معهد اللغة العربية وآدابها و بطلبه و بزماني حيث بارحت هذا المكان منذ جويلية 1993 و كدت أنسى استعمال هذه اللغة إذ أدرس منذ ذلك الوقت باللغة الفرنسية ، فأعذر مسبقا على الأخطاء التي يمكن أن أقع فيها وأرجو أن تكون صدوركم واسعة بهذا الشأن.

من ناحية أخرى ، أود أن أشكر صديقي وزميلي عبد المجيد بن ياعو من معهد علوم الاقتصاد الذي أمضى جزءا كبيرا من شبابه مناضلا من أجل الديمقراطية بصورة عامة في بلادنا و هذا هو الذي يهمنا بالدرجة الأولى.

أود في البداية التطرق إلى بعض الفضائيات